LE FIGARO HISTOIRE

LE FIGARO HISTOIRE

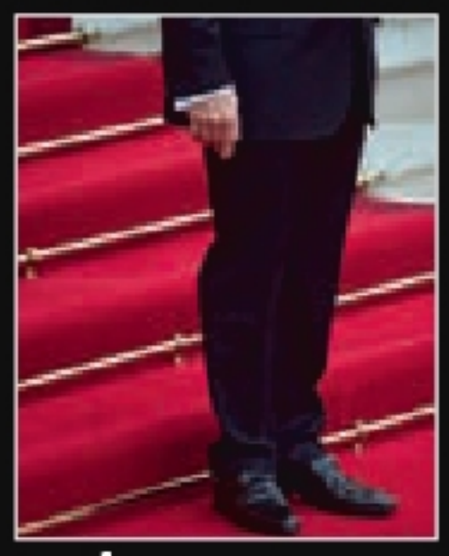
NUMÉRO 2

NUMÉRO 2 – JUIN/JUILLET 2012 – BIMESTRIEL

La FOLLE HISTOIRE des WINDSOR

De Victoria à Elizabeth II

Les secrets de Buckingham
Edouard VIII, George VI,
Lady Di et les autres…



LE ROMAN DES PRÉSIDENTS DE LA RÉPUBLIQUE

LOUIS XIV, LE MARIÉ DE SAINT-JEAN-DE-LUZ

MENACE SUR LE MUSÉE DU CAIRE

BEL : 7,60 € - CAN : 14 $C - CH : 11 FS - DOM : 8 € - LUX : 7,60 € - MAR : 75 DH - NL : 8 € - PORT CONT : 8 €

M 05595 - 2 - F: 6,90 € - RD

Bertrand
MEYER-STABLEY

Pour tout savoir sur 60 ans de vie intime et publique !

Éditions Pygmalion

ÉDITORIAL

Par Michel De Jaeghere

© BLANDINE TOP.

LE TESTAMENT D'UNE VIE CONSACRÉE À LA GRÈCE ANCIENNE

C'est un petit livre qui a les couleurs d'un testament spirituel. Il a été écrit par la plus illustre de nos hellénistes, il y a près de quarante ans. Il était resté inédit; il pourrait avoir été rédigé hier. Nous en devons la découverte post mortem à l'amitié, à la piété de Bernard de Fallois. C'est une voix qui vous vient d'outre-tombe sans avoir rien perdu de son élégance et de son charme, de sa gravité familière. *Ce que je crois* : on ne trouvera pas, sous ce titre, de profondes visées surnaturelles. Jacqueline de Romilly n'y parle pas de sa foi, de ses doutes ou de ses espérances sur le mystère de la mort et la vie éternelle. Vingt années séparent la rédaction de ces pages de la grâce qui l'amènera, un jour, à se convertir au christianisme. Dans le sillage du grand ébranlement de Mai 68, et devant la crise qui secouait l'enseignement, la culture et, au-delà, la société tout entière, elle y marquait bien plutôt un temps de réflexion, une pause : comme s'il lui avait semblé nécessaire de faire le point sur ce qui lui paraissait menacé d'essentiel par l'emballement de la modernité, l'hypertrophie de l'individualisme utilitaire, la démission des intelligences devant le prétendu sens de l'histoire.

C'est un petit livre testamentaire. Jacqueline de Romilly y défend moins ses opinions personnelles que *«le dépôt»* qu'avait laissé en elle, *«jour après jour, une vie consacrée à la Grèce ancienne»*. Elle l'avait convaincue que l'expérience des Grecs pouvait jeter sur nos difficultés, nos échecs, nos crises existentielles une clarté singulière, parce que la découverte toute neuve de l'écriture, jointe à une propension exceptionnelle à tenter d'expliquer l'univers, leur avait donné d'explorer les dilemmes de l'aventure humaine avec une fraîcheur sans pareille. A l'école de Platon, la vie droite leur était apparue comme une longue éducation destinée à nous préparer à regarder en face tout l'éclat du soleil.

En quelques pages lumineuses, où se lit l'empreinte laissée par la fréquentation de Thucydide, d'Euripide, d'Homère, Jacqueline de Romilly y évoque la force du lien civique, ce miracle qui peut faire du sentiment d'appartenance, lorsqu'il est pleinement vécu, ressenti, quand il devient *«une amitié plus large, sans limite»*, comme ce fut le cas pour elle pendant la guerre, *«le contraire d'une aliénation»* alors même qu'il exige d'austères disciplines : la maîtrise de soi, le sens du sacrifice, le respect du bien commun. Elle y chante la magie de la littérature, qui repousse à l'infini les bornes de l'expérience humaine et nourrit la vie intérieure de ses *«illuminations fugaces et fuyantes»*; la fécondité des grands mythes *«éprouvés par des générations d'hommes, exprimés et réexprimés dans leur force toujours nouvelle»*, qui nous emportent sur leurs ailes. Elle y confesse, plus encore, sa certitude que la restauration du lien social n'est pas à chercher ailleurs que dans une éducation qui cultive l'amour de la liberté, la passion de la justice, le respect de la vie humaine. *«On ne naît pas homme au sens plein du terme : on apprend à le devenir, avec peine,* écrit-elle. (…) *Si l'Eglise, la famille, l'école renoncent en même temps à transmettre et à fortifier [ces] valeurs, elles sombreront, et nous avec.»*

Sans doute Jacqueline de Romilly ne savait-elle pas, en écrivant ce petit livre, qu'elle finirait sa vie, bien plus tard, aveugle comme Œdipe, comme Homère. Cela n'en rend que plus émouvantes les pages qu'elle consacre au bonheur de voir la lumière. Non celle du *«soleil écrasant à qui l'on rend hommage dans l'hébétude de l'été»*, mais celle qu'ont célébrée les anciens Grecs parce qu'elle revêtait d'or les marbres et *«le sourire innombrable des vagues marines»* (Eschyle). Celle qu'elle contemplait elle-même au pied de la Sainte-Victoire, quand l'ombre des platanes dansait en taches légères sur un pan de mur blond dans la gloire du petit matin. Les Grecs, souligne-t-elle, ont inventé la tragédie pour nous apprendre que l'homme n'est qu'*«un fantôme et une ombre inconsistante»*. Que sa condition le voue parfois à des malheurs insignes. Mais l'admirable est qu'ils n'aient jamais oublié les joies que réserve aussi l'existence : Antigone regrette le bonheur perdu au bord de la tombe où elle a accepté d'être emmurée vivante pour qu'il ne soit pas dit qu'ont été méconnues les lois non écrites, inébranlables, des dieux; le sourire d'Andromaque rappelle les douceurs de la paix alors même que la mort d'Hector s'annonce imminente; Aristophane évoque les feux de l'automne et les fêtes des vendanges au cœur de la guerre du Péloponnèse : *«tout est d'or, tout étincelle»*. Cela donne sa pleine dimension à la méditation de Jacqueline de Romilly sur l'histoire humaine. Contre tous les déterminismes, qui lui apparaissent comme autant de prétextes à nos renoncements, elle proclame que l'on peut, que l'on doit, tirer des leçons de l'Histoire. En nous offrant le récit de ses moments de plénitude, comme le tableau de ses désordres, elle est l'école de notre liberté. Elle nous fait discerner les causes des malheurs publics, les permanences de la nature humaine, le jeu funeste des passions contraires. Elle nous donne ainsi l'occasion d'exercer la discipline dans laquelle se fondent, aux yeux de la grande helléniste, *«toutes les vertus grecques»* : l'effort permanent de comprendre et de transmettre. *«Apprendre et comprendre,* écrit-elle, *se désignaient par le même mot; pardonner et comprendre aussi. Et, en grec, dans ce pays qui sait si bien nous rappeler la joie de "voir la lumière", cela s'appelait aussi "voir clair".»* Apprendre, discerner, comprendre, pardonner, contempler, transmettre : cette recherche fervente, dit Jacqueline de Romilly, *«a rempli ma vie»*. Son livre est beaucoup plus que la confession d'une universitaire : c'est un bréviaire de la Civilisation.

***Ce que je crois*, de Jacqueline de Romilly, Editions de Fallois, 159 pages, 16 €.**

LE FIGARO HISTOIRE

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Président : Jean Tulard, de l'Institut.
Membres : Jean-Pierre Babelon, de l'Institut; **Marie-Françoise Baslez**, professeur d'histoire ancienne à l'université de Paris-IV Sorbonne; **Simone Bertière**, historienne, maître de conférences honoraire à l'université de Bordeaux-III et à l'ENS Sèvres; **Jean-Paul Bled**, professeur émérite (histoire contemporaine) à l'université de Paris-IV Sorbonne; **Jacques-Olivier Boudon**, professeur d'histoire contemporaine à l'université de Paris-IV Sorbonne; **Maurizio De Luca**, ancien directeur du Laboratoire de restauration des musées du Vatican; **Jacques Heers**, professeur émérite (histoire médiévale) à l'université de Paris-IV Sorbonne; **Nicolaï Alexandrovitch Kopanev**, directeur de la bibliothèque Voltaire à Saint-Pétersbourg; **Eric Mension-Rigau**, professeur d'histoire sociale et culturelle à l'université de Paris-IV Sorbonne; **Arnold Nesselrath**, professeur d'histoire de l'art à l'université Humboldt de Berlin, délégué pour les départements scientifiques et les laboratoires des musées du Vatican; **Dimitrios Pandermalis,** professeur émérite d'archéologie à l'université Aristote de Thessalonique, président du musée de l'Acropole d'Athènes; **Jean-Christian Petitfils**, historien, docteur d'Etat en sciences politiques; **Jean-Robert Pitte**, de l'Institut, ancien président de l'université de Paris-IV Sorbonne, délégué à l'information et à l'orientation auprès du Premier ministre; **Giandomenico Romanelli**, professeur d'histoire de l'art à l'université Ca' Foscari de Venise, ancien directeur du palais des Doges; **Jean Sévillia**, journaliste et historien.

SPECTACLE GRATUIT
11 MAI > 15 SEPTEMBRE
à la tombée de la nuit...

BEAUVAIS LA CATHÉDRALE INFINIE

UN SPECTACLE SKERTZÒ

Mai-juin-septembre : vendredi, samedi.
Juillet-août : jeudi, vendredi, samedi.
Les jeudis 17 mai, le 21 juin.
Le dimanche 27 mai et le mercredi 15 août.
03 44 15 30 30
www.beauvais-cathedrale.fr

Visuel Skertzò

Au Sommaire

Actualité de l'histoire

8. Le roman des présidents
Par Guillaume Perrault
16. Versailles chantiers *Entretien avec Béatrix Saule. Propos recueillis par Vincent Tremolet de Villers*
20. Historiquement incorrect
Par Jean Sévillia
22. Côté livres
28. Expositions *Par Albane Piot*
32. Décryptage
Par Marie-Amélie Brocard
34. A l'école de l'histoire
Par Jean-Louis Thiériot
36. Patrimoine *Par Sophie Humann*
38. Archéologie *Par Natacha Rainer*

En couverture

42. A quoi sert la reine d'Angleterre ? *Par Jean-Louis Thiériot*
50. 24 heures de la vie d'une reine *Par Jean des Cars*
54. La galerie des ancêtres *Par Irina de Chikoff*
66. Duel de dames *Par Guy Croussy*
72. La folle histoire des Windsor *Par Marie-Noëlle Tranchant*
80. Dictionnaire amoureux d'Elizabeth II *Par Thibaut Dary*
86. Les bijoux de la couronne
90. Sir Stéphane à Buckingham *Par Albane Piot*
92. Le temps des Windsor *Par Albane Piot*
100. Royal Bookstore

En partenariat avec

radio classique

2

L'esprit des lieux

104. Menace sur le musée du Caire
Par Geoffroy Caillet
114. Mariage royal à Saint-Jean-de-Luz
Par Robert Colonna d'Istria
118. Nos ancêtres les Barbares
Par Geoffroy Caillet
126. Médecins de papiers…
Par Sophie Humann
130. Avant, Après
Par Vincent Tremolet de Villers

Société du Figaro Siège social 14, boulevard Haussmann 75009 Paris. Président **Serge Dassault**. Directeur Général, Directeur de la publication **Marc Feuillée**. Directeur des rédactions **Etienne Mougeotte**. Directeur Général adjoint **Jean-Luc Breysse**.

Le Figaro Histoire. Directeur de la rédaction **Michel De Jaeghere**. Rédacteur en chef **Vincent Tremolet de Villers**. Grand reporter **Isabelle Schmitz**. Enquêtes **Albane Piot**. Chef de studio **Françoise Grandclaude**. Secrétariat de rédaction **Caroline Lécharny-Maratray**. Rédacteur photo **Carole Brochart**. Editeur **Lionel Rabiet**. Chef de produit **Emilie Bagault**. Directeur de la production **Bertrand de Perthuis**. Chef de fabrication **Philippe Jauneau**. Fabrication **Patricia Mossé-Barbaux** Communication **Olivia Hesse**.

Le Figaro Histoire. Commission paritaire : en cours. ISSN : 2259-2733. Edité par la Société du Figaro. Rédaction 14, boulevard Haussmann 75009 Paris. Tél. : 01 57 08 50 00. Régie publicitaire **Figaro Médias**. Président-directeur général **Pierre Conte**. 14, boulevard Haussmann 75009 Paris. Tél. : 01 56 52 26 26. Photogravure **Digamma**. Imprimé par la Roto France. Mai 2012. Imprimé en France/Printed in France. **Abonnement** un an (6 numéros) : 29 € TTC. Etranger, nous consulter au 01 70 37 31 70, du lundi au vendredi, de 7 heures à 17 heures, le samedi, de 8 heures à 12 heures. *Le Figaro Histoire* est disponible sur iPhone et iPad.

Ce numéro a été réalisé avec la collaboration de Guillaume Perrault, Jean Sévillia, Roselyne Canivet, Philippe Maxence, Marie-Amélie Brocard, Jean-Louis Thiériot, Sophie Humann, Natacha Rainer, Jean des Cars, Irina de Chikoff, Guy Croussy, Marie-Noëlle Tranchant, Thibaut Dary, Pascale de Plélo, Geoffroy Caillet, Robert Colonna d'Istria, Blandine Huk, secrétaire de rédaction, Sophie Joncoux, maquettiste, Benjamin Nicolle, iconographe, Maxence Quillon. EN COUVERTURE. Photos : © AFP ImageForum, © Denis Allard/REA, © akg-images/Jérôme da Cunha, © araldo de luca.

08

© FRANÇOIS MORI/AP/SIPA.

Le roman des présidents

De Louis Napoléon Bonaparte, élu en 1848, à François Hollande aujourd'hui, plus d'une vingtaine de présidents se sont succédé à la tête de la République. Retour sur l'histoire de la plus haute fonction de l'État.

28

Sur les traces du promeneur solitaire

Il y a trois cents ans, naissait Jean-Jacques Rousseau. De Genève, sa ville natale, à l'abbaye de Chaalis, en passant par Paris ou Annecy, de nombreuses manifestations rendent hommage à l'un des philosophes majeurs du siècle des Lumières.

© ABBAYE DE CHAALIS.

32

Inquisitio, affreux, sales et méchants

Un nouveau téléfilm met en scène l'Inquisition et le grand schisme d'Occident dans la France du XIVe siècle.

© MORELLI JACQUES/FTV.

Et aussi

Versailles chantiers, Entretien avec Béatrix Saule

Historiquement incorrect

Côté livres

À l'école de l'histoire

Patrimoine

Archéologie

Par Guillaume Perrault

Le roman des Présidents

Comment après plus d'un siècle de tâtonnements, le suffrage universel a remplacé le sacre de Reims.

« *Ce qu'il faudrait à ce pays, c'est un roi. Un grand type, qu'on sort, comme cela de temps en temps, dans les grands moments difficiles… C'est ce qu'il faudrait. Mais cela a été cassé, et cela ne se refait pas* », avait confié De Gaulle à un proche en 1946. Le fondateur de la Ve République entendait instituer une « monarchie républicaine », où le souverain serait élu par les Français. L'onction du suffrage universel remplacerait le sacre de Reims. Il y parvint en 1962. Ce fut l'aboutissement d'un long tâtonnement, qui a duré plus d'un siècle et demi.

Renversé le 10 août 1792, Louis XVI est condamné à mort par la Convention et exécuté le 21 janvier 1793. Après avoir « tué le père », la République s'interroge : à qui confier désormais le pouvoir exécutif ? Et quelle place lui accorder ? Toutes les formules vont être expérimentées tour à tour : une assemblée toute-puissante, la Convention, qui délègue au Comité de salut public l'essentiel du pouvoir, mais reste souveraine et peut renverser ses leaders provisoires comme Robespierre (1792-1794). La République thermidorienne, méfiante envers la dictature d'un « homme fort » et qui invente un exécutif à cinq têtes : le Directoire (1795-1799). Le Consulat (1799-1804), qui confie le gouvernement à trois consuls dont seul le Premier, Bonaparte, exerce la réalité du pouvoir. Après l'Empire (1804-1814-1815), la monarchie constitutionnelle s'efforce de s'enraciner sous les Bourbons (1814-1815-1830) et les Orléans (1830-1848). Mais la chute de Louis-Philippe, lors de la révolution de février 1848, met un terme à cette expérience. Il va falloir inventer autre chose.

Le 25 février 1848, Lamartine proclame la République au balcon de l'Hôtel de Ville. Le suffrage universel masculin est adopté. Mais à la stupeur des républicains et des socialistes, les 9 395 035 électeurs appelés aux urnes le 23 avril désignent une Assemblée constituante à majorité conservatrice et modérée. Pour la première fois, la fonction de président est instituée par la

UNION NATIONALE En haut : François Hollande et Nicolas Sarkozy, côte à côte lors des célébrations du 8 mai 2012. A droite : *Lamartine devant l'Hôtel de Ville de Paris, le 25 février 1848,* par Pilippoteaux (Petit Palais). *« Le drapeau rouge n'a jamais fait que le tour du Champ-de-Mars, traîné dans le sang du peuple (…) et le drapeau tricolore a fait le tour du monde. »*

© FRANÇOIS MORI/AP/SIPA. © PHOTO JOSSE/LEEMAGE.

LE PRINCE-PRÉSIDENT *Rentrée de Louis Napoléon à Paris, le 16 octobre 1852*, par Charles-Philippe Larivière (musée de Versailles). Le 9 octobre, le prince-président annonçait le retour de l'Empire dans son discours de Bordeaux.

© RMN (CHÂTEAU DE VERSAILLES)/DROITS RÉSERVÉS.

Constitution de la IIe République. Non sans controverse. Pour les admirateurs de 1792, la République exclut le gouvernement d'un seul. « *Etes-vous bien sûrs que dans cette série de personnages qui se succéderont tous les quatre ans au trône de la présidence, il n'y aura que de purs républicains empressés d'en descendre?* » lance Jules Grévy à l'Assemblée. D'autres préconisent de limiter ce risque en faisant élire le président par les députés. Mais Lamartine combat cette solution. Pour l'écrivain, priver le peuple du choix de son président reviendrait à lui dire : « *Nous t'enlevons ta part dans la souveraineté après l'avoir proclamée (…), nous t'exilons de ta propre République, ainsi que la majorité des électeurs en furent exilés pendant trente-six ans sous le gouvernement constitutionnel!* » Si le peuple veut « *une réminiscence d'Empire,* s'exclame-t-il, *s'il nous désavoue et se désavoue lui-même, eh bien, tant pis pour le peuple! Ce ne sera pas nous, ce sera lui qui aura manqué de persévérance et de courage* ». L'élection du président au suffrage universel masculin est adoptée.

La première élection présidentielle se déroule les 10 et 11 décembre 1848. Le prince Louis Napoléon Bonaparte, neveu de Napoléon Ier, qui faisait figure d'aventurier avant 1848 mais qui a été élu député quelques mois plus tôt, écrase tous ses adversaires : il l'emporte avec 74 % des voix! Le général Cavaignac, président du Conseil, qui a réprimé l'insurrection ouvrière de juin, obtient 19 %. Les deux candidats de gauche sont laminés. L'avocat Ledru-Rollin, chef des démocrates-socialistes qui se réclament de Robespierre, recueille 5 % et le médecin Raspail 0,5 %. Lamartine, la coqueluche des salons parisiens, arrive dernier (0,2 %, soit 17 210 voix sur plus de 7 300 000 suffrages exprimés).

Du bonapartisme à la IIIe République

Le vainqueur est le seul candidat dont le nom soit alors connu de tous les Français. Le souvenir de Napoléon Ier avait eu un regain de prestige sous la monarchie de Juillet. Le prince Louis Napoléon a mené une campagne mêlant un programme de défense de l'ordre public à des préoccupations sociales. Il apparaît comme l'homme qui va garantir les conquêtes de la Révolution de 1789 – égalité, sûreté, propriété – et défendre l'honneur national mis à mal par l'ordre européen né du congrès de Vienne en 1815. Le bonapartisme est né. Les légitimistes et les orléanistes, en outre, lui ont apporté leur concours, convaincus d'avoir affaire à un personnage falot qui ne ferait pas obstacle, le moment venu, à une restauration.

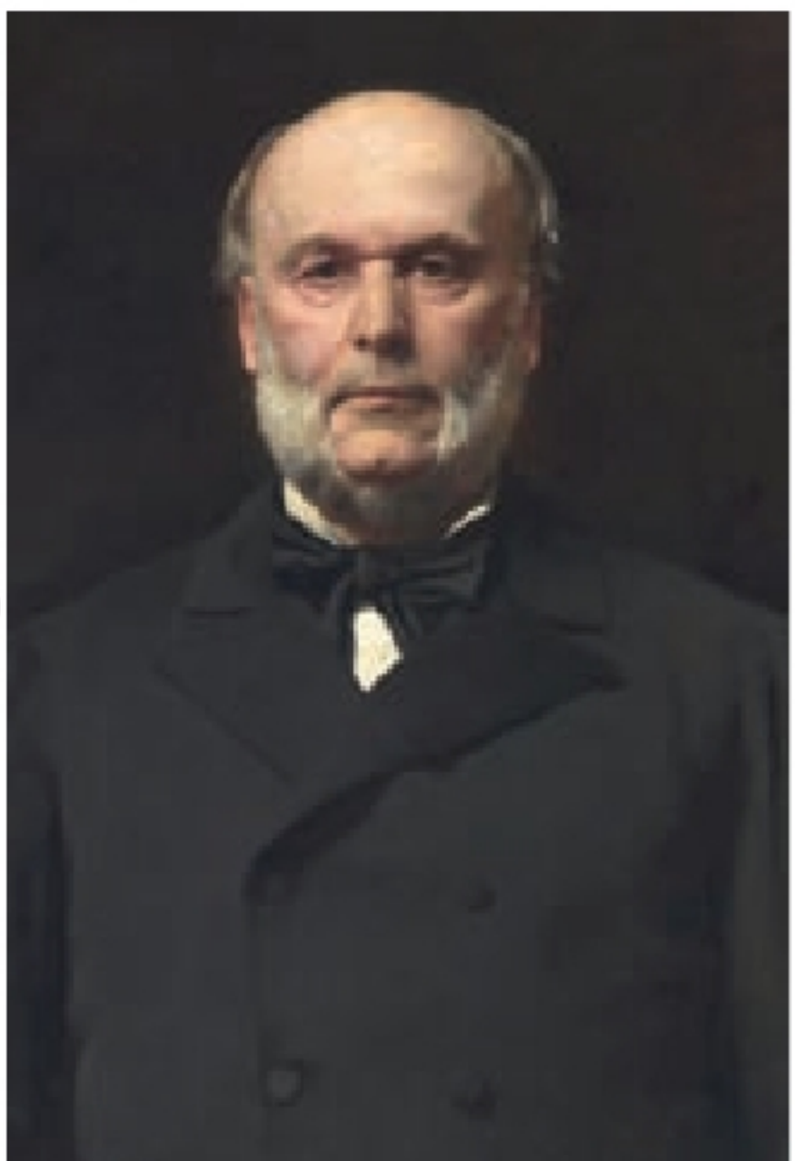
Louis Napoléon Bonaparte emménage à l'Elysée. Convié à dîner, Victor Hugo écrit : « *Le dîner était médiocre et le prince avait raison de s'excuser (…). Je songeais à cet aménagement brusque, à cette étiquette essayée, à ce mélange de bourgeois, de républicain et d'impérial, à cette surface d'une chose profonde qu'on appelle aujourd'hui : le président de la République, à l'entourage, à la personne, à tout l'accident. Ce n'est pas une des moindres curiosités et un des faits les moins caractéristiques de la situation, que cet homme auquel on peut dire et on dit en même temps, et de tous côtés à la fois : prince, altesse, monsieur, monseigneur et citoyen.* » (*Choses vues*).

Le coup d'Etat du prince-président (2 décembre 1851) met fin à la coexistence entre le neveu de Napoléon Ier et l'Assemblée. Le second Empire durera près de dix-huit ans. La guerre franco-allemande de 1870 et le désastre de Sedan provoquent son effondrement et la proclamation de la République (4 septembre 1870). La controverse sur le président de la République renaît aussitôt.

Aux législatives de février 1871, les Français élisent une Assemblée nationale à forte

majorité monarchiste. Chef du pouvoir exécutif, Adolphe Thiers écrase l'insurrection de la Commune (mai 1871) puis se voit reconnaître par l'Assemblée le titre de « président de la République française » (août 1871). Il s'agit d'un titre temporaire accordé à sa personne, et non d'une fonction appelée à lui survivre. Les députés monarchistes souhaitent en effet une restauration. Ils renversent bientôt Thiers (mai 1873), qui se rapprochait des républicains modérés. L'Assemblée désigne le maréchal de Mac-Mahon pour lui succéder.

EFFACEMENT Le républicain Jules Grévy (*ci-contre,* par Léon Bonnat, 1880, musée de Versailles) succéda au monarchiste Mac-Mahon *(à droite)* à la présidence de la République, en 1879.



© RMN (MUSÉE D'ORSAY)/HERVÉ LEWANDOWSKI. © RUE DES ARCHIVES/RDA.

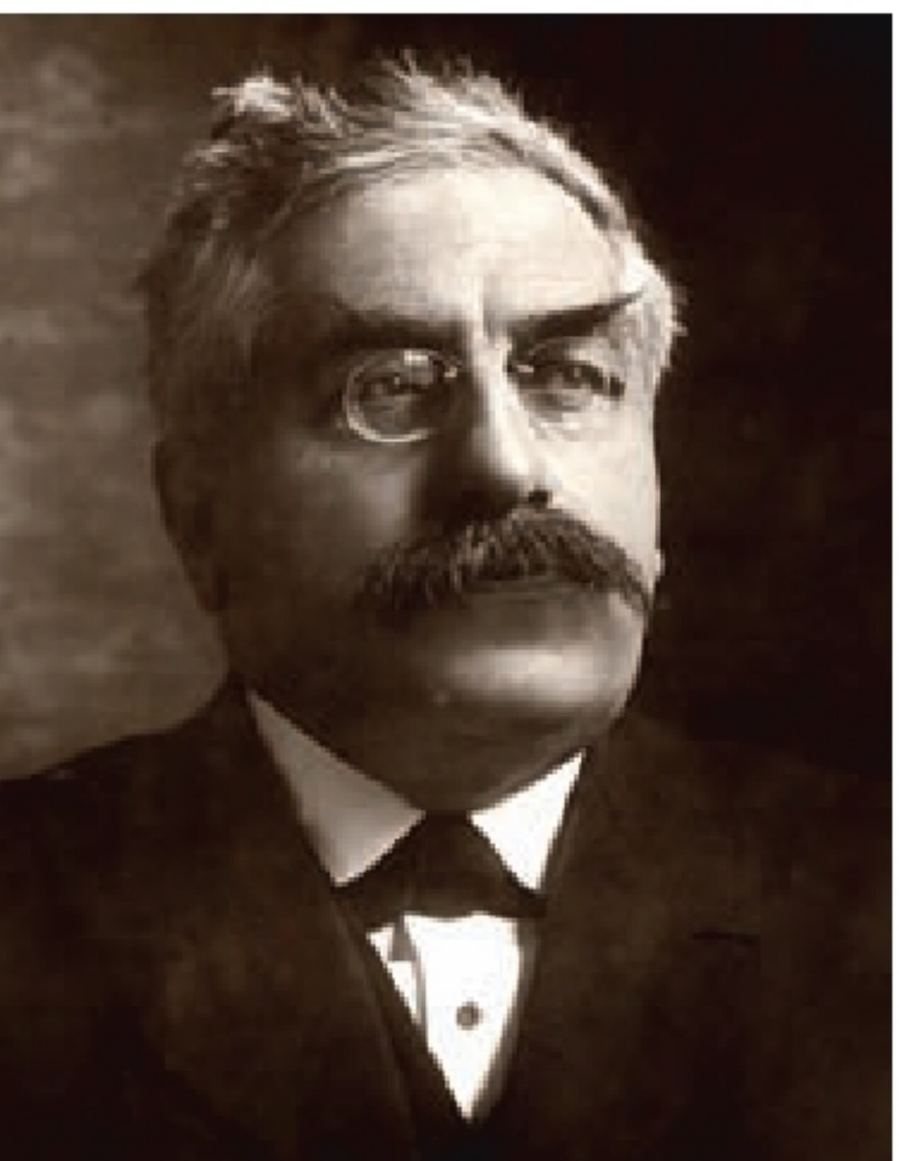
À LIRE

De Gaulle à Matignon. La République des tourmentes (1958-1959)
Georgette Elgey

Le 28 mai 1958, sous la pression de la rue et au terme d'une intrigue politique habilement montée, René Coty fait appel au *«plus illustre des Français»*. Le général De Gaulle forme un gouvernement. Il sera le dernier président du Conseil de la IVe République. Ce sont ces six mois oubliés que Georgette Elgey retrace dans le dernier volume de sa monumentale *Histoire de la IVe République*. Un finale magistral où l'on découvre l'efficacité d'une République parlementaire pourtant condamnée. Elle permet à De Gaulle de faire voter un nombre considérable de réformes comme de préparer la refondation constitutionnelle d'où sortira, à l'automne, la Ve République. Passionnant. *VTV*
Fayard, 596 pages, 32,50 €.

Légitimistes et orléanistes finissent par s'entendre pour appeler au trône le comte de Chambord, mais le petit-fils de Charles X ruine leurs espoirs en refusant d'adopter le drapeau tricolore (octobre 1873). Sa décision avait peut-être, en réalité, d'autres motifs, comme la perspective d'une nouvelle guerre franco-allemande, que faisait craindre l'hostilité déclarée de Bismarck à une restauration. Quoi qu'il en soit, les députés monarchistes ne se découragent pas. Ils accordent à Mac-Mahon le titre de président pour sept ans (novembre 1873) en espérant qu'au terme de ce septennat, le comte de Chambord aura été rappelé à Dieu. Le petit-fils de Charles X n'ayant pas de fils, les légitimistes pourraient alors soutenir la «candidature» du comte de Paris, chef de la maison d'Orléans. Ainsi est née la tradition du septennat présidentiel, calcul sur l'espérance de vie supposée du comte de Chambord (il ne mourra en réalité que dix ans plus tard, en 1883).

TENTATION Alexandre Millerand, président de la République de 1920 à 1924, avait voulu rompre avec la tradition d'effacement de sa fonction. La victoire du Cartel des gauches aux législatives de 1924 l'obligea à démissionner.



© ABECASIS/LEEMAGE.

Comme il faut bien sortir du provisoire, monarchistes et républicains modérés s'accordent pour adopter les lois constitutionnelles de 1875. Le 30 janvier 1875, l'Assemblée examine l'amendement de l'historien catholique Henri Wallon, biographe de Jeanne d'Arc, qui proclame : *« Le président de la République est élu à la majorité absolue des suffrages par le Sénat et la Chambre des députés réunis en une Assemblée nationale. »* L'amendement est adopté à une voix de majorité… La République aussi! A aucun autre article de ces textes, en effet, le mot de «république» n'apparaît. La IIIe République n'est pas *«proclamée»* mais simplement *«constatée»*, soulignera Daniel Halévy. Les lois de 1875 régiront la France jusqu'en 1940.

Instabilité chronique du gouvernement

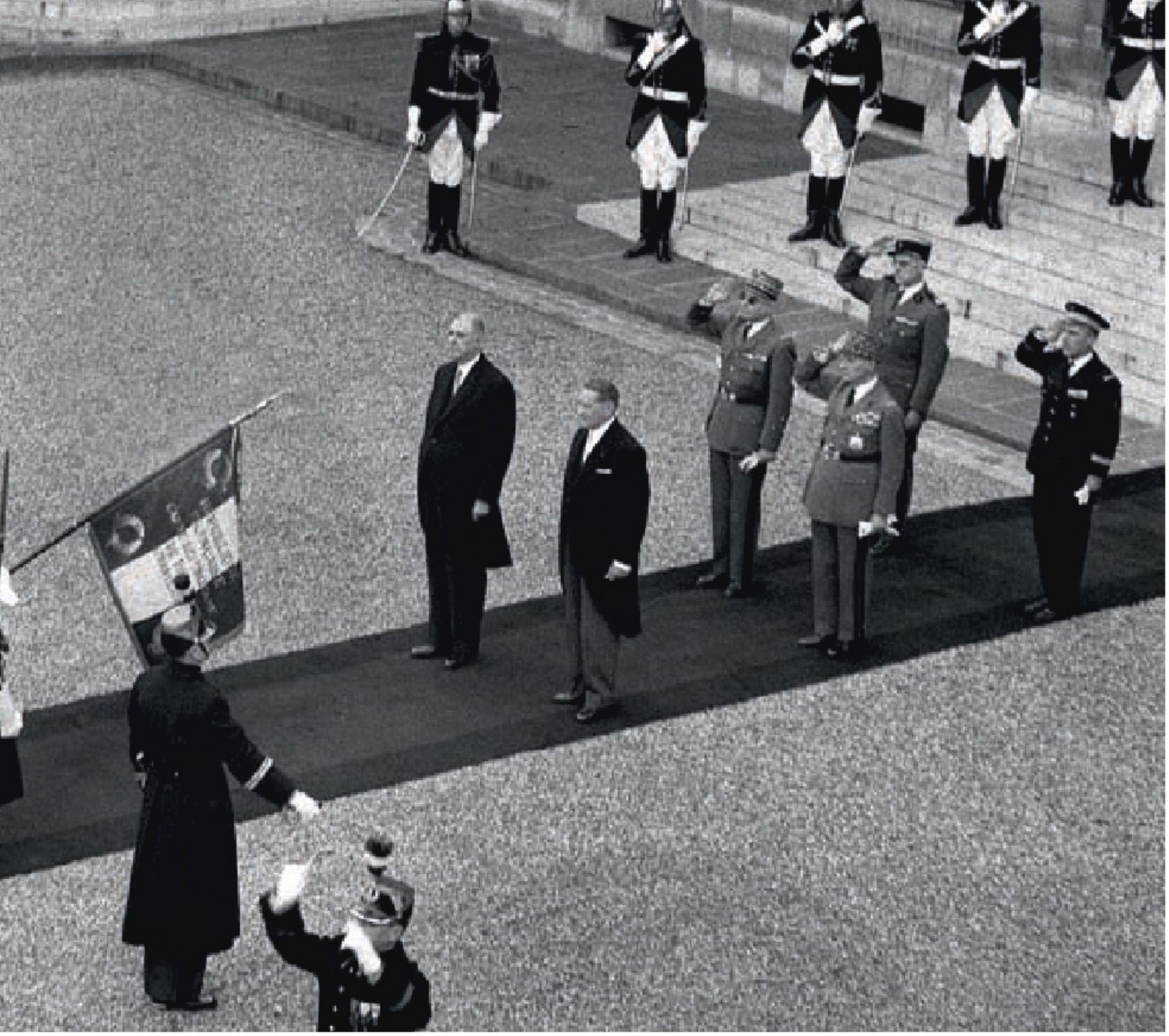
Le président hérite des prérogatives traditionnelles des monarques constitutionnels : il est chef des armées, dirige la diplomatie, nomme et révoque le président du Conseil, peut dissoudre la Chambre et dispose du droit de grâce. Un souverain pourrait aisément exercer ces pouvoirs en cas de restauration. L'histoire en décide autrement. Dès les législatives de 1876, les républicains l'emportent. Le 16 mai 1877, c'est le bras de fer entre la majorité républicaine et Mac-Mahon. Le président entend continuer à donner ses instructions au président du Conseil et prétend pouvoir le révoquer. Les députés veulent que le gouvernement soit responsable devant eux seuls. Mac-Mahon dissout la Chambre pour faire arbitrer ce conflit par les électeurs. Chef de file des républicains opportunistes, Léon Gambetta avertit : *« Quand le pays aura parlé, il faudra se soumettre ou se démettre. »* Les législatives d'octobre 1877 sont un échec pour Mac-Mahon : les républicains reviennent aussi nombreux à la Chambre. L'hôte de l'Elysée doit dès lors s'incliner. Il appelle à la présidence du Conseil un républicain puis finit par démissionner, le 30 janvier 1879. Son successeur à l'Elysée, Jules Grévy, annonce dans son message au Parlement : *«Soumis avec sincérité à la grande loi du régime parlementaire, je n'entrerai jamais en lutte contre la volonté nationale exprimée par ses organes constitutionnels. »*

Les prérogatives que les lois de 1875 reconnaissent au chef de l'Etat seront désormais exercées par le président du Conseil ou seulement avec son accord (à l'exception du droit de grâce). L'hôte de l'Elysée n'est plus la figure dominante de l'exécutif. Tout projet de renforcement de ses prérogatives sera perçu comme «antirépublicain». Le droit de dissolution se trouve frappé d'interdit moral.

Cette inégalité des armes entre le Parlement et le gouvernement – qui peut être renversé par les députés, mais se trouve dans l'impossibilité de dissoudre la Chambre – va provoquer une instabilité gouvernementale chronique. Les parlementaires refuseront

© DALMAS/SIPA.

PASSAGE DE TÉMOIN entre René Coty et Charles De Gaulle, le 8 janvier 1959. Le général De Gaulle, qui a fait adopter par référendum la constitution de la Ve République, en 1958, a voulu mettre fin à la toute-puissance du Parlement.



aussi, jusqu'en 1940, de choisir une forte personnalité comme chef de l'Etat. En 1920, réunis en congrès à Versailles, ils préfèrent Paul Deschanel à Georges Clemenceau. Alexandre Millerand, hôte de l'Elysée de 1920 à 1924, prétend rompre avec cette tradition d'effacement et exercer les prérogatives que lui reconnaissent les lois de 1875. La victoire du Cartel des gauches aux législatives de 1924 le contraint à la démission.

Les présidents n'en sont pas pour autant de simples figurants. Ils disposent d'un magistère moral. C'est au président Félix Faure que Zola adresse son célèbre *«J'accuse…!»* (13 janvier 1898) pendant l'affaire Dreyfus. Pendant la Grande Guerre, le président Raymond Poincaré emporte le feu vert de l'exécutif à l'offensive du Chemin des Dames, qui tourne au désastre (1917). D'anciens hôtes de l'Elysée sont appelés à la présidence du Conseil en cas de crise nationale, comme Gaston Doumergue au lendemain du 6 février 1934.

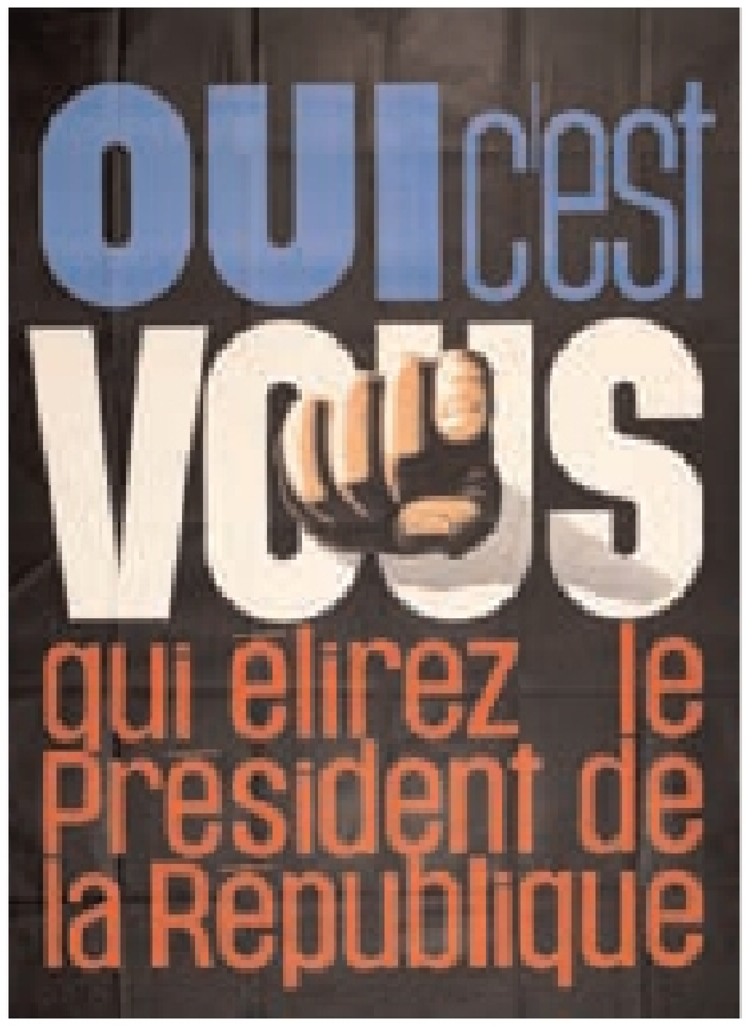
Le pouvoir quitte Matignon pour l'Elysée

Après la Seconde Guerre mondiale, la Constitution de la IVe République (1946) se garde de renforcer les prérogatives du président: l'expérience du régime de Vichy a ravivé la méfiance des parlementaires à l'égard de la fonction de chef de l'Etat. La guerre froide conduit pourtant Vincent Auriol, président de la République de 1947 à 1954, à affirmer son autorité. Il devient l'âme des gouvernements de «troisième force», allant de la SFIO à la droite classique, et confrontés à la double opposition des communistes et des gaullistes.

Revenu aux affaires en mai 1958 à la faveur de la crise algérienne, De Gaulle fait adopter par référendum la Constitution de la Ve République qui entend mettre fin à une toute-puissance du Parlement à laquelle il attribue l'instabilité gouvernementale et le déclin français (28 septembre 1958). Le président peut dissoudre l'Assemblée. En cas de crise grave, le chef de l'Etat a les pleins pouvoirs. Pour le reste, la nouvelle Constitution, qui résulte d'une négociation entre De Gaulle et les partis de la IVe République, est ambiguë. On ne sait pas très bien, à la lecture du texte, si le Premier ministre est aux ordres du président ou s'il *«détermine et conduit la politique de la nation»* (article 20). Ce flou a été voulu par le Général. Socialistes, démocrates-

© GERALD BLONCOURT/RUE DES ARCHIVES. © COLLECTION DIXMIER/KHARBINE-TAPABOR.

RÉFÉRENDUM-PLÉBISCITE
A gauche : les partisans du non à la Constitution de 1958. Ci-dessous : affiche en faveur de la réforme instituant l'élection du président de la République au suffrage universel direct.



chrétiens et indépendants entendent que le nouveau régime reste parlementaire. De Gaulle, lui, est décidé à prendre la direction des affaires. Mais il dissimule ses intentions. Dès son investiture comme président de la République, le 8 janvier 1959, le pouvoir quitte Matignon pour l'Elysée. Aux assises du parti gaulliste, à Bordeaux (novembre 1959), Jacques Chaban-Delmas qualifie la défense et les affaires étrangères de *«domaine réservé»* du chef de l'Etat (rien ne le prévoyait dans le texte de la Constitution). Le président recourt au référendum pour court-circuiter les parlementaires et «dialoguer» avec le pays. *«Vous le savez, c'est à moi que vous allez répondre,* déclare De Gaulle dans une allocution radiodiffusée le 6 janvier 1961 en annonçant le référendum sur l'autodétermination en Algérie. *J'ai besoin, oui, j'ai besoin de savoir ce qu'il en est dans les esprits et dans les cœurs. C'est pourquoi je me tourne vers vous par-dessus tous les intermédiaires. En vérité – qui ne le sait? – l'affaire est entre chacune de vous, chacun de vous et moi-même.»*

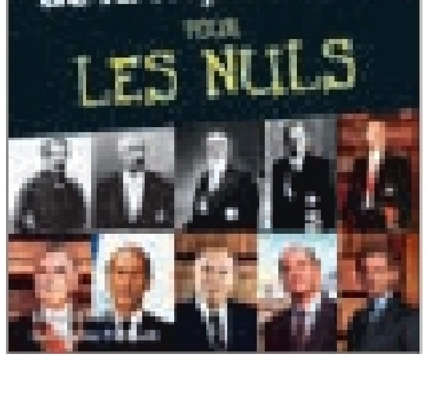
Après l'émotion suscitée par l'attentat raté du Petit-Clamart (22 août 1962), il annonce un référendum sur l'élection du président au suffrage universel direct. Il considère que les Français sont restés monarchistes sans le savoir. Seul le vote populaire donnera, à ses yeux, à ses successeurs *«la force et l'obligation d'être le guide de la France et le garant de l'Etat»*.

A l'époque, l'élection du président par les Français reste pourtant un tabou en raison du coup d'Etat du 2 décembre. Faire élire l'hôte de l'Elysée par le peuple passe pour l'antichambre de la dictature aux yeux des élus. Gaullistes exceptés, tous les partis condamnent donc le «référendum-plébiscite». La gauche crie au «pouvoir personnel» et évoque le général Boulanger. Pour tout arranger, le président recourt à l'article 11 de la Constitution, qui n'autorise en principe que les référendums qui ne nécessitent pas de changer la Constitution! Le président du Sénat, Gaston Monnerville, accuse le Premier ministre, Georges Pompidou, de *«forfaiture»*, c'est-à-dire de trahison.

La clé de voûte des institutions

Une motion de censure est adoptée à l'Assemblée (4 octobre 1962). Paul Reynaud déclare à la tribune en montrant les députés : *«Pour nous, républicains, la France est ici, et non ailleurs.»* De Gaulle dissout l'Assemblée et renomme Pompidou à Matignon. Au référendum du 28 octobre 1962, le oui obtient 62 %. Le fondateur de la Ve République a achevé son œuvre. L'onction du suffrage universel permet au président de s'affranchir des ambiguïtés de la Constitution et de conforter sa suprématie sur le Premier ministre aussi longtemps qu'il dispose d'une majorité à l'Assemblée pour le soutenir. Interrogé lors d'une conférence de presse en janvier 1964, le général De Gaulle donnera de ses fonctions une définition désormais sans équivoque : *«Il doit être évidemment entendu que l'autorité indivisible de l'Etat est confiée tout entière au président par le peuple qui l'a élu, qu'il n'en existe aucune autre, ni ministérielle, ni civile, ni militaire, ni judiciaire (sic), qui ne soit conférée et maintenue par lui, enfin qu'il lui appartient d'ajuster le domaine suprême qui lui est propre avec ceux dont il attribue la gestion à d'autres…»* Le président monarque est né. Il accompagne nos vies depuis un demi-siècle. Et l'élection présidentielle est devenue la clé de voûte de la vie politique française.

LES PRÉSIDENTS DE LA RÉPUBLIQUE POUR LES NULS
Arnaud Folch et Guillaume Perrault



Collection « Pour les nuls » First Editions 375 pages 23,23 €

EVE RUGGIERI

EVE RUGGIERI RACONTE...

9h00

Photo : © Radio Classique / Laurent Rouvrais

radio classique

Paris 101.1 FM

Toutes les fréquences sur radioclassique.fr / Téléchargez l'application iPhone Radio Classique

ENTRETIEN AVEC BÉATRIX SAULE

Propos recueillis par Vincent Tremolet de Villers

Versailles chantiers

Le 14 juin, une galerie de l'histoire du château accueillera les visiteurs. Un des nombreux projets qui jalonnent l'ambitieux programme de Béatrix Saule.

C'est à 26 ans que Béatrix Saule commence sa carrière à Versailles. Trente-six ans plus tard, elle en est la directrice. Diplômée de l'Ecole de Louvre, brillante historienne de l'art, elle est aussi un véritable chef d'entreprise. A Versailles, son intelligence tranchante, son esprit acéré, son autorité redoutable sont légendaires. Elle y ajoute, la cigarette à la main, un charme dévastateur. A l'occasion de l'ouverture de la galerie de l'Histoire du château, elle a reçu *Le Figaro Histoire* pour présenter à nos lecteurs ses projets pour Versailles. Un programme ambitieux qui témoigne qu'elle est bien la digne héritière de Gérald Van der Kemp, qui fut le grand maître des lieux de 1953 à 1980.

Pourquoi avez-vous décidé de consacrer une nouvelle galerie à l'histoire du château de Versailles ?

Notre décision s'est appuyée sur trois éléments : le nombre grandissant de visiteurs et leur méconnaissance de l'histoire et du lieu ; la nécessité d'expliquer à tous les publics les différentes fonctions du château, sa richesse et sa complexité ; enfin, le projet s'insère dans un autre très ambitieux : la réorganisation des galeries qui forment, depuis Louis-Philippe, le musée de l'Histoire de France.

La nouvelle galerie a été conçue pour convenir à tous les publics : celui qui découvre un peu vite les lieux et celui qui les connaît, mais a soif d'en savoir plus sur Versailles. Il est certain que beaucoup de ceux qui viennent pour la première fois sont déstabilisés. Même les connaisseurs ne cachent pas qu'ils sont parfois perdus tant Versailles est un château dispersé et, disons-le, très complexe. Déjà, les contemporains de Louis XIV s'exclamaient devant les bâtiments juxtaposés : *« Mais ce n'est pas un château, c'est une ville ! »* Beaucoup de visiteurs connaissent la façade côté parc et la découvrent côté ville en arrivant ! Et que dire de ceux qui s'émerveillent de la décoration des appartements du Roi-Soleil quand ils visitent les salles des Croisades ! Le premier objectif de cette galerie est donc d'aider le visiteur à se situer, à comprendre où il est et ce qu'il va voir.

Cela fait des années que nous réfléchissons à des salles introductives. Il y a même eu des sondages au sous-sol pour que ce centre soit enfoui à la manière de celui du Louvre (ce projet précédait même celui du musée parisien), mais c'était techniquement impossible. On avait aussi imaginé il y a vingt ans d'accueillir le public dans les écuries royales. Finalement, onze salles en enfilade, situées au rez-de-chaussée de l'aile du Nord, juste après l'entrée de la Chapelle, joueront ce rôle de centre d'interprétation. Elles accueillaient jusqu'ici les œuvres illustrant les débuts des Bourbons. L'accrochage dû à Pierre Lemoine était extrêmement intelligent, la muséographie pseudo-palatiale avait en revanche un peu vieilli. Ce fut une décision très difficile, mais nous l'avons prise parce qu'il était indispensable d'offrir au visiteur cette formation accélérée. Je précise que dans cette enfilade il n'y a pas eu d'atteinte à l'architecture. Sous l'Ancien Régime, il y avait là les appartements des princes du sang qui avaient été détruits par Louis-Philippe.

© EPV-JM MANAÏ.

PLAN RELIEF
Vue du château et des jardins de Versailles, par Pierre Patel (1668). Versailles y apparaît avant la création des ailes du Nord et du Midi.

Que pourra-t-on y voir ?

Je ne voulais pas que cette galerie introductive soit – comme c'est le cas dans beaucoup de musées du monde –, seulement agrémentée de maquettes et

LA DAME DE VERSAILLES
Béatrix Saule. Aujourd'hui directrice du château, elle lui a consacré sa vie. Elle montre en tout un souci scientifique, esthétique et pratique.

© OLIVIER ROLLER/FEDEPHOTO.

de pôles multimédias. Je voulais mettre l'accent sur les œuvres. Nous n'avions cependant pas la matière pour un accrochage de onze salles sur l'histoire du château. Pour illustrer certaines périodes, les œuvres n'existent pas, et si elles existent, elles ne sont pas forcément dans nos collections. Enfin, certains dessins et gravures que nous possédons et qui correspondent parfaitement à notre propos ne pouvaient pas être exposés en permanence pour des raisons de conservation. Nous aurons toutefois sept salles sur dix qui présenteront des œuvres. Et quatre autres franchement didactiques.

Nous avons travaillé avec Google qui a développé pour l'occasion un certain nombre de techniques très impressionnantes. Elles permettent de suivre, en numérique, l'évolution architecturale du château et de comprendre les fonctions de chaque partie. Ce partenariat apporte un peu de modernité dans nos murs et nous permet de compléter le projet par un dispositif complet sur Internet et sur mobile. Il a aussi permis au géant technologique américain de travailler sur une matière esthétique de premier ordre.

Parmi les œuvres exposées, il y aura, entre autres, une esquisse du plafond du salon de Saturne, une autre du salon de Diane; un carton de tapisserie de l'histoire du roi; des toiles montrant les différentes fonctions du château : le séjour de la fête, le palais du soleil, la résidence royale, la Cour.

Le château et ceux qui y vivent ne font qu'un. Ainsi, après une salle d'introduction, quatre salles ont été consacrées à Louis XIV, une à Louis XV avec la naissance de l'intimité. Une salle a été dédiée aux jardins. Les gens ne le savent pas – et quand ils l'apprennent, ne veulent pas le croire –, mais les jardins ont précédé le château à Versailles. Nous expliquons ici les parterres, les effets d'eau. Viennent ensuite les salles qui évoquent le château de la Révolution à Louis-Philippe puis de Louis-Philippe à nos jours.

Comment situer cette galerie dans le projet du schéma directeur du Grand Versailles ?

Cette galerie s'insère à double titre dans le projet. D'abord parce qu'elle permet d'expliquer ce qu'est la fonction de Versailles, ensuite parce qu'elle participe du projet de redéploiement des galeries historiques.

Il est vrai que ces galeries sont dispersées partout dans le château…

Cette incohérence n'est pas de notre fait puisqu'elle remonte à Louis-Philippe, qui en a été l'inspirateur. En 1837, le roi choisit en effet de faire de Versailles un musée d'Histoire de France, voué à toutes les gloires de la nation. Il fait installer les œuvres dans les galeries du château, qui est alors à l'abandon.

Il est aujourd'hui hors de question de les présenter comme elles l'étaient à l'époque. Refaire le musée Louis-Philippe reviendrait à transformer le corps central, qui est dévolu à la résidence royale, en salles d'exposition. Notre objectif est de donner une cohérence au parcours, de montrer aux visiteurs les trésors que recèlent les galeries subsistantes, et qui sont rarement visitées.

En 2006, l'Etat nous a cédé en dotation les lieux dévolus au Congrès. L'hémicycle, mais aussi un certain nombre d'appartements destinés au président de la République et au président de l'Assemblée. Grâce au nouvel espace à notre disposition, nous avons pu envisager un grand parcours historique.

Savez-vous déjà quelle forme il prendra ?

Le « découpage » en est très simple. Le corps central restera consacré à la

© RMN (CHÂTEAU DE VERSAILLES)/DROITS RÉSERVÉS-SERVICE DE PRESSE.

FAMILLE ROYALE *Le Roi Louis-Philippe entouré de ses cinq fils sortant par la grille d'honneur du château de Versailles après avoir passé une revue militaire dans les cours, le 10 juin 1837,* par Horace Vernet (1846). La nouvelle galerie s'inscrit dans le redéploiement du musée de l'Histoire de France voulu par Louis-Philippe à Versailles.

reconstitution de la résidence royale, mais les ailes seront vouées à l'histoire. L'Ancien Régime trouvera sa place au nord, côté Chapelle et Opéra; toutes les collections relatives aux périodes qui succèdent à la Révolution occuperont l'aile du Midi et le parcours s'achèvera avec la salle du Congrès.

Dans l'aile du Nord, il y a déjà la galerie de l'Histoire du château et les salles des Croisades, qui sont bien évidemment inamovibles. Quand le premier étage aura été mis aux normes, on y évoquera la cour de Louis XIV. Dans l'attique, deux magnifiques enfilades, dont l'une donne sur le parterre du Nord et l'autre sur la cour, seront réaménagées. La première montrera le lien entre art et société, les images de la guerre et de la paix. La seconde présentera ce que j'appelle «la légende de l'histoire», c'est-à-dire une suite d'œuvres qui feront tourner les pages du roman national, non pas dans le style troubadour comme on l'a parfois dit, mais romantique.

Nous disposons à cet égard dans nos collections de chefs-d'œuvre – *Bonaparte au pont d'Arcole,* de Gros; le *Fouché,* de Claude-Marie Dubufe; l'ébauche du *Serment du Jeu de paume,* de David – qui témoignent de toute une façon d'aborder l'histoire. C'est l'atmosphère de l'album du chocolat Menier et du Malet et Isaac. La première fois que je les ai montrés à Pierre Nora, il m'a confié que s'il avait connu l'endroit, il aurait écrit différemment ses *Lieux de mémoire*.

Et l'aile du Midi ?

Elle sera consacrée aux XIX^e^ et XX^e^ siècles. On y suivra l'épopée napoléonienne, les salles Restauration, les salles Louis-Philippe et enfin, celle du Congrès.

Dans le schéma directeur du Grand Versailles, le « remeublement » est un axe très important. Pouvez-vous nous préciser en quoi il consiste ?

Quand je suis arrivée à Versailles, en 1976, le château était plus beau à l'intérieur qu'à l'extérieur. Aujourd'hui, c'est l'inverse. Mon objectif est que l'intérieur devienne aussi éclatant que l'extérieur.

Versailles était beaucoup plus meublé qu'on ne le voit aujourd'hui. Parfois en dépit du bon sens, avec un lit dans une salle de bains et une baignoire dans une chambre. Reconnaissez que c'est un peu difficile de montrer ainsi ce qu'était la fonction des lieux.

Le principe était alors de meubler les pièces comme elles l'étaient en 1789. Ce choix, que l'on comprend aisément, est cependant discutable. A ce moment-là, Versailles était peu fréquenté par les princes, et le château était loin d'être à son sommet. Derrière les paravents, les antichambres étaient encombrées et seul le Grand Couvert et les appartements royaux étaient bien meublés. Nous avons donc choisi de sortir de ce carcan pour interpréter plusieurs inventaires et essayer de montrer un Versailles idéal.

Les appartements de la Dauphine avaient, ainsi, été entièrement meublés en rocaille, ce style exubérant qui reste l'un des sommets de l'art décoratif français. Avec le temps, la décoration avait été modifiée. Ils n'étaient sans doute plus ainsi en 1789. Nous avons rétabli cette décoration originelle.

Comment se prennent de telles décisions ?

Nous avons un comité de remeublement qui effectue pour chaque pièce un travail scientifique et fait un choix esthétique en fonction des possibilités pratiques. Nos critères sont ceux de l'histoire, de la beauté et des possibilités que nous offre l'état de notre collection. Nous y avons associé le décorateur Jacques Garcia, qui n'intervient en rien dans les choix scientifiques mais nous aide par sa précieuse expérience à rendre les plis qu'il faut à un rideau, à affiner le jeu des lumières, à imaginer des moyens d'exposer des objets précieux. Chaque détail compte. Le profil d'un coussin, le choix d'un galon.

Il n'y a donc pas de règles générales ?

Quand on s'occupe d'un château comme celui de Versailles, il faut se

méfier des grands principes et fonctionner au cas par cas. Il faut qu'il y ait un thème fort pour chacun des appartements. La musique chez Mesdames, par exemple. Nous pourrons voir à l'automne le salon de Jeux. J'aimerais exposer les bronzes de la couronne dans l'appartement du Roi, mais il faudrait d'abord trouver un soclage qui sécurise les œuvres. Dans les appartements de la Reine nous voudrions évoquer les représentations des dames de la Cour. Retrouver le fauteuil de la reine, installer les pliants.

Comment trouvez-vous les meubles ?

Nous avons une campagne d'échanges très importante avec le Louvre. Nous profitons aussi des dépôts du Mobilier national. Lorsqu'il est impossible de récupérer le meuble idoine, nous cherchons soit l'équivalent, soit la copie. Le remeublement de la chambre de Louis XV doit être achevé en juin 2013. Or la commode Riesener qui s'y trouvait est à Chantilly. Il est inconcevable de la déplacer. Le Louvre avait une commode équivalente : elle a parfaitement trouvé sa place.

En 2004, ouvrait le nouveau centre de recherche du château de Versailles. En quoi consiste-t-il ?

Une recherche de haut niveau se fait à Versailles. Elle ne concernait autrefois que les grandes figures et les collections. Or Versailles est aussi un lieu de civilisation. Il y a donc des recherches, des colloques sur des sujets aussi divers que la toilette à Versailles, la mort, l'étiquette. Tout ce qui rythme la liturgie du pouvoir. Neuf membres fondateurs (universités, conseil général, Institut national de l'audiovisuel) se sont associés en assurant une aide financière, scientifique et pratique. Le centre compte seize permanents. Il embauche aussi des doctorants pour six mois, un an, deux ans. Il est installé au pavillon de Jussieu dans le domaine de Trianon.

Exposer l'art contemporain est-ce désormais une des fonctions de Versailles ?

Ces expositions qui ne font pas partie de nos missions doivent donc être réalisées avec du mécénat.

Et les spectacles ?

Les spectacles sont de très bonne qualité et s'équilibrent financièrement. Nous les refusons quand ils sont dégradants. De même que les tournages pour le cinéma.

Votre vie se confond depuis plus de trente ans avec le château de Versailles. Avec le temps, la passion ne s'est pas éteinte ?

A Versailles, tout reste à découvrir. C'est un monde en soi. Pour celui ou celle qui vit à Versailles, les passions se succèdent. J'ai eu ma période Trianon, puis une période d'élévation avec la Chapelle royale, ensuite une autre, plus contemplative, avec la sculpture monumentale. Pour les hommes, c'est pareil. J'ai d'abord eu une passion exclusive pour Louis XIV, puis l'exposition «Les Sciences à Versailles» m'a permis de découvrir Louis XV, un personnage très méconnu. Notamment sa curiosité intellectuelle qui était réelle et gratuite. On attribue en général ces qualités à Louis XVI, mais Louis XVI, c'était la science appliquée. Louis XV avait un intérêt pour la science en soi.

La Cour est également un sujet inépuisable…

La Cour est un sujet passionnant et les clichés à son sujet ont la vie dure. On la présente comme oisive, mais la Cour était d'abord un lieu de travail. Saint-Simon se plaint du mépris du roi, mais celui-ci attendait d'un duc qu'il soit chef de guerre, pas courtisan. Autre cliché : tous n'étaient pas nobles à la Cour. Et être noble ne faisait pas de vous un courtisan. Vous connaissez le mot de Madame de Sévigné qui écrit de Bretagne : *«Cette province est pleine de noblesse, il n'y en a pas un à la guerre ni à la Cour.»*

EN BREF

«Les Dames de Trianon». Au Grand et au Petit Trianon de Versailles, loin du protocole de la Cour, les membres de la famille royale donnaient spectacles et parties de campagne, dans l'intimité. Grâce aux pinceaux de Jean-Marc Nattier, de Louise Elisabeth Vigée-Lebrun, du baron Gérard ou du baron Gros, les résidences de printemps et d'été des rois de France s'apprêtent à recevoir une nouvelle fois impératrices, reines ou dames de la Cour qui venaient autrefois s'y divertir ou s'y réfugier. La réunion de leurs portraits au Grand Trianon fait défiler avec élégance trois siècles d'histoire de France, d'évolution des modes et de l'art du portrait.
Du 3 juillet au 14 octobre 2012.

«Splendeur de la peinture sur porcelaine». Le château de Versailles consacre une exposition au plus talentueux des peintres de la manufacture de Sèvres : Charles Nicolas Dodin (1734-1803). Plus d'une centaine d'œuvres venues du monde entier.
Jusqu'au 9 septembre 2012.

Un train royal. Depuis le 16 mai, le RER C se met aux couleurs de Versailles ! D'ici à la mi-septembre, cinq trains en direction de Versailles donneront un avant-goût du château grâce à des stickers géants recouvrant leurs murs, plafonds et cloisons.

Un rallye à Versailles ! A l'occasion des Journées nationales de l'archéologie, les samedi 23 et dimanche 24 juin de 12 heures à 18 h 30, un grand rallye archéologique sera organisé au domaine de Marie-Antoinette.

Par Jean Sévillia

© JOHN FOLEY/OPALE

VICHY, L'ÉGLISE ET LA SHOAH

Deux nouveaux ouvrages viennent remettre en question nombre d'idées reçues sur le rôle de Vichy et sur celui de l'Eglise de France face à la Shoah. Un double éclairage qui rappelle la complexité tragique des années de guerre et d'occupation.

Les 16 et 17 juillet 1942, 13 000 Juifs sont arrêtés en région parisienne et conduits au Vélodrome d'Hiver ou dans les camps d'internement de Drancy, Beaune-la-Rolande ou Pithiviers. Ils finiront tous à Auschwitz. La «rafle du Vél' d'Hiv'» et les opérations similaires en province résultent de la décision prise cette année-là à Berlin : après avoir persécuté les Juifs, les Allemands entreprennent de les regrouper, dans toute l'Europe occupée, avant de les exterminer. En juin, les autorités du Reich ont exigé l'arrestation de 100 000 Juifs sur le territoire français, chiffre ramené à 40 000 au cours des tractations avec Pierre Laval. Obéissant au chef du gouvernement, le secrétaire général de la police, René Bousquet, a entamé avec le général SS Karl Oberg un atroce marchandage : aucun Juif français ne sera interné ou déporté, mais c'est la police française qui arrêtera les Juifs étrangers.

Pour Vichy, c'est un tournant. Depuis 1940, à travers une série de lois, le régime a organisé la discrimination et la spoliation des Juifs. Politique inique mais qui, à l'exception des cas d'internement en France, ne s'est pas traduite par la contrainte physique. En cet été 1942, sous la pression de l'occupant, l'antisémitisme d'exclusion sociale de Vichy, sans le vouloir et sans l'avoir prévu, est rattrapé, dépassé et en pratique associé à l'antisémitisme exterminateur des nazis.

Sur les 330 000 Juifs vivant en France, 76 000 seront déportés : 55 000 étrangers et 21 000 Français. Quelle est la part de responsabilité française dans ce crime de masse ? Question gravissime qui, en 1997, a été au cœur des débats entourant le procès Papon.

Le point de vue dominant, à l'époque, venait des travaux des Américains Michaël Marrus et Robert Paxton (*Vichy et les Juifs*, Calmann-Lévy, 1981) ou du Français Serge Klarsfeld (*Vichy-Auschwitz. Le rôle de Vichy dans la solution finale*, Fayard, 1983-1985). Si ces historiens avaient produit des faits, des documents et des témoignages accablants et irréfutables, ils avaient aussi imposé une vision sans nuance : Vichy avait été complice de la « solution finale », culpabilité qui s'étendait indistinctement et solidairement à tous ceux qui, de 1940 à 1944, avaient exercé une fonction quelconque au sein de l'Etat français et de son administration.

Depuis le procès Papon, une quinzaine d'années ont passé. Si la politique antijuive de Vichy n'a cessé d'être l'objet de nouvelles études, certains chercheurs s'aventurent désormais hors du schéma interprétatif imposé à l'époque. Ainsi Alain Michel. Tout en considérant comme *« essentielle à notre connaissance de cette période de l'histoire »* la contribution du trio Marrus-Paxton-Klarsfeld, cet historien français déplore que la thèse centrale dudit trio ait accédé au rang de *« doxa »*. Une doxa qu'il n'hésite pas à contester avec son ouvrage *Vichy et la Shoah. Enquête sur le paradoxe français*.

Vivant en Israël, ancien responsable du bureau francophone de l'Ecole internationale pour l'enseignement de la Shoah à Yad Vashem, Alain Michel, qui est de plus rabbin, fait paraître aujourd'hui un livre détonant. Préfacé par Richard Prasquier, le président du Crif, l'ouvrage revendique une filiation avec les travaux du Français Léon Poliakov, spécialiste de l'antisémitisme, ou ceux de l'Américain Raul Hilberg, historien de la Shoah de réputation mondiale. Des références incontestables.

L'auteur part d'un constat : 75 % des Juifs établis en France pendant la guerre ont échappé au génocide. Par ailleurs, le pays a été un de ceux où les réseaux de sauvetage juifs ont été les plus efficaces. Comment cela pourrait-il avoir été possible, dès lors que tous les hommes de Vichy, de Pétain au plus humble fonctionnaire, auraient été constamment désireux de s'associer aux desseins des nazis ?

Pour répondre à cette question, Alain Michel a donc été conduit à trouver des explications qui, lors du procès Papon, valurent à un

© ANTOINE GYORI/SYGMA/CORBIS. © RUE DES ARCHIVES/TAL.

RAFLE Juifs étrangers, à leur arrivée au camp d'internement de Pithiviers, après la rafle du Vél d'Hiv' les 16 et 17 juillet 1942. L'archevêque de Toulouse, Mgr Saliège *(à droite)*, condamna vigoureusement la persécution des Juifs, dans une lettre pastorale lue dans toutes les paroisses de son diocèse le 23 août 1942 : *« Les Juifs sont des hommes. Ils sont nos frères comme tant d'autres. »*

historien comme Henri Amouroux d'être voué aux gémonies par les avocats des parties civiles. L'antisémitisme de l'Etat français, observe-t-il, ne poursuivait pas le même but que celui du IIIe Reich. La distinction opérée par Vichy entre Juifs français et Juifs étrangers, ajoute-t-il, a permis, dans une certaine mesure, de ralentir la mécanique génocidaire. Les sauvetages de Juifs ont été réalisables, conclut-il enfin, parce qu'ils ont bénéficié de facteurs liés à Vichy : la zone Sud, l'existence de l'Union générale des Israélites de France (Ugif), structure voulue par l'Etat français mais qui avait une facette clandestine, le relatif sentiment de sécurité des Juifs français qui les a incités à s'investir pour aider leurs coreligionnaires étrangers. *« Il est impossible,* note Alain Michel, *d'écrire l'histoire de cette période en noir et blanc, dès lors que l'on s'intéresse non aux extrémistes, mais aux dirigeants qui se sont retrouvés face à des décisions allemandes qu'ils n'avaient pas prévues, auxquelles ils ont dû donner des réponses en fonction de ce qu'ils pensaient possible ou raisonnable de faire. »*

En 1997, une trentaine d'évêques de France publiaient un acte de *« repentance »* pour les *« erreurs et défaillances »* du clergé catholique pendant la guerre, et notamment pour sa passivité devant l'antisémitisme. Dès l'année suivante, Michèle Cointet (*L'Eglise sous Vichy*, Perrin, 1998) rappelait que plus de la moitié des évêques français, sous l'Occupation, avait protesté officiellement contre les persécutions. Agrégée d'histoire, Sylvie Bernay a repris la question à frais nouveaux, dans une thèse de doctorat qui vient d'être éditée : *L'Eglise de France face à la persécution des Juifs*. Passionnant travail qui a conduit l'auteur à dépouiller les archives du ministère des Affaires étrangères ou des papiers inédits tirés des archives catholiques (diocèses, congrégations, œuvres caritatives) ou juives (Consistoire central, Centre de documentation juive contemporaine, Yad Vashem).

Sylvie Bernay commence par camper le tableau d'avant-guerre en montrant que, au sein du catholicisme français, les préjugés antijuifs coexistent avec une conscience des racines communes au christianisme et au judaïsme et un mouvement d'aide aux Juifs réfugiés, et que la répartition de ces attitudes, contrairement à un préjugé répandu, ne s'opère pas systématiquement selon la distinction entre conservateurs et démocrates-chrétiens. La chercheuse réduit à néant, de même, la dichotomie qui tient du lieu commun, dans l'historiographie contemporaine, entre un épiscopat maréchaliste, indifférent au sort des Juifs, et un clergé et des fidèles qui auraient sauvé l'honneur.

Sylvie Bernay souligne que l'épiscopat accepte le premier statut des Juifs, en 1940, au nom des prérogatives de l'Etat, mais en espérant des dérogations et en insistant sur le respect dû aux biens et aux personnes. Si les prélats n'approuvent pas le second statut, en 1941, ils ne le dénoncent pas non plus, de peur des représailles contre l'Eglise en zone occupée et pour des raisons politiques en zone libre. Ce sont les déportations de l'été 1942 qui provoquent le basculement, et cette série de protestations dont la plus célèbre est restée celle de Mgr Saliège, archevêque de Toulouse, le 20 août 1942 : *« Les Juifs sont des hommes, les Juives sont des femmes. (…) Ils font partie du genre humain. Ils sont nos frères comme tant d'autres. »* L'auteur prouve en outre que le nonce, Mgr Valerio Valeri, représentant en France du pape Pie XII, a encouragé les évêques de zone Sud à émettre ces protestations, et que les sauvetages de Juifs menés par des prêtres, des religieux ou des laïcs catholiques auraient été impossibles sans l'aval et le soutien des évêques, qui avaient instauré de véritables « diocèses-refuges » auxquels des milliers de Juifs proscrits devront la vie sauve.

Avec cette somme, Sylvie Bernay apporte une pierre fondamentale au débat sur « les silences » de l'Eglise catholique pendant la guerre. En bousculant bien des idées reçues.

À LIRE

Alain Michel, Vichy et la Shoah. Enquête sur le paradoxe français, CLD éditions, 406 pages, 25 €.

Sylvie Bernay, L'Eglise de France face à la persécution des Juifs, 1940-1944, CNRS éditions, 524 pages, 25 €.

Côté livres

Par Roselyne Canivet, Philippe Maxence, Michel De Jaeghere, Marie-Amélie Brocard et Maxence Quillon

Un Cœur intelligent

Le Grand Cœur

Jean-Christophe Rufin, de l'Académie française

C'est à Chio que se termina la vie aventureuse de Jacques Cœur. C'est par sa mort prochaine que Jean-Christophe Rufin nous fait aborder son histoire en imaginant qu'il ait pu mettre à profit le répit temporaire que lui avaient laissé ses ennemis pour rédiger ses Mémoires. C'est donc par la voix de Jacques Cœur qu'il retrace pour nous l'histoire de sa vie, celle de son ascension extraordinaire et celle de sa chute fulgurante, mais aussi celle de ses relations avec le tourmenté et secret Charles VII et avec sa maîtresse en titre, Agnès Sorel. Jacques Cœur naquit à Bourges vers la fin du XIV[e] siècle. Il avait très vite été attiré par les splendeurs de l'Orient. D'un voyage initiatique au Levant, il ramène l'idée qui fera sa fortune. L'avenir est là. Il faut drainer vers la France les produits apportés d'Orient par les caravanes. A son retour, Jacques Cœur fonde avec deux amis une société de négoce qui prend vite de l'essor. Il a compris, l'un des premiers, que le commerce à grande échelle doit reposer sur des bases monétaires saines plutôt que sur le troc. Il sait faire partager au roi sa conviction que là est l'intérêt bien compris du royaume. La France est ruinée par cent ans de guerre. Que Charles VII garantisse la paix, Jacques Cœur apportera la richesse. Charles VII lui fait confiance et ressuscite pour lui la fonction d'Argentier. Il gère donc les dépenses du roi et de la Cour, l'approvisionnant grâce à son négoce en étoffes de prix et fourrures précieuses, met les finances du royaume en ordre et restaure la monnaie. Il bénéficie pour ce faire de la faveur d'Agnès Sorel, la dame de Beauté, en qui Jean-Christophe Rufin voit le grand amour de sa vie. Mais Jacques Cœur est devenu très riche, plus riche que le roi qu'il sert. En lui prêtant l'argent qui lui fait cruellement défaut, il sait qu'il signe sa propre condamnation. Agnès Sorel morte en couches, tous ses débiteurs ont intérêt à sa perte. On lui intente un procès inique, lui confisque ses biens et le jette en prison. Il réussira à s'évader et survivra grâce à l'amitié du pape et aux richesses qu'il a eu la prudence de mettre à l'abri hors de France. Il n'en sera pas moins rejoint, à Chio, par son destin.

On ne présente plus Jean-Christophe Rufin, le plus jeune membre de l'Académie française, où il a succédé à Henri Troyat. Pionnier de la médecine humanitaire, diplomate, maître de conférences à Sciences-Po et à l'Ecole de guerre, c'est également un écrivain de renom. Il est né et a passé son enfance à Bourges entre la modeste maison natale de Jacques Cœur et le somptueux palais que celui-ci s'y était fait construire. C'est à travers cet itinéraire qu'il a appris *« la puissance des rêves »*. Par ce roman, il dresse à Jacques Cœur le tombeau que lui a refusé l'Histoire. La trame historique en a été, dès longtemps, débrouillée par les historiens. Jean-Christophe Rufin a su la mettre au service du portrait tout en nuance d'un homme d'exception qui, se trouvant à la croisée des chemins, a su voir où diriger l'avenir. *RC*

Gallimard, « Blanche », 512 pages, 22,50 €.

© BALTEL/SIPA

Histoire du paysage français

Jean-Robert Pitte

Publiée pour la première fois il y a trente ans, cette belle synthèse est devenue au fil des rééditions un véritable classique. Si les civilisations sont mortelles comme nous le savons depuis Paul Valéry, l'auteur montre ici que les paysages, loin d'être figés et éternels, subissent eux aussi la patine de l'usure et la marque des hommes. Ainsi, sous l'influence italienne, les villes du XVI[e] siècle se transforment pendant que les forêts, réduites *« à un mouchoir de poche »* après la guerre de Cent Ans, profitent de la politique forestière cohérente de Colbert. L'importation de nouveaux légumes modifie lentement le paysage agricole quand la substitution d'une économie de marché à celle de subsistance transforme les campagnes, placées à leur tour sous la coupe du dieu rendement. Combinaison entre la nature, les techniques et la culture, le paysage est avant tout pour Jean-Robert Pitte *« un acte de liberté »* qui révèle beaucoup du bonheur ou des folies des hommes. *PM*

Tallandier, « Texto », 444 pages, 10 €.

Petit traité des grandes questions historiques

Guillaume Bernard et Jean-Pierre Deschodt (dir.)

Sous la direction de deux professeurs, voilà un « petit traité » qui pèse son poids et qui entend peser aussi de toutes ses forces pour remettre les idées à l'endroit. Au total, une quarantaine d'auteurs, principalement des universitaires, ont été mobilisés pour bousculer les mythes et les légendes qui se sont imposés depuis des années au gré d'un « historiquement correct » ravageur. De l'Antiquité à nos jours, des pyramides égyptiennes aux accords d'Evian, de Charlemagne à la condamnation de l'Action française en passant par les Conquistadores, l'esclavage, la survivance de Louis XVII ou l'immigration (et bien d'autres thèmes encore), l'Histoire est interrogée à nouveaux frais. C'est souvent décapant, parfois surprenant, voire dérangeant ou agaçant. En tous les cas, c'est libre et ce n'est pas si fréquent. *PM*

Studyrama, 640 pages, 30,50 €.

Les Voix de la foi. François Huguenin

Il faut avoir du souffle pour oser présenter dans un recueil *« vingt siècles de catholicisme par les textes »*. Visiblement, François Huguenin n'en manque pas et se révèle un véritable coureur de fond. De saint Jean l'Evangéliste à Jean Vanier, de saint Augustin à Léon Bloy, de saint Thomas d'Aquin, à Henri de Lubac, Maritain ou Pie VI, et bien d'autres encore, il est parvenu à donner une large vision de la richesse du catholicisme à travers les écrits qui ont marqué son histoire, depuis les origines. Son choix ? *« Les précurseurs sont plus cités que leurs disciples ; les novateurs plus que les consolidateurs. »* Sa boussole ? *« L'emploi systématique du catéchisme de l'Eglise catholique sur les questions doctrinales. »* Au final, un ouvrage personnel, fruit d'une véritable culture, discutable comme tout choix, et qui oscille entre la symphonie, le « Lagarde et Michard » du catholicisme à l'usage de ceux qui veulent approfondir leurs connaissances et la somme littéraire à destination des croyants qui méconnaissent parfois les richesses de leur propre foi. *PM*

Perrin, 825 pages, 29 €.

VOTRE NOUVEAU MAGAZINE

LE FIGARO HISTOIRE

ABONNEZ-VOUS

OFFRE DE LANCEMENT

25€

SEULEMENT

1 an d'abonnement (6 nos) soit près de 40% de réduction

TOUT RESTE À DÉCOUVRIR

Commandez en appelant au

01 70 37 31 70

avec le code RAP12001

1 an d'abonnement au Figaro Histoire (6 nos) pour 25 € au lieu de ~~41,40 €~~

Offre France métropolitaine réservée aux nouveaux abonnés et valable jusqu'au 30/09/2012. Informatique et Libertés : en application des articles 38, 39 et 40 de la loi Informatique et Libertés, vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et de radiation des informations vous concernant en vous adressant à notre siège. Elles pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ❑

Photos non contractuelles. Société du Figaro SA, 14 boulevard Haussmann 75009 Paris. 542 077 755 RCS Paris.

Exit. **Textes réunis et présentés par Vincent Morch**

La vie à Athènes ou à Rome n'eut pas toujours l'éclat de celle des héros de Plutarque. L'Antiquité classique, telle que se la représente notre imaginaire, fut l'apanage d'une minorité. Elle laissait à l'écart toutes sortes de marginaux, qu'ils soient barbares, esclaves ou miséreux. Plus encore : à tous les âges de la vie, Grecs et Romains pouvaient être victimes de la mort sociale. Un enfant pouvait être exposé, un homme libre devenir esclave, un citoyen privé des droits civiques ou exilé. Les femmes restaient toute leur vie d'éternelles mineures. Il arriva plus d'une fois que les adversaires politiques fassent l'objet de proscriptions qui faisaient d'eux des ennemis publics et mettaient leurs biens et leurs personnes à la merci du premier venu. Les chrétiens furent persécutés par les Romains pendant plus de deux siècles. C'est cette face d'ombre de l'Antiquité gréco-romaine que fait revivre dans toute sa variété l'anthologie réunie par Vincent Morch pour l'excellente collection « Signets ». Elle nous fait mesurer ce que Jacqueline de Romilly considérait comme l'expérience première des anciens : la fragilité de leur liberté et de leur vie. *M De J*

Belles Lettres, « Signets », 370 pages, 14,50 €.

Versailles après les rois

Franck Ferrand

Construit *« par la monarchie pour la monarchie »*, le château de Versailles n'intéresse la plupart du temps qu'en tant qu'ancienne demeure des rois. Pourtant, depuis sa construction par Louis XIV, le château a abrité moins longtemps les rois et leur Cour que leurs fantômes. C'est cette seconde vie, celle d'*« après les rois »*, que Franck Ferrand ressuscite ici avec un réel bonheur d'évocation et d'écriture. Pour autant, son étude s'attarde moins sur l'histoire qui a continué à s'écrire entre ses murs que sur la façon dont chaque période a appréhendé ce monument inestimable de notre patrimoine, l'a entretenu, modifié, restauré, ou au contraire laissé tomber en ruine, *« tant il est vrai que rien n'est plus symptomatique d'une époque que son attitude à l'égard d'un grand repère comme celui-ci »*. *M-AB*

Perrin, « Tempus », 408 pages, 9,50 €.

Marie-Thérèse de France. **Hélène Becquet**

La fin de l'Ancien Régime est tout entière résumée dans cette vie de Marie-Thérèse, fille survivante de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Sa naissance, en 1778, à Versailles, fut un événement qui symbolisait enfin la fécondité du couple royal et la possibilité d'un avenir pour la dynastie. Celle qui fut titrée Madame, fille du roi ou Madame Royale, devint après sa libération, en 1795, l'incarnation de la légitimité aux yeux des monarchistes désormais contraints de s'organiser en parti. Ce destin hors norme pour une princesse française, appelée normalement à ne jouer aucun rôle politique, fut encore accentué après son mariage avec son cousin germain le duc d'Angoulême, fils de Charles X et dauphin de France. Devenue veuve et sans héritier, cette femme de tête prendra en charge l'éducation de son neveu, le futur comte de Chambord, avant de mourir en exil, en 1851. Dépassant l'anecdotique et le compassionnel, Hélène Becquet a su élever sa biographie jusqu'à l'analyse politique d'un moment de la Contre-Révolution. *PM*

Perrin, 414 pages, 24 €.

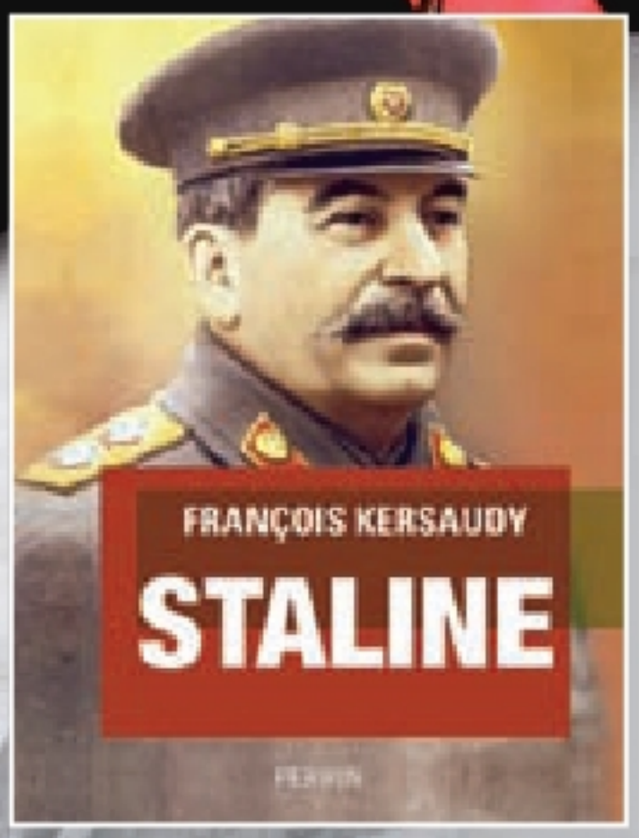
Discours de guerre, de Napoléon Bonaparte. **Présentés par Jacques-Olivier Boudon**

Sainte-Beuve le tenait, non sans un peu d'emphase, pour *« le premier écrivain du siècle »*. L'aventure de Napoléon fut aussi une épopée de papier. Dans la victoire comme dans la défaite, ses campagnes furent scandées par des proclamations aux armées destinées à galvaniser l'ardeur de ses troupes et à contribuer à faire entrer leurs exploits dans l'Histoire. Grand lecteur des historiens de l'Antiquité, Napoléon s'est mis dans leur sillage pour justifier, en quelques formules lapidaires, le bien-fondé de ses guerres, stigmatiser ses adversaires, exalter le courage de ses soldats. Jacques-Olivier Boudon les a rassemblés ici en un précieux volume : du premier discours du jeune chef de l'armée d'Italie, en 1796, à Nice, à son adieu définitif à ses armées, daté de La Malmaison, le 25 juin 1815, une semaine après Waterloo, défilent vingt ans d'histoire, au rythme d'une rhétorique qui alterne les envolées lyriques et les formules à la Tacite, conjugue les artifices de la propagande avec des élans héroïques qui font de ce recueil un manifeste du préromantisme. *M De J*

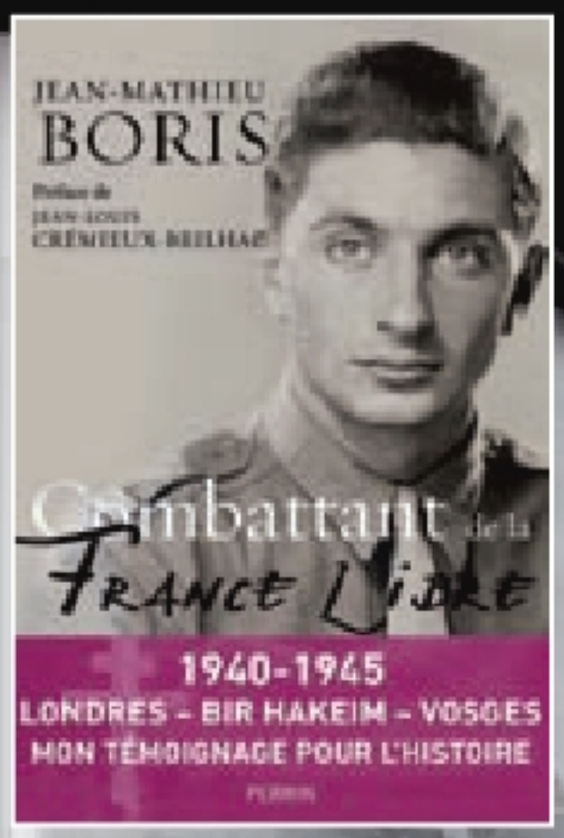
Pierre de Taillac, 192 pages, 19 €.

PERRIN

TOUTE L'HISTOIRE

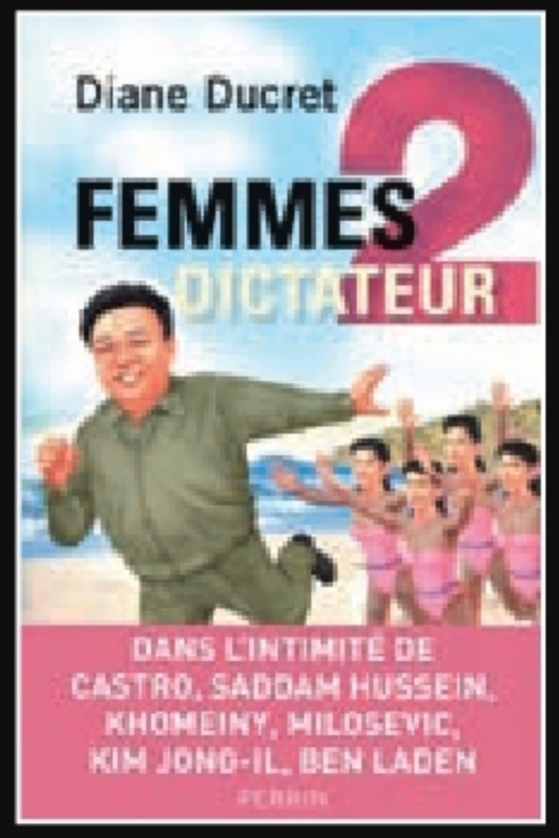


280 p., 21 €

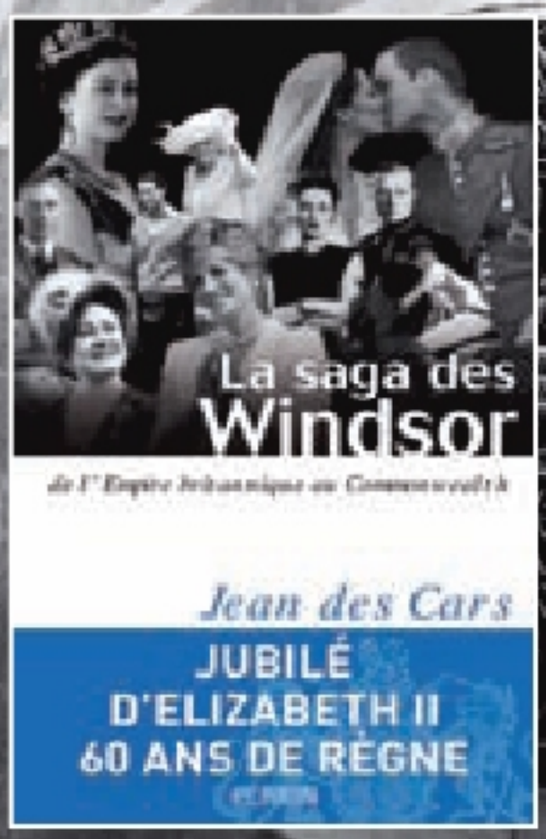


214 p., 19 €

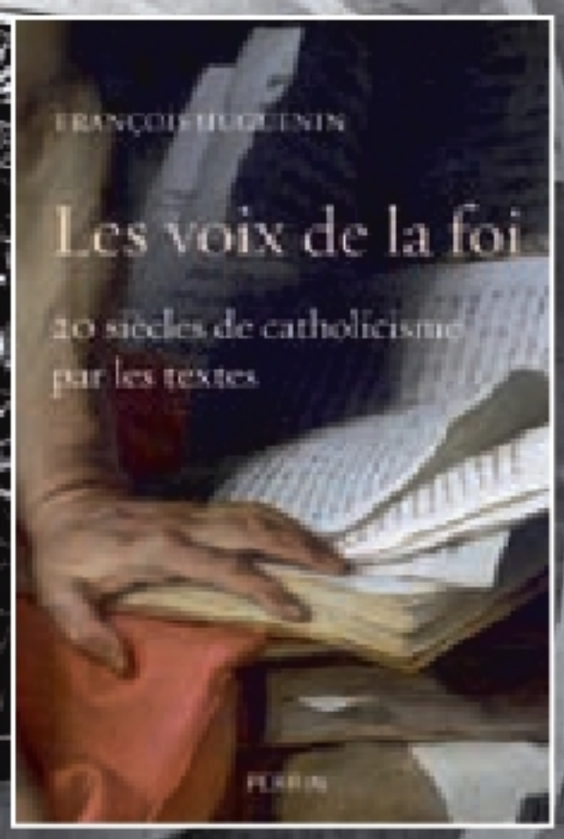
336 p., 21,50 €



384 p., 21 €



432p., 21,90 €



832 p., 29 €

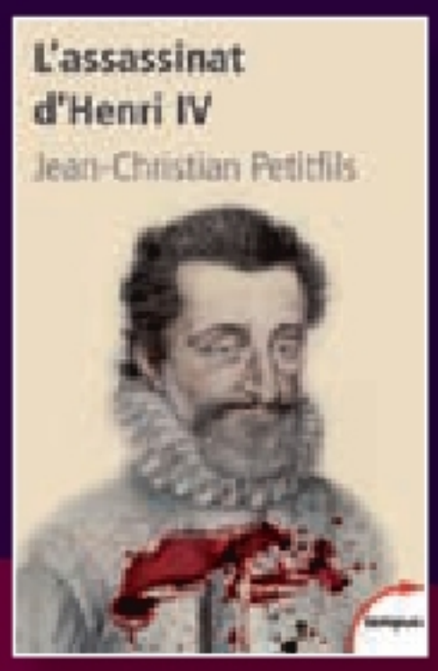
384 p., 23 €

324 p., 22,50 €

www.editions-perrin.fr

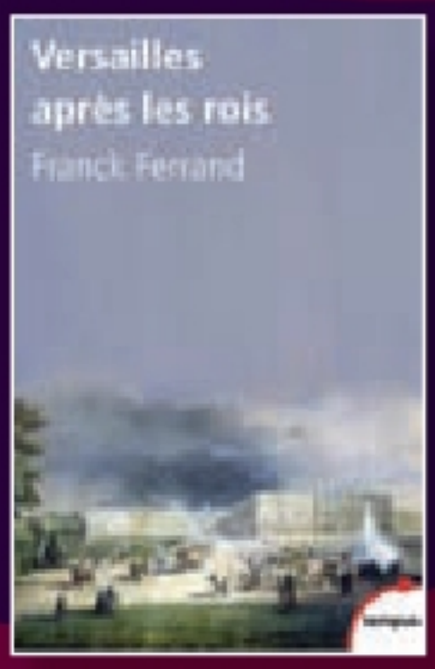
EN POCHE

475 p., 11,80 €



336 p., 9,20 €

408 p., 10 €



408 p., 9,50 €

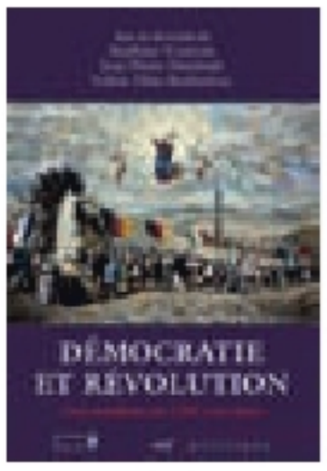
tempus

Gustave Le Bon

Catherine Rouvier

Paru en 1895, *Psychologie des foules* était un petit livre de 150 pages. Il allait valoir à son auteur une renommée internationale. Etre lu aussi bien par Lénine que par Mussolini, Hitler, De Gaulle. Dans le prolongement des observations recueillies par Taine dans ses *Origines de la France contemporaine*, Gustave Le Bon y mettait à nu le rôle décisif de l'irrationalité dans l'histoire. Le Bon avait déjà mis en lumière, dans ses précédents ouvrages, la lente formation du caractère d'un peuple sous l'effet du milieu, de l'hérédité et de l'histoire, comme le processus de transformation des idées en croyances dotées d'une valeur mystique, sentimentale, qui les mettait peu à peu à l'abri de toute remise en question. Il montrait désormais comment la réunion d'une foule pouvait opérer, sur le caractère de ceux qui la composent, un changement brutal, et d'un rassemblement d'hommes raisonnables faire une masse impulsive, irréfléchie, capable de toutes les audaces et sujette à toutes les manipulations. L'observation allait donner aux révolutions politiques comme aux guerres mondiales, aux émeutes spontanées tout autant qu'aux fièvres électorales, une clé de décryptage d'une pertinence saisissante. Maître de conférences à l'université de Paris-XI, auteur d'une thèse sur les idées politiques de Gustave Le Bon, Catherine Rouvier propose ici une monographie qui souligne combien ses analyses restent éclairantes à l'heure où la mondialisation de l'information transforme, comme l'avait entrevu Le Bon, l'opinion internationale en une foule virtuelle et fait d'elle la victime consentante de toutes les tentatives d'intoxication. *M De J*

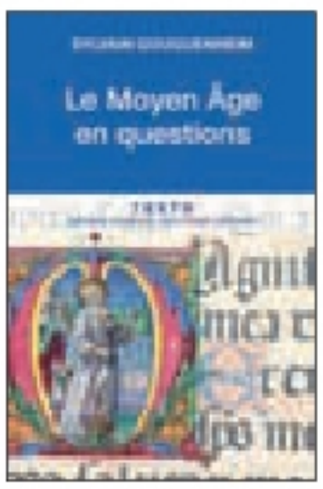
Terra Mare, 312 pages, 19,90 €.



Démocratie et révolution. **Sous la direction de Stéphane Courtois, Jean-Pierre Deschodt, Yolène Dilas-Rocherieux**

Comment faire la part, dans l'idéal révolutionnaire, du principe novateur et de la brutalité aveugle ? Du progrès et de la violence ? Comment juger un mouvement historique qui a engendré à la fois de la démocratie et des régimes totalitaires les plus criminels de l'Histoire ? Telles pourraient être quelques-unes des questions auxquelles ce livre tente de répondre en convoquant cent manifestes fondateurs, de 1789 à nos jours. Sous la direction de Stéphane Courtois, des philosophes, historiens, sociologues et politologues s'efforcent de rendre compte d'un processus historique douloureux et heurté, qui s'articule en deux moments : un « long XIX^e siècle » qui perdure jusqu'à la Première Guerre mondiale et accouche de la démocratie ; puis un « court XX^e siècle » où les démocraties parlementaires et les totalitarismes se déchirent et où une « révolution individualiste » monte en puissance. Les cent manifestes cités trouvent leur place dans des chapitres thématiques dont les introductions resituent les textes dans leur contexte. *Démocratie et révolution* déroule un vaste mouvement historique de plus de deux siècles dont on a le sentiment, à la fin de l'ouvrage, qu'il n'a pas fini de provoquer l'histoire contemporaine. *MQ*

Editions du Cerf/Presses universitaires de l'ICES, 1 200 pages, 42 €.



Le Moyen Age en questions

Sylvain Gouguenheim

Lorsqu'une période, comme celle du Moyen Age, englobe à elle seule environ dix siècles d'histoire, elle ne peut qu'être accompagnée d'un lot de mystères, d'erreurs, de préjugés, d'approximations. L'idée de Sylvain Gouguenheim n'est pas, bien sûr, d'apporter une clarification exhaustive sur cette époque trop souvent méconnue, mais de poser quelques jalons sous forme de réponses à quarante questions regroupées par thèmes qui, sans épuiser un sujet aussi riche, promènent avec pédagogie le lecteur à travers mille ans de l'histoire de l'Occident, durant lesquels il côtoiera aussi bien les serfs, les foires et les artisans, que les chevaliers, les forteresses et les rois. *M-AB*

Tallandier, « Texto », 407 pages, 10,50 €.

Le Dernier Empereur. **Jean Sévillia**

C'est « le » destin tragique du XX^e siècle, comme un résumé en une vie de l'effondrement d'un monde disparu. Avec le talent et la rigueur qu'on lui connaît, Jean Sévillia a retracé la vie de Charles d'Autriche qui, à l'âge de 29 ans, succéda, en 1916, à l'empereur François-Joseph. Ce jeune soldat et père de famille souhaite négocier une paix séparée afin d'entamer des réformes. Il n'aura de la part des alliés qu'une fin de non-recevoir. 1918 marque la dislocation de la double monarchie et l'exil de la famille impériale. D'abord la Suisse, puis Madère. Dans le dénuement le plus total et la trahison de ceux qui auraient dû l'aider à reprendre le trône de Hongrie. Malgré le soutien d'une épouse admirable, Charles I^er meurt de maladie le 1^er avril 1922. Profondément croyant, il sera béatifié par Jean-Paul II, en 2004. Une biographie pleine d'intelligence qui touche au cœur. *PM*

Perrin, « Tempus », 386 pages, 10 €.

so british !*

spécial jubilé de la reine
le 3 juin après-midi

rendez-vous en direct de londres
avec marie drucker et stéphane bern

la 1ère chaîne publique

2

francetélévisions

©Charlotte Schousboe FTV - *tellement anglais

Par Albane Piot

Sur les traces du Promeneur solitaire

Les manifestations organisées à Genève, Paris, Chaalis ou Chenonceau sont l'occasion de découvrir les différentes facettes de la personnalité de Jean-Jacques Rousseau.

C'est à Genève qu'il naquit; là que son père, Isaac, horloger, violoniste et maître de danse, lui donna le goût de la musique, qu'il pratiqua très jeune. Il quitta la ville dès l'âge de 16 ans, pour y revenir à divers moments de son existence. Mais lorsqu'en 1762 il publia *Emile* et *Du contrat social*, Genève, comme Paris, le censura et le rejeta. Aujourd'hui, la ville célèbre pourtant avec faste celui qu'elle avait banni : films, débats, promenades, spectacles, expositions soulignant, par exemple, sa vision du paysage ou ses liens avec les savants genevois rythment l'année 2012. Sur l'île Rousseau, au milieu du Rhône, la statue de James Pradier regarde désormais la ville et non plus le lac.

A Annecy, il rencontra Mme de Warrens, sa *« maman »* et maîtresse. Le visiteur de passage pourra également y écouter conférences, lectures et concerts.

Il avait 30 ans lorsqu'il rencontra Mme Dupin, belle femme d'esprit et de lettres qui tenait salon dans son château de Chenonceau. Elle l'engagea comme secrétaire particulier et précepteur de son enfant. Rousseau fut heureux en ces lieux où, selon ses mots, il *« devint gras comme un moine »*. C'est ainsi que le château, sous l'égide de Jean-Pierre Babelon, membre de l'Institut et président de la Fondation Jacquemart-André, a choisi de le présenter : « Rousseau heureux à Chenonceau » (12 mai-11 novembre), avec le cabinet de physique et chimie qu'il utilisait et avait aidé à constituer, l'évocation de la musique – où il excellait et pour laquelle il inventa une nouvelle méthode de notation chiffrée – et celle de la gastronomie.

PHOTOS : © ABBAYE DE CHAALIS.

A Paris, il rédigea des articles de *L'Encyclopédie* sur la musique à la demande de Diderot, mais aussi son *Discours sur les sciences et les arts* qui lui valut le prix de l'académie de Dijon et la célébrité. Le Panthéon accueille l'exposition « Rousseau et les arts » (29 juin-30 septembre) qui évoque, avec plus de 150 œuvres et objets, sa passion pour l'Antiquité, le livre, la musique et la nature, et les rapports qu'il entretint avec son grand ennemi, Voltaire.

De Paris, Rousseau venait chercher le calme propice à ses méditations chez Mme d'Epinay, au château de Montmorency, puis dans sa maison du Mont-Louis, dépendance du château, et qui a rouvert ses

AUTOUR DES LUMIÈRES
Buste de Jean-Jacques Rousseau, par Jean-Antoine Houdon, 1778 (abbaye de Chaalis). A gauche : vue de l'abbaye de Chaalis qui vient d'inaugurer un espace dédié à Jean-Jacques Rousseau. A droite : *Mozart enfant, son père et sa sœur*, par Carmontelle, 1777 (Chantilly, musée Condé).

portes en mai. C'est là qu'il rédigea *Du contrat social, Emile* et *La Nouvelle Héloïse*. Une exposition « Rousseau passionnément » (9 juin-9 décembre 2012) présentera manuscrits, herbier, pastel de La Tour, copie de musique (il travailla comme copiste tout au long de sa vie), suivant le thème, important dans son œuvre, des passions de l'âme.

Alors que, incompris et persuadé d'être l'objet d'un complot, il s'adonnait à la rédaction, par fragments, des *Rêveries du promeneur solitaire*, il accepta l'invitation du marquis de Girardin, à Ermenonville. Ce fut sa dernière retraite. Voisine de la résidence du marquis, l'abbaye de Chaalis, au cœur de la forêt d'Ermenonville, a inauguré, le 25 mai, l'espace Jean-Jacques Rousseau, qui rassemble les collections de l'héritier du marquis, le comte Fernand de Girardin et celles de Nélie Jacquemart-André, qui fit de l'abbaye sa demeure. Par le biais de magnifiques œuvres d'art et de manuscrits autographes ou éditions originales, sont évoquées quelques facettes du philosophe – notamment son goût des femmes, de la musique, de la botanique, de l'éducation – ainsi que sa postérité. L'inauguration s'est accompagnée d'un colloque sur « Rousseau et la nature », présidé par Jean-Pierre Babelon, conservateur de l'abbaye, et du vernissage de l'exposition « C'est la faute à Rousseau » (25 mai-11 novembre), illustrant par trente tableaux et des dessins humoristiques la fortune critique de l'écrivain. Les 8, 9 et 10 juin, les Journées de la rose, à l'abbaye, auront pour thème cette année : « Jean-Jacques au jardin ».

www.annecy.fr et www.ville-geneve.ch
« Rousseau heureux à Chenonceau », château de Chenonceau, jusqu'au 11 novembre 2012.
« Rousseau et les arts », Panthéon, Paris, du 29 juin au 30 septembre 2012.
« Rousseau passionnément », musée Rousseau, Montmorency, du 9 juin au 9 décembre 2012.
« C'est la faute à Rousseau », abbaye de Chaalis, jusqu'au 11 novembre.

À VOIR AUSSI

© PHOTO RMN/RENÉ-GABRIEL OJEDA : SERVICE DE PRESSE.

Le siècle des Lumières à Chantilly

Au musée Condé, une galerie de dessins à la pierre noire, la gouache et l'aquarelle, œuvres de Louis Carrogis Carmontelle (1717-1806), introduit pour quelques mois le visiteur auprès de ceux qui ont valu à leur époque le qualificatif de « siècle des Lumières » : voici présentés, entre autres, les frères Grimm, le naturaliste Buffon, Mme du Châtelet, Jean-Philippe Rameau et Mozart enfant *(ci-dessus)*. A la bibliothèque, on rencontre Edmund Burke ou Joseph de Maistre, et la pensée conservatrice et réactionnaire du mouvement des anti-Lumières. Avec les beaux jours, on redécouvre le jardin anglo-chinois où certaines œuvres du château sont reproduites et se révèlent sous un aspect inusité. Une belle occasion de mieux saisir la pensée et les goûts du XVIII^e^ siècle.

« L'esprit des Lumières vu par Carmontelle », musée Condé, Chantilly, jusqu'au 17 septembre 2012.
« Lumières/Anti-Lumières », bibliothèque du château de Chantilly, jusqu'au 18 juin 2012.

A la table des rois

Le château de Blois inaugure une nouvelle présentation des appartements royaux et convie les visiteurs, à partir du 7 juillet, à une très belle exposition sur l'art de la table à la Renaissance.

Reconstruit par Louis XII, *« tout de neuf et tant somptueux que bien sembloit œuvre de roy »*, selon le chroniqueur Jean d'Auton, le château de Blois devint alors une résidence royale. On y donnait des fêtes, des réceptions magnifiques. C'est là que Louis XII épousa Anne de Bretagne, que Claude de France aimait à séjourner, que Ronsard rencontra la belle Cassandre. Le château fut aussi la résidence favorite de Catherine de Médicis et de ses fils François II et Henri III. Grâce à une nouvelle mise en scène des appartements, le visiteur pourra s'immerger cet été dans la vie qu'y menait alors la cour royale. En outre, une belle exposition permettra d'imaginer les festins qu'on y donnait. Tapisseries, peintures, meubles, enluminures, dessins, orfèvrerie et pièces de vaisselle Renaissance… Ces trésors réunis pour l'occasion feront redécouvrir l'art de vivre en ce temps où les manières de table et la mise en scène du repas devenaient des éléments de distinction, des témoignages de puissance. Ce sont là les origines du savoir-vivre français, de nos expressions de langage, de notre gastronomie.
On dit qu'à ce propos, la reine Catherine de Médicis eut un beau rôle. Amatrice de bonne chère, elle aurait amené d'Italie une envolée d'artisans florentins qui instruisirent leurs homologues français dans l'art d'accommoder brocolis et artichauts, et de confectionner confitures, pains d'épice et marrons glacés. Blois nous donnera le fin mot de l'histoire.

« Festins de la Renaissance », château royal de Blois, du 7 juillet au 21 octobre 2012. Catalogue de l'exposition, coédition château de Blois/Somogy, 320 pages.

L'ART DE VIVRE AU XVI^e SIÈCLE
En haut : *Dicé offre un banquet à Francus*, par Toussaint Dubreuil, 1594-1602 (Paris, musée du Louvre). Ci-dessus : coupe de fruits, faïence de Faenza (Italie), XVI^e siècle (Sèvres, musée de la Céramique). Le goût pour la nature illustre aussi l'idéal humaniste de l'époque.

© PHOTO RMN-RENÉ-GABRIEL OJÉDA/THIERRY LE MAGE. © RMN-GP (SÈVRES, CITÉ DE LA CÉRAMIQUE)/MARTINE BECK-COPPOLA.

« Nicolas de Leyde, sculpteur du XVe siècle. Un regard moderne »

C'est un artiste méconnu, et pourtant fondamental, que l'exposition de Strasbourg invite à redécouvrir, à tâtons, grâce aux confrontations de ses œuvres avec ce qui se faisait alors, en Flandres, en Bourgogne et à Strasbourg, au XVe siècle. L'homme est inconnu et pourtant il travailla pour les plus grands : l'empereur Frédéric III, la chancellerie de Strasbourg… Il produisit une sculpture d'une extraordinaire puissance expressive et pleine de vitalité, comme le montre ce *Buste d'homme accoudé* du musée de l'Œuvre Notre-Dame de Strasbourg, la tête dans la main droite, absorbé dans ses pensées, et dans la pose d'un dynamisme presque tourbillonnant. On conserve très peu d'œuvres de ce sculpteur de génie : elles se comptent sur les doigts de la main ; mais leur postérité fut immense, avec l'atelier strasbourgeois de l'artiste qui en reprit les formules. L'exposition révèle une magnifique école de sculpture.

Musée de l'Œuvre Notre-Dame de Strasbourg, jusqu'au 8 juillet. Catalogue de l'exposition, Ed. des musées de Strasbourg, 384 pages, 36 €.

« Napoléon III et Eugénie reçoivent à Fontainebleau »

Durant les mois de mai et de juin, l'empereur et son épouse recevaient quelques privilégiés dans leur résidence bellifontaine. Ceux-ci étaient conviés pour six jours, au cours desquels ils conversaient et se divertissaient dans les espaces de réception du château : boudoir de Marie-Antoinette fumoir, théâtre, musée chinois. Tous ces espaces sont reconstitués aujourd'hui au château de Fontainebleau, après l'avoir été au musée des Arts décoratifs de Bordeaux. Ils mettent en valeur les goûts de l'impératrice, qui veillait elle-même à l'ameublement du château, nous font découvrir l'art de vivre sous le Second Empire et les débuts de la villégiature.

Château de Fontainebleau, jusqu'au 2 juillet 2012. Catalogue de l'exposition, Faton, 192 pages, 19,50 €.

« La Dernière Nuit de Troie »

Angers remet à l'honneur une œuvre trop mal connue : *La Mort de Priam* ou *La Dernière Nuit de Troie*, de Pierre-Narcisse Guérin. Projet ambitieux ramené de Rome en 1829 et que l'artiste ne put jamais achever, cette œuvre fut pour les jeunes peintres d'alors une véritable leçon : comment peindre le sublime de la violence sans déroger au beau idéal prôné par l'académie des Beaux-Arts. L'exposition d'Angers la remet aujourd'hui en perspective. Celle de l'illustration de l'épopée homérique qui se développe alors, celle de l'expression picturale du pathos, de la fureur, de la violence et son évolution. Pour nous aussi, c'est une leçon de peinture : la redécouverte de la production française autour de 1800. Mais aussi une leçon d'histoire, qui raconte les tragédies antiques, *L'Iliade*, la mort de César, le dernier jour de Pompéi, l'incendie de Rome… en images.

Musée des Beaux-Arts, Angers, jusqu'au 2 septembre 2012. Catalogue de l'exposition, Somogy, 184 pages, 29 €.

© THE METROPOLITAN MUSEUM OF ART.

« Les Belles Heures du duc de Berry »

Frère du roi de France Charles V, de Louis Ier, duc d'Anjou, et de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, Jean de France, duc de Berry, fut un collectionneur fastueux et sut s'entourer des plus grands artistes de son temps. Parmi eux, les frères Pol, Hermann et Jean de Limbourg œuvrèrent près de douze ans pour lui. *Les Belles Heures* (distinctes des *Très Riches Heures* du musée Condé au château de Chantilly), le seul livre d'heures que les Limbourg achevèrent entièrement et qu'ils enrichirent de sept cycles enluminés dédiés à des vies de saints, s'illustrent par la beauté précieuse et colorée, la cohérence narrative de leurs enluminures. 47 bifolios, venus du Metropolitan Museum de New York, ont été détachés pour quelques semaines de leur reliure, afin d'être exposés à Paris. Une vision rare, magnifique.

Musée du Louvre, Paris, jusqu'au 25 juin 2012. Catalogue de l'exposition, Somogy éditions d'art/Louvre éditions, 448 pages, 45 €.

TRÉSORS MÉCONNUS

Ci-dessous : *Buste d'homme accoudé*, par Nicolas Leyde, v. 1463 (Strasbourg, musée de l'Œuvre Notre-Dame). En bas, à droite : *La Mort de Priam*, par Pierre-Narcisse Guérin, av. 1833 (Angers, musée des Beaux-Arts).

© M. BERTOLA.

© MUSÉES D'ANGERS/PHOTO P. DAVID.

DÉCRYPTAGE

Par Marie-Amélie Brocard

Inquisitio Affreux, sales et méchants

Avec cette nouvelle série télé, l'Inquisition sort une fois encore de l'histoire, pour n'être plus qu'une source inépuisable de clichés. Un livre de Didier Le Fur remet l'histoire à l'endroit.

Au royaume des téléfilms, il est toujours nécessaire de trouver des causes psychologiques aux mouvements de l'histoire. La Jeanne d'Arc de Luc Besson (pourtant sur grand écran) a montré le chemin : ne devait-elle pas sa vocation au viol de sa sœur par des soudards de l'armée anglaise ?

Un gamin qui reluque sa mère dans son bain, une rivalité fraternelle qui tourne au drame, la peste qui s'abat sur la famille et pousse le jeune garçon à se croire responsable de la malédiction divine, telles sont les origines de celle du Grand Inquisiteur intransigeant et incorruptible que met en scène la nouvelle série historique de France 2 : *Inquisitio*, de Nicolas Cuche. Les téléspectateurs la découvriront en juin.

Au XIVe siècle, sur fond de lutte entre Urbain VI, pape à Rome, et Clément VII, pape en Avignon, lors du grand schisme d'Occident, elle nous fait suivre l'enquête menée par l'inquisiteur Barnal, au lendemain de la mort d'un prêtre retrouvé crucifié devant son église à Carpentras. D'autres meurtres suivront, les cadavres étant porteurs des symptômes de la peste. Son enquête confrontera Barnal à deux médecins juifs, père et fils, qui effectuent en secret des recherches sur la maladie.

Les scénaristes ont tenu à faciliter la tâche des téléspectateurs. Ici, pas besoin de rouelle pour savoir à quelle communauté appartiennent les différents personnages. S'ils sont bornés, lâches et méchants, il s'agit de chrétiens. Ceux qui sont bons, sages et courageux viennent nécessairement de la communauté juive.

Ainsi, « Sa Sainteté » Clément VII se vautre-t-elle dans la luxure. Il est présenté une fois sur deux dans son bain, entouré d'un harem de jeunes filles à moitié nues. L'évêque est libidineux. Le recteur de Carpentras, Raymond de Turenne, est une brute. Il est, entre autres, l'acteur principal d'une scène de viol inutile à l'intrigue, mais pourtant répétée par deux fois sous forme de flash-back. Catherine de Sienne, que l'histoire a immortalisée comme une grande mystique, ardent défenseur de la légitimité du pontife romain Urbain VI, devient une folle illuminée, une comploteuse et une meurtrière. Suspecte d'escroquerie, elle est tour à tour l'instigatrice d'enlèvements puis d'assassinats, responsable de la corruption d'une jeune novice tirée de son couvent et, pour finir, propagatrice de la peste dans la population. On pourra toujours nous répondre qu'il s'agit d'une

PHOTOS : © MORELLJACQUES/FTV.

DRÔLES D'OISEAUX Partisans du pape Urbain VI inoculant la peste à des clercs fidèles au pape d'Avignon sur les ordres de Catherine de Sienne, dans *Inquisitio*, le téléfilm de Nicolas Cuche.

fiction et non d'un documentaire, mais quel besoin alors d'utiliser un personnage historique, et de plus canonisé par l'Eglise ?

Les Juifs, de leur côté, vivent dans la crainte d'une persécution menée par l'Inquisition. Spécialiste du XVe et du XVIe siècle, auteur d'un stimulant essai, *L'Inquisition. Enquête historique,* qui paraît à l'occasion de la diffusion du téléfilm, Didier Le Fur est pourtant formel : *« Ce n'est simplement pas possible. Les Juifs étaient alors protégés par l'Eglise. »* En tant que non chrétien, en outre, *« un Juif ne pouvait pas tomber sous le coup de l'Inquisition »,* tribunal institué pour juger les chrétiens de leurs égarements en matière religieuse !

Sur France 2, c'est le contraire : non seulement l'inquisiteur juge des Juifs, mais la seule découverte du fait que l'un d'entre eux a été baptisé enfant par celui qu'il croyait son père lui permet d'échapper à son juge !

Cuche n'est pas plus heureux dans sa description des procédures de l'Inquisition. Elle est l'occasion de nombreuses approximations, voire d'erreurs manifestes. Les procès auxquels il nous est donné d'assister mènent régulièrement à des condamnations à mort. Or, rappelle Le Fur, *« ce n'est pas la justice inquisitoriale qui condamne à mort. L'Eglise l'interdit. Elle abandonne le coupable au bras séculier. »* La condamnation à mort est en outre exceptionnelle.

Le recours à la torture semble, à en croire le téléfilm, systématique pour obtenir des aveux, éventuellement jusqu'à ce que mort s'ensuive. Pourtant, précise l'historien, *« la torture n'était admise par l'Eglise qu'après avoir exigé de véritables interrogatoires qui étaient renouvelés avant qu'on s'y résolve. Dans la série, du fait de la connotation politique de l'enquête, on est dans la précipitation. Mais l'Inquisition n'était pas la police. La justice inquisitoriale avait des limites. Elle avait des codes et elle était surveillée par d'autres clercs. Ce genre de pratiques n'aurait jamais été autorisé. »*

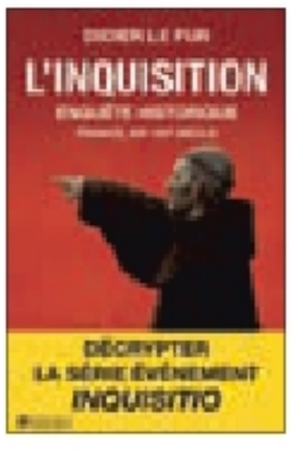
Le problème est que le réalisateur d'*Inquisitio* ne semble pas même comprendre le sens de la notion d'hérésie, comme le montre la phrase qu'il met dans la bouche de Clément VII : *« Une hérésie abominable a été commise à Carpentras : un abbé a été retrouvé crucifié devant son église. »* Le terme, qui désigne une doctrine considérée comme erronée par l'Eglise, vise ici un meurtre à connotation de sacrilège. Cela fausse toute la vision que la série diffuse de l'Inquisition. *« La justice inquisitoriale ne s'occupe que de l'hérésie. Le jugement d'un meurtre ne lui appartient pas »,* précise encore Didier Le Fur.

Le téléfilm n'en suit pas moins l'inquisiteur au fil d'un thriller mêlant enquêtes, meurtres, complots… sans grand souci du salut des âmes et de la conservation de la chrétienté qui était la raison d'être de l'Inquisition. Le rôle de la souffrance au sein du processus inquisitorial est dès lors dévoyé : d'outil de conversion elle devient uniquement méthode d'interrogatoire. *« Leur erreur est au fond d'avoir oublié ce que sont la piété et la spiritualité chrétiennes. Car le principe d'action de l'Inquisition consistait à punir pour sauver par la pénitence, même si cela paraît inconcevable aujourd'hui. Cela n'avait rien d'un simple paravent pour se donner bonne conscience. La pénitence leur apparaissait vraiment comme un acte de charité pour leur obtenir le salut. On est dans l'idée de sauver l'âme, pas dans une volonté d'holocauste. »*

Il faut près de sept heures pour regarder *Inquisitio.* Le livre de Didier Le Fur compte 240 pages. Il se lit plus rapidement. Il est surtout beaucoup plus instructif et plus intéressant.

Diffusé sur France 2 en juin.

L'INQUISITION ENQUÊTE HISTORIQUE Didier Le Fur



A paraître le 7 juin
Tallandier
240 pages
16,90 €

MAGIE, MAGIE !

Face à ce qu'il considère comme des superstitions religieuses, le jeune héros d'*Inquisitio,* Samuel de Naples, affirme la sûreté de la science et de sa médecine. Il balaie d'un revers de main l'idée que la prière de la communauté juive comme celle de la communauté chrétienne puisse avoir la moindre efficacité sur la guérison des malades. Quand il désespère de réussir à soigner sa propre fille, c'est pourtant à une jeune femme à moitié « sorcière » qu'il fait appel. Bien que présentée comme une guérisseuse experte dans les vertus des plantes, accusée à tort de sorcellerie par les obscurantistes, cette dernière invoque la « précieuse déesse » pour guérir la jeune fille. Une partie de l'intrigue repose d'ailleurs sur ses dons de voyance ainsi que sur ceux de la fille du médecin. Mais tout ceci ne peut, bien entendu, pas être considéré comme de la superstition. La superstition, on le sait, est l'apanage des religions. *M-AB*

Par Jean-Louis Thiériot

© SANDRINE ROUDEIX.

LE KYRIE DES GUEUX

« Haro sur les riches ! » : le slogan n'a attendu ni le marxisme ni la révolution d'octobre pour fleurir en Europe. La guerre des Paysans qui déchira le Saint Empire au XVI^e siècle en donna une saisissante illustration. Engels voyait en elle le prélude du communisme.

Au bal des vieilles lunes, « haro sur les riches » fait figure de douairière. Chacun garde en tête la dialectique de lutte des classes qui a inspiré toute la rhétorique de la gauche européenne au XIX^e et au XX^e siècle. *Le Père Duchesne* sous la Révolution, *Le Manifeste du Parti communiste* de Marx et Engels, les envolées lyriques de 1848, les slogans de la Commune ou, plus près de nous, les philippiques de François Mitterrand au congrès d'Epinay contre *« toutes les puissances de l'argent, l'argent qui corrompt, l'argent qui achète, l'argent qui écrase, l'argent qui tue, l'argent qui ruine, et l'argent qui pourrit jusqu'à la conscience des hommes »* sont autant de cailloux semés sur les routes de l'Histoire.

Le mot d'ordre avait pris une ampleur inédite lors d'un épisode qui a durablement marqué l'imaginaire allemand : la guerre des Paysans, la *Deutscher Bauernkrieg*, qui déchira une partie du Saint Empire entre 1524 et 1526. La haine des riches et des puissants en avait été l'un des moteurs. Le terreau était favorable. La Réforme introduite par Luther remettait en cause toutes les hiérarchies temporelles et spirituelles. Certains propos du prédicateur saxon ouvraient la voie à toutes les interprétations. Lorsqu'il écrit dans *De la liberté du chrétien*, en 1520, *« le chrétien est un libre seigneur de toutes choses et n'est soumis à personne »*, il n'est qu'un pas à faire pour en donner une interprétation politique et révolutionnaire.

Thomas Münzer est de ceux qui le franchissent allègrement. Prêtre en rupture de ban, il se rallie d'abord à Luther qui le charge du ministère de la Parole à Zwickau en Saxe. Libéré des « entraves de l'Eglise romaine », il développe très vite une théologie particulière, mystique, millénariste et finalement révolutionnaire. Loin des travaux érudits de son maître, il prône une lecture inspirée de la Bible qui donnerait le primat à l'émotion, à la sensibilité, à « la foi habitée ». Millénariste, il est convaincu que l'heure du Jugement est proche, que la cité de Dieu doit être bâtie immédiatement, *hic et nunc*. Il convient donc de mettre sans délai un terme aux injustices sociales. L'apocalypse promise pour demain impose la révolution aujourd'hui. Pour lui, la pauvreté excessive rend impossible la sainteté de la vie. On prie mal quand on a froid. On médite mal la Parole de Dieu quand on a faim. Dès lors, promouvoir l'Evangile signifie d'abord partager les richesses et renverser les puissants de leur trône. La réforme religieuse exige la réforme sociale.

Nommé prédicateur à Allstedt en Thuringe en 1523, il tient en chaire des propos d'une violence inouïe : *« Le Christ ne dit-il pas : "Je ne suis pas venu pour apporter la paix, mais l'épée" ? Mais qu'allez-vous [princes saxons] en faire ? L'employer à supprimer et anéantir les méchants qui font obstacle à l'Evangile, si vous voulez être de bons serviteurs de Dieu. Le Christ a très solennellement ordonné : "Saisissez-vous de mes ennemis et étranglez-les devant mes yeux." (…) Car ceux qui sont opposés à la révélation de Dieu, il faut les exterminer sans merci de même qu'Ezéchias, Cyrus, Josias, Daniel et Elie ont exterminé les prêtres de Baal. »* Pour Thomas Münzer, les nouveaux prêtres de Baal, ce sont les détenteurs des biens ecclésiastiques, ce sont les féodaux qui exigent corvée et droits seigneuriaux, ce sont les bourgeois qui refusent de partager leurs richesses et spéculent sur le dos des pauvres gens. Selon lui : *« Les seigneurs font eux-mêmes que les pauvres deviennent leurs ennemis. Ils ne veulent pas supprimer la cause de la révolte. Comment cela peut-il finir bien à la longue ? Ah ! mes chers seigneurs, comme le Seigneur frappera joliment parmi les vieux pots avec une barre de fer ! En disant cela, je dois être rebelle. (…) Le monde entier doit supporter un grand choc. Il va commencer un jeu tel que les impies seront renversés et que les humbles seront élevés. »*

De telles imprécations n'auraient pas grande conséquence si le corps social allemand n'était secoué de violentes convulsions. Depuis les années 1520, la petite noblesse s'agite. Héritière des barons brigands du Moyen Age, à demi ruinée par les exigences

financières des princes d'Empire et le désordre monétaire, concurrencée par la bourgeoisie florissante de la Hanse, humiliée par le faste insolent des rois de la finance, comme les Fugger, s'estimant déliée de ses serments de fidélité par la Réforme, emmenée par l'humaniste Ulrich von Hutten et le reître Franz von Sickingen, elle s'oppose parfois violemment aux princes souverains, lève des lansquenets et exige une réforme fondamentale de l'Empire. En 1522, à Landau, se crée une ligue de la noblesse souabe, rhénane et franconienne qui réclame l'instauration d'une démocratie aristocratique. Le landgrave de Hesse et l'électeur du Palatinat mettent vite un terme à l'aventure en exécutant militairement les mutins réfugiés dans le château de Landstuhl.

A leur tour, les paysans se soulèvent. Des bandes parcourent le pays. Porteuses de noms devenus mythiques – la Bande noire, la Bande claire, la Bande de la claire lumière –, elles s'attaquent aux châteaux, aux monastères, aux villes libres. En 1525, inspirées par Thomas Münzer, les bandes de Souabe se réunissent à Memmingen et adoptent un manifeste des *Douze articles*, vite diffusé dans tout l'Empire. Outre une réorganisation générale de l'Eglise, il prévoit la fin du servage, la liberté du droit de chasse, la mise en commun des bois et des terres, la fin des corvées et la fin des fermages. Par ailleurs, Thomas Münzer fait rédiger une « lettre-article » qui instaure l'adhésion obligatoire à une « confrérie chrétienne » et la mise au ban séculier des récalcitrants. Les châteaux, abbayes et grandes demeures bourgeoises devront être confisqués et servir au bien commun. Dans *La Guerre des Paysans en Allemagne*, Engels y voit un prélude du communisme à venir.

Le jour de la Passion est la date du soulèvement général. Les bandes s'unissent, conduites par quelques chefs de talent (notamment Götz von Berlichingen immortalisé par Goethe), qui y voient l'occasion de poursuivre par d'autres voies les ambitions de la ligue de Landau et peut-être de limiter les excès des gueux en ébullition.

Les drames ne tardent pas. Le 17 avril 1525, à Weinsberg, Ludwig von Helfenstein, gendre de Maximilien Ier est assassiné dans des conditions épouvantables. Avec son épouse et quatorze officiers de sa garde, il est massacré à coups de piques et de bâtons. Sa tête est promenée au bout d'une pique. Pour la première fois, la bande de la Vallée du Neckar qui peut se vanter de cet exploit arbore un drapeau rouge…

Luther, protégé des princes, est horrifié par un tel déchaînement de violence. Dans un texte resté célèbre, il justifie la répression à venir : *« Il faut les mettre en pièces, les étrangler, les égorger, en secret et publiquement, comme on abat des chiens enragés ! C'est pourquoi, mes chers seigneurs, égorgez-les, abattez-les, étranglez-les ! »*

Emportées par quelques prêcheurs gyrovagues, les masses paysannes n'ont guère pour se défendre que des armes rudimentaires. Le pays s'embrase, jusqu'en Alsace, jusqu'en Lorraine, jusqu'au Tyrol. Mais c'est un feu de paille. Les impériaux commandés par le landgrave de Hesse et Truchsess von Waldburg-Zeil détruisent méthodiquement les bandes rebelles l'une après l'autre. Le 15 mai 1525, à Frankenhausen, enflammés par Thomas Münzer qui voit dans un arc-en-ciel au-dessus du champ de bataille une promesse de victoire, les paysans partent à l'assaut. Ils sont taillés en pièces. Six mille d'entre eux restent sur le terrain. Münzer est décapité. La suite n'est qu'un enchaînement effroyable de pillages et de répressions. Fribourg-en-Brisgau est saccagé, le château de Hohenstaufen n'est plus qu'une ruine fumante, les magnifiques monastères de Lorch et de Murrhardt sont dévastés. Le 4 juin 1525, tout est accompli. Abandonnée par Götz von Berlichingen, la dernière bande insurgée est anéantie. L'ordre et la corvée retombent sur l'Allemagne.

Le bilan est terrible. On estime le nombre des victimes à plus de cent mille. Les droits féodaux n'ont pas été remis en cause. La misère s'est accrue et a préparé le terrain à la guerre de Trente Ans. Pire, la possibilité d'une amélioration graduelle du sort des paysans a été paralysée pour trois siècles par le sombre fantôme de ces années d'effroi. Chacun craignait de rouvrir la boîte de Pandore. Il n'est rien resté de la révolte, si ce n'est un mythe invoqué tour à tour par les marxistes, Engels ou Rosa Luxembourg, les nationaux-socialistes, notamment Ernst Röhm ou, plus près de nous, les théologiens de la libération.

PAGE DE GAUCHE : © INTERFOTO/LA COLLECTION. © LEBRECHT/LEEMAGE.

LA RÉVOLTE DES RUSTAUDS Ci-dessus : frontispice des *Douze articles*, rédigés en 1525, qui listent les revendications sociales et religieuses des paysans de Souabe. Enflammés par quelques prêcheurs, dont Thomas Münzer, ils arboraient des bannières portant comme devise *« Liberté » (page de gauche).*

Par Sophie Humann

La fierté retrouvée du château de Portes

Depuis quarante ans, des amoureux du site consacrent toute leur énergie à restaurer l'un des joyaux du Gard.

Longtemps le château de Portes a veillé sur le chemin de Régordane, qu'arpentaient les pèlerins de Saint-Gilles et les croisés en route vers la Terre sainte. Le roi Saint Louis s'y serait lui-même arrêté. Quiconque a vu Portes, jamais ne l'oublie. Avec son faux air de proue de navire, il semble prêt à fendre les Cévennes comme un vaisseau de 74 canons prend la mer.

Depuis quarante ans, chaque été ramène des bénévoles qui, pierre après pierre, restaurent cette majestueuse vigie. Affiliée dès le départ à l'Union Rempart (Réhabilitation et entretien des monuments du patrimoine artistique), l'association pour la Renaissance du château de Portes a largement contribué au sauvetage de l'édifice qui menaçait ruine, et elle a permis à un nombreux public de découvrir ce site majestueux. Dès 1972, l'association recevait d'ailleurs le prix Chefs-d'œuvre en péril, et, en 2006, elle obtenait un prix de la Banque populaire…

L'association n'est pas le propriétaire des lieux, mais elle en assure la gestion et réunit tous ses membres autour du projet de la sauvegarde du site, classé monument historique depuis 1984.

Dès 1969, quelques amoureux du lieu et habitants du village avaient commencé à déblayer les moellons et à arracher les mauvaises herbes qui avaient envahi le site. Trois ans plus tard, deux d'entre eux, François Génolhac et Roger Deleuze, s'adressent à la famille Coquebert de Neuville, propriétaire des lieux, et lui proposent de monter une association pour sauvegarder Portes. Elle accepte avec plaisir et signe avec l'association un bail emphytéotique jusqu'en 2022. Les premières années de chantier sont aussi enthousiastes que spartiates. Le gîte où logent les bénévoles ne possède ni eau chaude ni équipement sanitaire, et la cuisine se fait sur quelques réchauds à gaz. Mais les esprits sont portés par l'idée de redresser ce château… Les anciens du village se souviennent encore de ce qu'il était avant qu'une partie ne s'effondre en 1929.

Comment le « vaisseau des Cévennes », comme on le surnomme dans la région, avait-il pu en arriver là ? Au XVII[e] siècle, la seigneurie de Portes était si influente que Louis XIII l'avait érigée en marquisat en faveur d'Antoine Hercule de Budos, dont une des sœurs était abbesse de l'abbaye aux Dames de Caen. C'est sans doute son

père, Jacques de Budos, qui fit construire le « château neuf », ce bâtiment à la fois défensif et fier, dernier morceau d'un édifice que chacun avait agrandi depuis la première forteresse du XIe siècle. Du sommet, on a une vue saisissante, du mont Lozère jusqu'à Alès, et, par beau temps, on distingue le Ventoux.

A la mort de Marie Félicie, la « marquise de Budos », en 1693, Portes revient à son neveu, le prince de Conti et finira vendu au roi Louis XVI en 1781. Confisqué comme bien national à la Révolution, le château passe par six propriétaires successifs jusqu'à la famille Pagèze de la Vernède, en 1841. Restauré une première fois au début du XXe siècle, le château est en bon état lorsque la Grande Guerre est déclarée. Au fil des mois, l'économie française tout entière est mise au service de l'effort de guerre. Les besoins en matières premières sont considérables. L'exploitation du charbon dans le bassin de la Grande Combe, autour de Portes, s'accélère, au mépris du territoire, creusé et troué de toutes parts… Dès les années 1920, les premières fissures apparaissent dans le château et dans le vieux village, niché à ses pieds.

En 1929, une partie du bâtiment s'effondre, et, en 1933, les sociétés minières sont obligées de raser le vieux village, pour en construire un autre, neuf, un peu plus loin au bord de la nationale.

Il faudra attendre la fin des années 1960 pour que les terrains soient complètement sécurisés et qu'une intervention soit possible sans danger.

Aujourd'hui, grâce au travail des chantiers de bénévoles, de quelques mécènes privés et à l'aide financière de l'Etat et des collectivités locales, Portes a retrouvé sa fierté et accueille plus de 11 000 visiteurs chaque année. L'association s'efforce de faire vivre le monument grâce à des expositions, des animations pour les enfants, des chantiers d'insertion.

Mais il reste encore beaucoup à faire pour valoriser le monument. Portes ne possède que deux pièces habitables et il n'a même pas de logement pour d'éventuels gardiens. Impossible dans ces conditions de consacrer les lieux, par exemple, à un éventuel musée des Guerres de Religion, entre l'édit de Nantes et la paix d'Alès… Olivier Naviglio, l'architecte en chef des monuments historiques responsable de Portes, a réalisé une étude préalable… Budget : de 5 à 10 millions d'euros. Le temps n'est plus où les pouvoirs publics finançaient largement le patrimoine. Reste à trouver de riches mécènes…

LE VAISSEAU DES CÉVENNES

Le château de Portes *(page de gauche)* domine les vallées du sud du mont Lozère. Le vieux village était niché au pied du château (*ci-dessous*, vers 1910) jusqu'à ce que, devant les menaces d'effondrement, il soit rasé en 1933.

PAGE DE GAUCHE : © PATRICE BLOT/EPICUREANS. © COLLECTION CHÂTEAU DE PORTES.

ICI ET AILLEURS

Beauvais, qui vient de recevoir le label « Ville d'art et d'histoire », offre à sa cathédrale Saint-Pierre, qui a le plus haut chœur gothique du monde, un spectacle nocturne conçu par la société Skertzò. Jusqu'au 15 septembre, à la nuit tombée, sa façade sud, récemment restaurée, accueille une fresque onirique et retrouve ses couleurs d'autrefois. De la pure magie.

A la tombée de la nuit, en juin et septembre, les vendredis et les samedis ; en juillet et août, les jeudis, vendredis et samedis ; et aussi le jeudi 21 juin et le mercredi 15 août.

L'association Rempart, pionnière il y a quarante ans des chantiers de bénévoles, propose cet été pour la première fois deux chantiers… en Chine, en partenariat avec la Fondation Ruan Yisan. Le premier concerne le temple JiFu, dans la province du Shanxi, et le second consiste à restaurer des maisons anciennes du quartier de Pingjang, à Suzhou, dans la province du Jiangsu. Une seule condition, être majeur !

Rempart, 1, rue des Guillemites - 75004 Paris. Tél. : 01 42 71 96 55 ; www.rempart.com

Le thème des Journées du patrimoine 2012, les 15 et 16 septembre, sera « Les patrimoines cachés ». Préparez-vous à visiter des blockhaus et des épaves, des catacombes et des clochers, les coulisses des théâtres… ou, peut-être, des souterrains inconnus.

Par Natacha Rainer

© AFP PHOTO/YOUTUBE.

DESTRUCTION La citadelle médiévale de Qal'at al-Madiq bombardée. Nombre de monuments syriens sont victimes du conflit entre le régime et ses opposants.

SOS, patrimoine syrien en péril

Les bombes pleuvent sur Qal'at al-Madiq, le château voisin d'Apamée, ville du nord-ouest de la Syrie, fondée en 300 avant J.-C. Sur le site YouTube, les films comme celui-ci, témoignant de destructions de monuments, se multiplient. Le 29 mars, l'Unesco a lancé un appel pour la protection de ces sites, dont six sont classés au patrimoine mondial – Palmyre, les anciennes villes de Damas, de Bosra, d'Alep, le krak des Chevaliers et Qal'at Salah el-Din, les villages antiques du nord du pays.

Difficile, toutefois, d'établir un état des lieux précis. *« Il est impossible d'envoyer une mission tant que le conflit dure,* explique Véronique Dauge, chef de l'unité Etats arabes au patrimoine mondial de l'Unesco. *Nous nous tenons informés par la presse et Internet. »* L'Icom (Conseil international des musées) et la mission du Bouclier bleu (la Croix-Rouge du patrimoine) ont néanmoins obtenu des images satellites. *« A Bosra, au sud du pays, on observe sur la mosquée Omari des dommages causés par des bombardements et des armes lourdes »,* alerte Julien Anfruns, le président des deux organisations.

Le conflit armé entre le régime et ses opposants engendre en effet des dégâts collatéraux, lors d'échanges de tirs ou de prises de positions dans des monuments aux situations stratégiques – par exemple, le krak des Chevaliers, château fort de l'époque des croisades. *« Mais quand on voit l'armée saccager avec ses chars des collines d'une richesse archéologique inestimable pour se frayer un chemin ou creuser des tranchées, on constate que sa force de nuisance est sans commune mesure avec celle des combattants »,* commente Rodrigo Martin, membre sur Facebook du groupe « Le patrimoine syrien en danger », constitué notamment d'archéologues français et syriens, qui dit être en lien avec des personnes compétentes à l'intérieur du pays. Reste que les images des monuments ravagés sont aussi utilisées comme armes médiatiques. *« Parfois, les mêmes clichés sont publiés par le gouvernement et l'opposition, avec des commentaires différents »,* observe Samir Abdulac, secrétaire général d'Icomos France, le Conseil international des monuments et des sites, œuvrant à la conservation du patrimoine architectural mondial.

Des délinquants profitent en outre du chaos pour perpétrer des fouilles illégales. Des objets inestimables transitent ainsi vers les frontières avec le Liban et la Turquie. Et les constructions sauvages, à Bosra ou dans les vieux quartiers de Damas, sur des sites ordinairement protégés, se développent.

ET AUSSI

Un autre visage de Reims. A l'occasion des Journées nationales de l'archéologie, la chaîne Histoire propose un documentaire déjà diffusé par Arte en 2010 : *Reims la romaine*. Le film suit les dix-huit mois de fouilles qui ont précédé la construction du tramway. On y découvre la Reims romaine et gallo-romaine : la place Saint-Thomas, l'amphithéâtre, le *cardo maximus*… On voit surtout les archéologues à l'œuvre, leur façon d'analyser leurs découvertes et, ainsi, de ressusciter l'histoire.
Histoire, vendredi 22 juin à 22 h 30 et samedi 23 juin à 15 h 05.

Pompéi sauvé. Alors que certains édifices du site de Pompéi, classé au patrimoine mondial de l'Unesco, menacent de s'effondrer, le président du Conseil italien a donné son feu vert pour leur restauration. Ce plan de sauvetage, qui s'élève à 105 millions d'euros sur trois ans, sera financé par l'Italie à hauteur de 63,2 millions d'euros et l'Union européenne pour les 41,8 millions d'euros restants.

Découverte d'une sépulture anglo-saxonne chrétienne. La tombe d'une adolescente du milieu du VII[e] siècle après J.-C. a été exhumée près de Cambridge. Elle renferme deux éléments très rares : un lit funéraire ornemental et une croix pectorale en or et grenat caractéristique des premiers chrétiens – la cinquième de son genre connue à ce jour. Ces objets devraient apporter un nouvel éclairage sur la diffusion du christianisme en Angleterre.

clio

Voyages culturels

Musique Art Histoire

Avec les conférenciers de Clio

500 circuits dans le monde entier

25 croisières fluviales et maritimes

De prestigieux festivals musicaux

Les grandes expositions en Europe...

www.clio.fr

34 rue du Hameau 75015 Paris · 01 53 68 82 82 · information@clio.fr

Images : © ANTO/Trumler ; © OT Corée

LI 075 95 0468

EN COUVERTURE

42
À QUOI SERT LA REINE D'ANGLETERRE ?
SELON LE *BILL OF RIGHTS* DE 1689, QUI DÉFINIT LES PRINCIPES DE LA MONARCHIE PARLEMENTAIRE BRITANNIQUE, LE SOUVERAIN ANGLAIS NE GOUVERNE PAS. SON RÔLE DANS L'UNITÉ DU ROYAUME RESTE CEPENDANT IRREMPLAÇABLE.

DE VICTORIA À ELIZABETH II
54
LA GALERIE DES ANCÊTRES
EN 1837, VICTORIA EST SACRÉE REINE D'ANGLETERRE. « LA GRAND-MÈRE DE L'EUROPE » INAUGURE L'ARRIVÉE DES SAXE-COBOURG SUR LE TRÔNE BRITANNIQUE. EN 1917, LA DYNASTIE ABANDONNE SON NOM TROP GERMANIQUE POUR CELUI DE WINDSOR.

© R STONEHOUSE/ROTA/CAMERAPRESS/GAMMA.

© THE BRIDGEMAN ART LIBRARY.

72

La folle histoire des Windsor

© PRETTY PICTURES.

De la jeune Victoria, incarnée par Romy Schneider, aux amours de Wallis et Édouard VIII, mises en scène par Madonna, en passant par George VI, le héros du *Discours d'un roi*, les Windsor ont offert au cinéma des personnages inoubliables.

© RUE DES ARCHIVES/THE GRANGER COLLECTION.

Et aussi

24 heures de la vie d'une reine

Duel de dames

Dictionnaire amoureux d'Elizabeth II

Les bijoux de la couronne

Sir Stéphane à Buckingham

Le temps des Windsor

Royal Bookstore

SA MAJESTÉ
Elizabeth II et le prince Philip traversant la Royal Gallery du palais de Westminster lors de la cérémonie d'ouverture du Parlement, en 2006.

A quoi sert la reine d'Angleterre ?

Par Jean-Louis Thiériot

Depuis Victoria jusqu'à Elizabeth II, les rois et reines d'Angleterre ont tenté d'inventer les fonctions d'un monarque sans pouvoir.

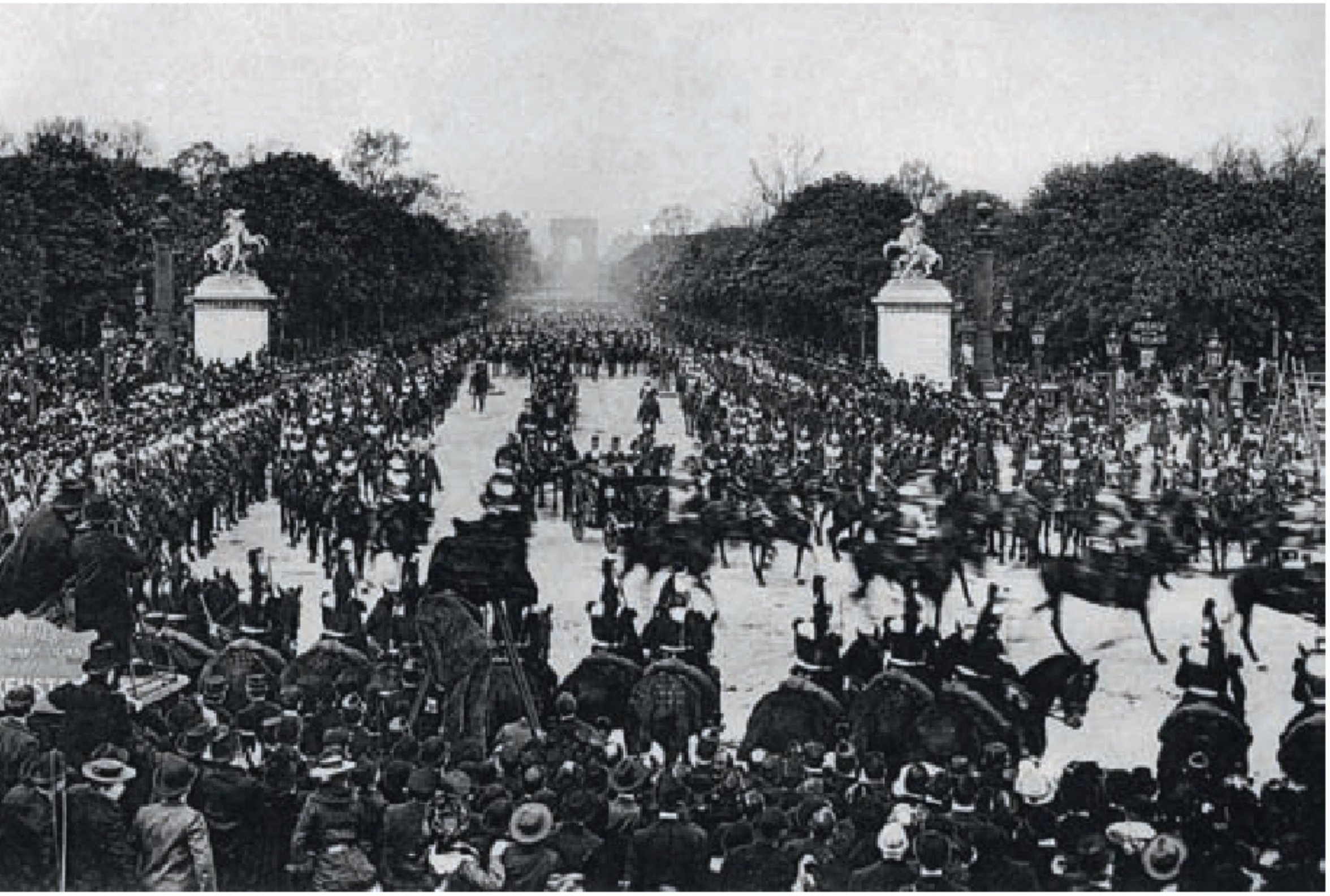
R /STONEHOUSE/ROTA/CAMERAPRESS/GAMMA.

L'année 2012 est celle de la reine d'Angleterre. Tout au long du premier semestre, elle a célébré avec faste son jubilé de diamant : 60 ans de règne, 86 printemps et une popularité au zénith. La fête devait être belle, comme sait si bien le faire la Vieille Angleterre avec son cérémonial d'un autre âge. Les cérémonies commencées en février se poursuivent depuis à travers le Commonwealth. La presse s'enthousiasme, les boutiques de souvenirs font le plein de clients, les calicots aux couleurs de la couronne s'arrachent comme des petits pains. Le point d'orgue devait être marqué, le 3 juin, par la grande parade navale qui devait voir plus de mille navires défiler, Union Jack au vent, sur la Tamise, en hommage à Sa Gracieuse Majesté. Vue de l'étranger, cette ferveur étonne pour une souveraine qui, semble-t-il, a si peu de pouvoir. C'est que son rôle est d'une autre nature. Après Guillaume IV, mort en 1837, qui avait choisi de s'immiscer dans la vie politique de son Parlement et de ses Premiers ministres, la reine Victoria a inauguré une autre vision de la royauté. Totalement soumise au Parlement, elle mobilise d'autres ressorts.

Une fois rentrés dans les casernes les uniformes rutilants des régiments de la garde après un *Trooping the Colour,* une fois remisé aux écuries le « carrosse irlandais » utilisé par la souveraine lors du discours du Trône, une fois refermé le papier glacé des magazines people, il ne reste, de fait, que bien peu de chose du pouvoir royal ! Walter Bagehot, le célèbre publiciste anglais dont *The English Constitution*, publié en 1867, est encore la bible des milieux politiques britanniques, définit en ces termes la fonction royale : *« Le souverain dispose de trois droits, le droit d'être consulté, le droit d'encourager, le droit d'avertir. »* Or, ces droits et l'usage qui en a été fait ont joué depuis près de deux siècles un rôle capital qui a contribué à façonner le visage du Royaume-Uni.

Lorsqu'en 1837 la nièce de Guillaume IV, Victoria, monte sur le trône à l'âge de 18 ans, la répartition des rôles entre le Premier ministre et la couronne n'est pas tout à fait fixée. Le royaume n'a pas de Constitution écrite. Seuls quelques textes charpentent son architecture institutionnelle, l'*Habeas Corpus Act* de 1679, le *Bill of Rights* de 1689, qui a mis en place la primauté du Parlement et la monarchie constitutionnelle, et l'*Act of Settlement* de 1701, qui a posé le principe définitif de la séparation des pouvoirs et de la succession protestante. Le reste résulte d'une longue pratique, d'une coutume non écrite qui est la marque de fabrique des pays de *common law.*

A son arrivée sur le trône, Victoria proclame aussitôt qu'elle entend se couler dans le moule parlementaire dont elle hérite : *« Je n'ai jamais marqué publiquement mon attachement pour aucun parti et je ne suis d'aucun parti. »* Mais il y a loin des principes aux actes. Dans les premières années, son cœur penche vers le Premier ministre whig – libéral –, lord Melbourne, qui la chaperonne avec respect et affection. En 1839, elle s'incline devant le verdict des urnes et nomme le tory – conservateur – sir Robert Peel Premier ministre. Mais elle intrigue dans



© THE BRIDGEMAN ART LIBRARY . © ROGER-VIOLLET.

LE TEMPS DES ALLIANCES Page de gauche : *La Reine Victoria et le prince Albert avec cinq de leurs enfants,* par Franz Xaver Winterhalter, 1846 (Londres, Victoria and Albert Museum). Victoria, qui a favorisé les unions royales de ses enfants et petits-enfants, est surnommée la «grand-mère de l'Europe». Ci-dessus : le 1er mai 1903, Edouard VII en visite à Paris pour préparer l'Entente cordiale descend l'avenue des Champs-Elysées dans la voiture du président Emile Loubet sous les cris de *« Vive les Boers ! »*. En quelques jours, le roi réussira à séduire les Parisiens qui finiront par l'acclamer.

l'ombre, négocie en sous-main avec le Parlement. Peel démissionne ; elle peut rappeler son cher Melbourne aux affaires.

Dans les années 1880, alors que s'affrontent les deux grandes figures de la politique britannique, Benjamin Disraeli, le conservateur impérialiste, et William Gladstone, le libéral libre-échangiste, elle est clairement du parti de Disraeli. Elle supporte avec agacement la réforme électorale de 1885 qui réduit le poids de la Chambre des lords et lui impose définitivement de choisir le Premier ministre dans les rangs du parti majoritaire aux Communes. Elle engage une guérilla avec le Premier ministre Gladstone, multiplie les contacts avec les ministères, tente de se procurer les informations qu'on lui cache. Sans succès. L'*Irish Home Rule,* qu'elle juge inacceptable car il réduit les prérogatives de la couronne dans l'Irlande catholique, est adopté malgré son opposition. Elle doit se contenter de signer les actes qu'on lui présente quotidiennement dans les fameuses boîtes rouges, les *red leather dispatch boxes* qui jusqu'à aujourd'hui continuent de circuler entre le 10 Downing Street et le palais.

Si ce combat est perdu pour jamais, elle se trouve un autre rôle, capital, qui perdure encore : incarner le pays, porter à son sommet la force des symboles. Alors que l'ère hanovrienne avait été marquée, au XVIIIe siècle, par des rois dilettantes, amoureux de plaisirs et de chasses, l'ère victorienne marque un changement de style. La reine devient l'incarnation du pays, de ses vertus et de ses gloires. Le modèle d'harmonie familiale qu'elle cultive avec son époux chéri, Albert de Saxe-Cobourg-Gotha, répond parfaitement au développement d'une bourgeoisie britannique, pétrie de valeurs protestantes et d'austères ambitions mercantiles. Après la mort du prince, son couronnement comme impératrice des Indes, en 1876, marque l'apothéose du *«Britannia rules»* et de la communion de tout un peuple dans le vertige de la puissance.

Grâce à Victoria, l'Empire britannique est désormais un empire sur lequel le soleil ne se couche jamais. Son rayonnement est encore renforcé par l'extraordinaire longévité de la souveraine qui devient «la grand-mère de l'Europe». Ses neuf enfants et vingt-neuf petits-enfants ont presque tous contracté des unions royales. Sa fille Vicky devient impératrice d'Allemagne et six de ses petites-filles épousent des têtes couronnées : Haakon VII de Norvège, Constantin de Grèce, Nicolas II de Russie, Ferdinand de Roumanie, Gustave VI de

Suède, Alphonse XIII d'Espagne. Tous les foyers britanniques conservent pieusement les gravures où s'étalent ces flatteuses unions, pour la plus grande gloire de l'empire.

En 1901, Edouard VII, le prince de Galles, monte sur le trône après une interminable attente, davantage marquée par les frasques Belle Epoque que par le brio politique. Pourtant, dès son entrée en fonction, il prend très au sérieux la mission royale. Il a bien compris qu'en politique intérieure, il ne peut rien faire. Alors, il s'engage énergiquement en politique étrangère. Il s'efforce d'utiliser sa nombreuse parentèle couronnée pour la rapprocher du Royaume-Uni. Ses convictions sont claires : il faut assurer la paix de l'Europe en multipliant les alliances afin de neutraliser son neveu Guillaume II d'Allemagne qui l'irrite au plus haut point avec ses prétentions insensées, ses gesticulations belliqueuses et ses postures de matamore. Tout passe par une alliance avec la France, un pays qu'il chérit particulièrement pour y avoir passé tant de bon temps lors de ses virées avec « les petites femmes » de chez Maxim's ou du Chabanais. Edouard VII est incontestablement le maître d'œuvre de l'Entente cordiale. En 1903, son voyage à Paris est un triomphe. Alors qu'on l'attend avec méfiance, en raison du rôle joué par l'Angleterre dans la guerre des Boers, il parvient à retourner l'opinion, séduit par sa prestance et sa bonhomie. La foule se met à acclamer le plus parisien des Anglais. Sur les Grands Boulevards, on chante *« Vive notre roi ! »*. Le reste n'est plus qu'affaire de chancellerie. Son voyage en Russie, en 1908, produit les mêmes effets. Le Foreign Office n'a qu'à parachever l'affaire. Grâce à Edouard VII, la Triple Entente est née. La Triplice, qui réunit l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie, peut se faire du souci.

La fin de son règne, en 1910, et le début de celui de George V sont assombris par une crise institutionnelle qui n'a pu être dénouée que par l'intervention du souverain. Depuis 1909, le Premier ministre libéral, Asquith, s'efforce de faire adopter une réforme financière et fiscale bloquée par la Chambre des lords, éminemment conservatrice. On demande au roi de trancher. Il s'y refuse, rappelant qu'il est au-dessus des partis. Il ne veut pas descendre dans l'arène. Mais il trouve un biais. A la demande d'Asquith, il indique qu'il ne serait pas nécessairement opposé à la nomination d'une fournée de « pairs » qui balaieraient la majorité de la Chambre haute. La simple menace d'une intervention royale suffit à ramener les lords à la raison. *The Parliament Act 1911,* qui réduit à deux ans le droit de veto de la Chambre des lords et qui a été voté par les deux chambres, est le fruit de la manœuvre du roi.

L'année 1914 impose à George V d'endosser une nouvelle tunique, celle de chef de guerre. Il devient l'incarnation du patriotisme britannique au point de changer son nom de Saxe-Cobourg-Gotha en celui de *Windsor*. S'il ne prend pas personnellement part aux opérations, il va sur tous les fronts,

© MARY EVANS/RUE DES ARCHIVES. © RUE DES ARCHIVES/AGIP. © RAYMOND DEPARDON MAGNUM.

PATRIOTISME

Durant les deux conflits mondiaux du XXe siècle, la famille royale fait preuve de solidarité avec les soldats et le peuple du royaume. George V revêt l'uniforme britannique pour aller à la rencontre des combattants des tranchées, comme ici, en 1917, sur le front ouest *(en haut, à gauche)*. En 1940, George VI et sa femme, Elizabeth, refusent de quitter le pays malgré le danger, même après le bombardement de Buckingham Palace, le 11 septembre *(ci-contre)*, et la future Elizabeth II, âgée de 14 ans, adresse un message de soutien radiophonique à tous les enfants de l'empire *(à gauche, au milieu)*. La reine ne gouverne pas, mais elle a un rôle institutionnel et de représentation essentiel à l'unité du royaume. C'est elle qui nomme le Premier ministre. En mai 2010, David Cameron, leader du Parti conservateur vainqueur aux élections législatives, se voit confier cette tâche *(ci-contre, au milieu)*. Par ses voyages, la reine soutient la diplomatie anglaise – au Ghana, en 1960 *(au milieu)* ou en Ethiopie, en 1965 *(en bas, à gauche)* – et, tous les deux ans, elle préside la réunion des chefs de gouvernement du Commonwealth *(ci-contre,* à La Valette, Malte, en 2005).

© IAN JONES/GAMMA. © IAN JONES/POOL/GAMMA.

© SIPA/AP PHOTO. © BETTMANN/CORBIS.

RITUEL Elizabeth II et le prince Philip durant la cérémonie annuelle d'ouverture du Parlement, en novembre 2009. Devant la Chambre des lords, la reine lit le discours du Trône écrit par le Premier ministre, qui présente le programme du gouvernement.

fait 450 inspections, remet lui-même plus de 50 000 décorations et visite près de 300 hôpitaux. La famille royale paye aussi de sa personne. Le prince de Galles est tenu à l'écart du front, mais le cadet participe à la bataille du Jutland à bord du HMS *Collingwood*. Le peuple des tranchées s'identifie comme jamais au roi en uniforme.

Après guerre, George V joue encore un rôle politique non négligeable. Lorsqu'en 1923 le Premier ministre conservateur Bonar Law doit démissionner pour raison de santé, en l'absence de volonté ferme du Parlement, le roi impose Stanley Baldwin de préférence à lord Curzon qui avait pourtant les faveurs de l'opinion. En 1931, lorsque Ramsay MacDonald présente sa démission, le souverain la refuse et lui impose, compte tenu de la gravité de l'heure, de former un gouvernement d'union nationale. Il s'agit là de circonstances exceptionnelles résultant des soubresauts du parlementarisme. Lorsque la majorité est claire, il faut s'incliner. En 1924, pour la première fois de l'histoire, il est contraint de nommer un gouvernement travailliste. Il se contente de noter dans son journal : *« Aujourd'hui, il y a vingt-trois ans mourrait ma chère Grand-Maman. Je me demande ce qu'elle aurait pensé d'un gouvernement travailliste. »*

Le jubilé de 1935 marque l'apogée de l'Empire britannique, auréolé du double prestige de sa victoire contre l'Allemagne en 1914-1918 et de son expansion géographique. 1936, « l'année des trois rois », est à la fois la preuve de faiblesse constitutionnelle du souverain mais aussi celle de la vigueur de l'institution monarchique. Le successeur de George V, Edouard VIII, monte sur le trône, encombré d'un terrible secret. Il aime passionnément Wallis Simpson, une Américaine deux fois divorcée. Il veut l'épouser. Mais il est en même temps, en vertu de sa charge, chef de l'Eglise d'Angleterre et défenseur de la foi – *Defender of the Faith*. A l'époque, il n'est pas concevable que la future reine ait *« trois maris vivants »*, pour reprendre une expression de la reine Mary. Le Premier ministre Stanley Baldwin s'oppose de toutes ses forces au mariage, d'autant qu'il craint les sympathies germaniques d'Edouard VIII. Il le menace d'un vote hostile des Communes et d'une motion des dominions. Le souverain s'incline. Il n'ose pas jouer « le parti du roi », le peuple qui pourrait compatir au malheur d'un souverain triste, empêché de mener à son terme sa folle romance. Il abdique. Les règles parlementaires l'emportent. Le Premier ministre a le pas sur le souverain, même dans le choix de son épouse. La couronne revient à George VI, le roi bègue, immortalisé au cinéma par *Le Discours d'un roi*.

Il n'est pas pire moment pour accéder au trône. Aux marches du Rhin, les bruits de bottes se font entendre. Hitler avance ses pions dans toute l'Europe. S'il accepte les positions de Chamberlain à Munich, très vite George VI pense la guerre inévitable. Il multiplie les mises en garde au Foreign Office avec la complicité de lord Halifax. Pressentant qu'il aurait bientôt à endosser à nouveau le rôle de George V, il s'efforce de mettre en scène la famille royale, modèle idéal des vertus britanniques. C'est le temps de la « firme royale », des images idylliques avec son épouse, Elizabeth, et ses enfants souriants à la vie. C'est aussi le temps de la diplomatie officielle, des voyages en France, aux Etats-Unis, au Canada, dans les dominions pour nouer des complicités d'homme qui au jour de la grande épreuve serviront l'Union Jack.

Une parole au-dessus de la mêlée, la reine n'ayant rien à briguer

La guerre le trouve prêt à devenir l'icône de la résistance, de l'esprit de Churchill et de la bataille d'Angleterre. Quand le vieux lion rugit : *« We shall never surrender »* (« Nous n'abandonnerons jamais »), le roi donne l'exemple. La famille royale reste à Londres sous les bombardements du Blitz. Neuf fois, le palais de Buckingham est touché, jamais les *« royals »* ne partent se mettre à l'abri. La reine Elizabeth a cette phrase historique : *« Je suis heureuse que nous ayons été bombardés. Je peux maintenant regarder l'East End en face. »* Par le miracle de la TSF, pour la première fois, un roi peut faire partager sa volonté à son peuple. A l'automne 1940, le discours de la jeune Elizabeth aux enfants de l'empire marque durablement les mémoires. « La firme » soutient ses sujets. Elle se soumet au même rationnement. A Buckingham, les valets sont toujours en livrée, la vaisselle est de vermeil, mais la pitance est maigre et le chauffage éteint. Et puis, la famille

© ROTA/CAMERAPRESS/GAMMA.

royale paye l'impôt du sang. En 1940, le cousin germain du roi, lord Frederick Cambridge, tombe au champ d'honneur. En 1942, c'est au tour du duc de Kent de disparaître en service commandé, au nord de l'Ecosse.

Autant que celle de Churchill, la victoire de 1945 est celle de la figure royale qui l'a accompagnée, une figure royale qui aussitôt les hostilités terminées, accepte les règles du parlementarisme et constate à son grand déplaisir que les électeurs préfèrent Attlee, le travailliste, à Churchill, le conservateur victorieux.

La mort de George VI, en 1952, suscite une grande émotion. Elizabeth II lui succède à 25 ans, à peine plus âgée que la reine Victoria, lorsqu'elle monta sur le trône. Ses presque soixante ans de règne ne marquent aucune rupture dans la pratique institutionnelle du Royaume-Uni. La reine règne mais ne gouverne pas. Les Premiers ministres se succèdent au gré des élections. Elle n'intervient jamais dans la politique intérieure. On ne lui a jamais connu de propos discourtois sur l'un quelconque de ses Premiers ministres. Elle lit loyalement les discours du Trône qu'on lui soumet. La seule prérogative propre qui lui reste est le droit de grâce, symbole s'il en est des droits régaliens.

Son rôle principal est d'incarner et d'unir. Unir le peuple, par sa présence, par le millier d'organismes de charité qu'elle préside, par l'image exemplaire d'une vie consacrée à sa charge. Unir les peuples à la couronne par sa fonction de *Head of Commonwealth*, de chef du Commonwealth. Une fonction considérable ! N'oublions pas qu'aujourd'hui, ce sont 54 Etats qui la reconnaissent comme leur souveraine nominale ! Les dizaines de voyages officiels auxquels elle a participé dans les anciennes colonies sont considérés comme un puissant soutien à la diplomatie britannique. Lord Carrington, ministre des Affaires étrangères de Margaret Thatcher ne disait-il pas : *« Un seul voyage de la reine fait plus pour l'Angleterre que le travail de nos ambassadeurs pendant toute une année. »* La représentation en somme pour toute mission.

Le malheur est que représentation rime désormais avec peopolisation. Un instant, au moment des affaires autour de Diana, on put croire que la monarchie était menacée. Si les membres de la famille royale ne sont que des stars couronnées, s'ils se comportent comme tout le monde, se répandent dans les médias, divorcent piteusement et se jettent dans les bras d'un potentat oriental, que leur reste-t-il de plus que tout un chacun ? L'essentiel ! La distance qui perdure et le faste qui demeure. En ce début du XXIe siècle, la couronne de Windsor et, dans une moindre mesure, le Saint-Siège sont les seuls Etats à conserver intactes les liturgies de la Vieille Europe. Cette anomalie magnifique au charme suranné irrite parfois, mais ne laisse personne indifférent. On en sourit, on s'en moque un peu, mais finalement on succombe au sortilège. Il n'est qu'à voir le succès planétaire du mariage du prince William et de Kate. Tant qu'il y aura des hommes, les contes de fées des princes et des bergères feront toujours rêver dans les chaumières.

Au-delà de ce rôle visible, de ce pouvoir apparemment très ténu, le monarque anglais exerce en outre un autre pouvoir, invisible mais réel : celui d'entendre, de conseiller et d'avertir les Premiers ministres qui chaque mardi sont reçus en audience pour évoquer les affaires du pays. La reine n'a rien à briguer, rien à espérer, rien à conquérir. Sa parole est de ce fait au-dessus de la mêlée. De l'avis de tous, ces rendez-vous sont des moments très riches, au cours desquels elle peut faire partager son expérience vieille de plus d'un demi-siècle. Une seule fois, dans une interview à la BBC diffusée en 1992, la souveraine s'est expliquée sur ce *« soft power »* qu'elle compare à une éponge : *« Ils se confient à moi, ils me disent ce qu'ils font ou s'ils ont des problèmes. Quelquefois on peut aussi les aider. Ils savent que l'on est impartial. Je pense que c'est plutôt bien d'avoir l'impression d'être une sorte d'éponge, et que tout le monde vienne vous dire des choses. Et il y a certaines choses qui restent là, d'autres qui sortent par une oreille, et d'autres qui ne sortent absolument jamais. De ces choses que l'on garde et que l'on sait simplement… Alors parfois, il est possible de donner son point de vue, qu'ils n'avaient peut-être pas considéré sous cet angle-là. »*

En somme, le savoir et le silence : une réserve inestimable de puissance, qui doit bien avoir son utilité puisque selon un sondage de février 2011, seuls 13 % des Britanniques se prononceraient en faveur de la République.

Jean des Cars

24 heures de la vie d'une reine

Entre consultation et représentation, la journée d'Elizabeth II est minutée comme les horaires des trains de Waterloo Station.

Le rituel est parfaitement rodé. A 7 h 30, la reine est réveillée en silence dans sa chambre située dans l'aile nord de Buckingham Palace lorsqu'elle réside à Londres. Une femme de chambre apporte le thé matinal, de l'earl grey fumant et un jus d'orange. La servante, qui ouvre les rideaux, est bientôt relayée par la coiffeuse, dévouée et confidente. Dans une pièce voisine, le policier en civil qui a veillé toute la nuit sur la sécurité du monarque a déjà quitté son poste, le personnel privé ayant pris son service. Cette mesure n'a pas empêché qu'à l'aube du 9 juillet 1982, un inconnu ait réussi à se glisser jusqu'à la chambre royale et même jusqu'au lit de la reine où il s'est borné à s'asseoir! Dans un premier temps, la reine a cru qu'on lui servait son thé mais, à 7 h 15, c'était trop tôt. Sa Majesté, d'un flegme légendaire, a vite compris qu'il s'agissait d'un étranger au palais, en l'occurrence Michael Fagan, paisible schizophrène de 32 ans qui désirait l'entretenir de ses problèmes familiaux! Elle n'a pas eu peur et a écouté ses confidences tout en appuyant sur le bouton d'alarme. Mais personne n'a entendu la sonnerie! Plus grave, Elizabeth II composa deux numéros de téléphone pour qu'on lui envoie des policiers… Sans plus de succès! L'inconnu demanda une cigarette; la reine prit prétexte d'aller en chercher dans un petit salon voisin et tomba sur une femme de ménage avec un aspirateur. Celle-ci eut le choc de sa vie : un homme, qui n'était pas le prince Philip, sortait pieds nus de la chambre d'Elizabeth II! Comme on s'en doute, la reine fut finalement secourue. On retrouva du sang sur le lit : le malheureux avait tenté de s'ouvrir les veines devant sa souveraine! Selon une des femmes de chambre, *« Sa Majesté est restée aussi froide qu'un concombre »*, ce qui doit être pris pour un compliment.

L'incroyable incident provoqua autant d'inquiétudes (et si l'homme avait été un tueur de l' IRA ?) que de dessins satiriques, avec toutes les déclinaisons humoristiques possibles. On peut supposer que quelques mutations discrètes ont été ordonnées à Scotland Yard, peut-être du côté de la surveillance du monstre du Loch Ness…

Le silence de la chambre ne peut être troublé que par les jappements des chiens, les inévitables corgis. Lors de sa toilette, la reine prend un bain tiède dont la profondeur ne dépasse jamais 18 centimètres, souvenir des années de guerre, quand son père George VI, attentif aux restrictions, rationnait l'eau des ablutions familiales en peignant un trait à l'intérieur de la baignoire…

Dans les appartements privés de la reine, une sélection de journaux est toujours disponible : Elizabeth II apprécie particulièrement les mots croisés du *Daily Telegraph* dont elle remplit la grille. Le service de presse du monarque a déjà relevé tout ce qui pourrait l'intéresser ou concerner la couronne, sans oublier les commentaires radio, télévisés et ceux de la galaxie Internet. Grande lectrice, la reine lit très vite et s'amuse parfois à tester la vigilance de son secrétariat privé sur telle ou telle information.

© PHOTO12/MIRRORPIX. © ABBEY/PETER/LNS/CAMERAPRESS/GAMMA.

Après le réveil officiel à la cornemuse sous ses fenêtres, à 9 heures, elle prend son breakfast avec le duc d'Edimbourg qui arrive de ses appartements et livre quelques commentaires caustiques sur l'actualité. Ses bons mots, ses plaisanteries, ses gaffes diplomatiques et ses pataquès sont presque institutionnels! En 2011, à la Chambre des communes, David Cameron, réjoui, a fait l'éloge des *« tournures de phrases uniques du duc »* : une première en un tel lieu s'agissant des propos débridés du mari de la reine. L'un des plus récents a consisté à demander à une personne accidentée et se trouvant, provisoirement, dans un fauteuil roulant : *« Quand avez-vous écrasé quelqu'un la dernière fois? »* Les Britanniques ont fini par s'habituer à cet humour décalé, redouté ou espéré, qui peut être perçu comme une forme d'indépendance. *No comment* de la reine, bien sûr.

Après ce petit déjeuner, Elizabeth II téléphone à ses proches; longtemps, son premier appel était pour sa mère, la célèbre « Queen Mum ». Puis, la reine attaque son courrier, himalayen. Chaque jour, environ 300 lettres lui parviennent, triées, classées selon un code, avec des projets de réponses. La reine met un point d'honneur à y accorder une attention minutieuse. Elle estime que c'est l'un de ses devoirs.

Chaque mardi, elle reçoit son Premier ministre pour faire le point sur les affaires en cours. Les autres jours, où qu'elle se trouve, elle prend connaissance du contenu des *boxes,* ces boîtes de cuir rouge frappées à son monogramme qui lui sont envoyées par le locataire du 10 Downing Street. Elle lit attentivement les documents confidentiels, rapports, dépêches, notes et analyses dont dispose le gouvernement, ce qui fait de la reine

PARADE Elizabeth II durant le *Trooping the Colour* de 1983. Jusqu'en 1986, la reine montait elle-même à cheval lors de cette cérémonie annuelle célébrant son anniversaire. En haut, à gauche : la reine, en 1959, consultant les *boxes* contenant les rapports, notes et dépêches transmises par le Premier ministre.

la personne la mieux informée du monde depuis qu'elle est montée sur le trône. Sans qu'elle en ait jamais fait état.

Ensuite, tout dépend des engagements, selon l'agenda, prévus des mois à l'avance. En fonction du programme, la tenue sera adaptée, volontairement dans les teintes vives *(« Je suis là pour que l'on me voie »)*, souvent de jaune ou de vert. Jamais de gris ou de noir, sauf en période de deuil. Les chapeaux, accessoires devenus essentiels (on en recense 500 et elle en aurait porté plus de 5000 depuis son accession au trône!), sont de rigueur ainsi que le sac (on en dénombre 150). Si la reine est en vacances à Windsor ou à Balmoral, elle apprécie les confortables vêtements de facture écossaise. Mais, de toute façon, en l'absence d'un rendez-vous officiel, un foulard Hermès encadre son visage.

A Londres, dans son bureau, la matinée est toujours studieuse, Elizabeth II revoyant et annotant ses dossiers avant de recevoir en audience tel ou tel visiteur. Certains matins, la reine doit donner l'assentiment royal aux lois qui viennent d'être votées par les deux Chambres du Parlement. Elle relit tout méticuleusement et pointe ce qui ne lui paraît pas clair.

En sa qualité de chef de seize Etats membres du Commonwealth, la reine, qui s'est toujours beaucoup investie dans les affaires de l'outre-mer, travaille sur les questions constitutionnelles des anciennes colonies, telles que les actuelles prises de position de la Jamaïque annonçant son intention de se retirer de l'obédience britannique. Au sein même du Royaume-Uni, les revendications indépendantistes de l'Ecosse sont étudiées à la loupe. En 1999, à l'ouverture du nouveau Parlement, à Edimbourg, Sa Majesté avait déclaré : *« Je reconnais l'Ecosse en tant que nation, pas en tant qu'Etat. »* Nuance…

S'il n'y a pas d'inauguration (par exemple, d'un nouveau service hospitalier), de visite (une exposition en relation avec l'histoire nationale ou les aménagements des anciens docks de l'East End londonien) et si la reine est à Londres, le lunch est servi à 13 heures. Les asperges, l'agneau rôti, un pudding sont des plats appréciés, comme le poisson.

Si l'emploi du temps le permet (et il le permet!), le thé est annoncé à 17 heures, agrémenté de délicieux scones et de sandwiches au concombre, valeur sûre de la gastronomie britannique.

Si, depuis 1986, la reine ne monte plus à cheval lors de la cérémonie du *Trooping the Colour* (célébration officielle de son anniversaire), elle demeure passionnée par le monde hippique, connaît les noms de ses 50 chevaux et joue aux courses. Elle avait même parié le jour de son couronnement. Son cheval n'ayant pas gagné, Sa Majesté consola l'entraîneur! Fin avril, la reine demanda à Steven Spielberg d'organiser une projection, à Windsor, de son dernier film, *Cheval de guerre*.

Si la soirée est purement privée, la souveraine se retire dans ses appartements pour un dîner léger, puis elle regarde la télévision et le journal de la BBC de 22 heures. La reine aime le cinéma; elle a apprécié *Le Discours d'un roi* consacré à son père, mais elle a refusé de visionner *The Queen* mettant en scène, avec un grand souci de vérité, son propre personnage.

Très consciencieuse, Elizabeth II n'ira se coucher que si elle a fait le point de toutes les affaires en cours, dossier par dossier. Le personnel de Buckingham assure que souvent la dernière fenêtre allumée du palais est celle de son bureau ou de sa chambre. Lors des réceptions et dîners d'Etat, la reine vérifie tout, des menus aux plans de table, selon un protocole immuable.

Ce même protocole a parfois été malencontreusement bousculé par d'illustres hôtes étrangers qui, par distraction ou

© AH2/ZJE/WENN.COM/SIPA.

PHOTOS : © DAVID SECOMBE/CAMERAPRESS/GAMMA-RAPHO.

TRADITIONS Le réveil officiel de la reine a lieu à 9 heures au son traditionnel de la cornemuse jouée sous ses fenêtres *(ci-contre, en haut)*. Lors de la visite d'un chef d'Etat étranger, la table de banquet est dressée dans le Hall Saint-George du château de Windsor *(ci-contre, en bas)*. En haut : Elizabeth avec les élèves d'une école primaire de Londres, en 2010.

© ROTA/CAMERAPRESS/GAMMA.

NOUVEAU MONDE Lors de sa visite en Grande-Bretagne, en mai 2011, le président Barack Obama a commis la maladresse de porter un toast à la reine alors même qu'était interprété le *God Save de Queen*. Celle-ci n'a pas cillé.

ignorance des usages de la Cour, se sont laissés aller à une regrettable familiarité. Ainsi, on a déploré que le président Jacques Chirac se soit permis de poser sa main sur l'épaule de la reine au mépris d'une règle stricte : personne ne doit «toucher» la reine d'Angleterre. Le lendemain, les impitoyables tabloïds titraient *«Bas les pattes, Mr. President!»* Le président Obama, lui, s'est distingué, si l'on peut dire, lors de son séjour de 2011, en prenant la parole pour porter un toast alors que le *God save the Queen* était en cours d'interprétation! La reine n'a, officiellement, rien remarqué…

Il est notoire que la souveraine ne manifeste pas publiquement ses émotions et ses réactions. Si on l'a vue souriante au mariage de William et de Kate, on a aussi noté, en 1997, qu'une larme perlait la joue royale lors de la cérémonie du désarmement du yacht royal *Britannia* dont le gouvernement de John Major avait jugé l'entretien trop coûteux. Il faut préciser que le *Britannia* était la troisième résidence officielle de la reine après Buckingham Palace et Windsor, et que, selon la remarque du prince Philip, *«il était la seule maison que nous ayons construite»*, comparée aux siècles d'existence du palais et de la forteresse.

Cette apparente rigidité, qui tient autant à la fonction qu'à l'éducation, n'exclut pas un joli sens de l'humour chez ce chef d'Etat régnant sur plus de deux milliards de sujets répartis sur trois continents par l'institution du Commonwealth. Un ancien député travailliste devenu ministre dans le cabinet de Tony Blair s'était émerveillé de voir la reine rester debout des heures pendant une cérémonie militaire. Et à un journaliste, il avait confié : *«La reine a vraiment de jolies jambes!»* Le propos fut publié dans la presse. Le malheureux politicien ne savait plus où se cacher! Très embarrassé, il téléphona au secrétaire privé d'Elizabeth II pour lui exprimer sa confusion, sa honte et ses regrets d'avoir formulé une telle opinion. On lui répondit qu'il n'y avait aucune offense dans ce commentaire. La reine avait même souri, ajoutant : *«Il y a longtemps que l'on m'a dit quelque chose d'aussi gentil!»*

LA SAGA DES WINDSOR
Jean des Cars

Perrin
428 pages
21,90 €

La galerie des ancêtres

Par Irina de Chikoff

Entre la grand-mère de l'Europe et Elizabeth II, quatre rois se sont succédé. En 1917, la famille de Saxe-Cobourg, qui règne sur la Grande-Bretagne depuis Victoria, a pris le nom de Windsor.

© THE BRIDGEMAN ART LIBRARY.

GOD SAVE THE QUEEN

La Reine Victoria, par sir Hubert von Herkomer, 1891 (Melbourne, National Gallery of Victoria). Cinquante-quatre ans après l'accession de Victoria au trône, l'Empire britannique est à son apogée.

L'Angleterre, c'est elle

Victoria (24 mai 1819-22 janvier 1901)

© RMN/IMAGE COMPIÈGNE. © REDON.

Tout est minuscule en elle. La taille – Victoria ne mesure que 1,45 mètre –, le nez, la bouche, les mains, les pieds. Enfant, elle ressemblait à l'une de ses poupées dont elle avait toute une collection. Jeune, on aurait dit un tanagra. Avec l'âge, elle finira par avoir la silhouette d'un tonnelet, mais son regard ne changera jamais. Il est impérieux comme celui des personnes habituées à commander. A 6 ans déjà, Victoria, qu'on appelait à l'époque Vic, Drina ou Bonnie, tançait non seulement ses poupées mais également les rares petites filles autorisées à venir jouer avec elle, et ses gouvernantes redoutaient les colères violentes de la princesse quand elle tapait du pied parce qu'il n'y a pas de *« voie royale »* pour apprendre le piano. Devenue reine à 18 ans, après la mort de son oncle Guillaume IV, en 1837, elle fait savoir à sa *« chère maman »* qu'elle n'a pas besoin de ses conseils. Deux ans plus tard, elle tient tête au nouveau Premier ministre, lord Peel, qui selon la coutume voulait nommer des nouvelles dames de compagnie auprès de la jeune souveraine. Bonnie n'a jamais connu son père, le duc de Kent, quatrième fils du roi George III, qui est mort alors qu'elle n'avait que 8 mois. Elle n'était pas destinée à régner, mais ses oncles n'ont pas eu de descendance et, à l'âge de 11 ans, Vic apprend qu'elle va hériter du trône de Grande-Bretagne. Sa réaction n'est pas celle d'un enfant ordinaire. Elle veut connaître sa généalogie, celle de la maison de Hanovre, qui a succédé, en 1714, aux Stuart. Jusqu'à son couronnement, sous la houlette de sa mère, née Victoria de Saxe-Cobourg-Saalfeld, qui règle son emploi du temps avec une rigueur toute germanique, Drina, dont le tsar Alexandre Ier fut le parrain, a vécu quasi recluse dans le palais de Kensington. La duchesse de Kent n'autorise qu'avec parcimonie ses apparitions dans le monde. Elle en ignore presque tout. Mais Victoria, qui tient davantage des austères Saxe-Cobourg que des Hanovre volontiers frivoles, est dotée d'un solide bon sens. Il lui permettra sinon

PRINCE CONSORT

Page de gauche : *Le Prince Albert et la Reine,* 1860, gravure sur bois (château de Compiègne). Un an plus tard, meurt celui qui était aussi le conseiller politique de Victoria (*ci-contre,* par Redon, vers 1882). Celle-ci, profondément affectée, ne quittera plus ses habits de veuve.

de comprendre son temps – il va de Dickens à Kipling –, du moins d'accepter les bouleversements sociaux et économiques, souvent douloureux, qui le caractérisent. Elle y sera aidée par trois hommes. Lord Melbourne, le Premier ministre de Guillaume IV, dont elle est très entichée au début de son règne. Son cousin, le prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha, qu'elle épouse en 1840 et dont le sérieux fera bâiller d'ennui tout ce que compte encore l'Angleterre de libertins. Benjamin Disraeli, enfin, son Premier ministre favori, qui fera d'elle l'impératrice des Indes, en 1876. Lord Melbourne était whig. Disraeli est tory. Mais libéraux et conservateurs, qui tout au long du règne de Victoria vont se succéder, ont en commun un pragmatisme tout britannique. Ils ne sont ni les uns ni les autres portés aux idées abstraites. Laissant les rêveurs de leur parti respectif aux rêveries, ils s'efforcent de répondre aux tensions par des réformes électorales et à l'évolution industrielle par l'introduction du libre-échange. Quand, en 1851, le prince Albert inaugure avec la reine l'Exposition universelle, la Grande-Bretagne est sortie du marasme où l'avaient plongée les guerres napoléoniennes. La prospérité est de retour. Grâce au chemin de fer, à l'expansion de l'empire et à l'accroissement de la population. Les différents courants républicains, dont celui des chartistes, n'ont plus du tout la faveur de la nouvelle classe moyenne. Le manoir, que la Chambre des lords représente, cède le pas, sans révolution, à l'usine et à la boutique, que favorisent les Communes. Au palais de Buckingham – Victoria est la première souveraine à l'habiter –, la Cour est loin d'être brillante. On ne s'y ennuie pas encore à mourir comme ce sera le cas après la mort, en 1861, du prince Albert, mais on s'y enrhume déjà car Victoria fait ouvrir toutes les fenêtres. Pour respirer le bon air. Le couple a eu neuf enfants. Il mène une vie familiale exemplaire entrecoupée par quelques bals costumés à thème, des dîners dont l'étiquette est immuable et les cavalcades de fin d'après-midi où Victoria se montre le plus souvent enjouée car elle n'aime rien tant que les chevaux. Des séjours à Balmoral, dans les Highlands, et à Osborne House sur l'île de Wight ponctuent les saisons avec une régularité de métronome. Toute cette belle ordonnance va pourtant chanceler avec la disparition du prince consort. Victoria endosse les habits de veuve qu'elle ne quittera plus jamais. Elle s'isole, se renferme et semble ne plus prêter qu'une attention distraite aux affaires du royaume. Pendant deux ans, l'Angleterre respecte sa peine, mais bientôt on murmure sur ce chagrin dont la démesure est incompatible avec les devoirs d'une reine et les républicains redressent la tête. A Balmoral ou à Osborne, où elle lave inlassablement des aquarelles, Victoria semble n'en avoir cure, mais elle finira par écouter Benjamin Disraeli qui, en 1868, devient Premier ministre et l'encourage à sortir de sa claustration, ce qu'elle fera à partir de 1870 pour devenir, six ans plus tard, l'impératrice des Indes. L'empire est à son apogée. Il sera au cœur même des festivités du jubilé de diamant de la reine en 1897. Quatre ans plus tard, la reine meurt à Osborne House. Son fils aîné, Albert Edouard, surnommé Bertie, a 59 ans. Il mène joyeuse vie au grand dam de sa mère qui le tient pour un être léger et dissolu. Tout le contraire du prince Albert. A l'opposé d'elle-même. Une cigale d'un couple de fourmis.

© THE BRIDGEMAN ART LIBRARY. © REDON.

Bertie le Magnifique

Edouard VII (9 novembre 1841-6 mai 1910)

Haut-de-forme ou chapeau melon, cigare, canne à pommeau, longtemps Bertie, le fil aîné de la reine Victoria et du prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha a promené sa silhouette trapue de par le monde avant d'accéder au trône de Grande-Bretagne en 1901 sous le nom d'Edouard VII. La Belle Epoque n'aurait pu se choisir un souverain mieux adapté à son épicurisme.
Autant son père, surnommé «l'infatigable Albert», était un acharné du travail, autant Bertie, dès son plus jeune âge, fait montre de paresse et d'une nonchalance que le prince consort jugeait coupable. Bertie semble né pour le plaisir. Il aime le sport, les arts, le théâtre et les comédiennes, dont nombre d'entre elles, comme Sarah Bernhardt, seront ses maîtresses. Il a aussi une passion pour la chasse.
On le verra traquer la grouse en Ecosse, tirer des crocodiles en Egypte, des tigres et des éléphants aux Indes. Tous les maharadjahs ne jurent que par le prince de Galles. Ils ne sont pas les seuls. Une nouvelle société, plus libre de mœurs, gravite autour de Bertie, arbitre des élégances. Sa courtoisie n'est jamais prise en défaut. Son tact, sa bonhomie font partout merveille. Aux Etats-Unis, qu'il visite très jeune, Bertie plante un arbre près de la tombe de Washington. A Biarritz, il joue au golf. A Paris, il est de toutes les fêtes mondaines ou plus polissonnes. A Londres, en son hôtel de Marlborough, aussi bien que dans sa résidence de Sandringham dans le Norfolk, Bertie donne des dîners, des bals, des réceptions fastueuses. On s'y bouscule car la cour de la reine Victoria est devenue sinistre et ses soupers sont si guindés que les invités en sortent comme amidonnés.
Pour Bertie, l'Angleterre, l'empire, voire la terre tout entière seraient une vaste cour de récréation.
Son mariage, en 1863, arrangé par la reine Victoria, avec Alexandra de Schleswig-Holstein, fille aînée du futur roi Christian IX de Danemark, n'y changera rien. Bertie continue à courir le guilledou. Il n'en finit plus de s'amuser. Mais on aurait tort de penser que ce prince est une simple tête de linotte.
Même si sa mère en doute, Bertie a hérité de son bon sens. Lucide, il voit avec inquiétude la montée en puissance des Hohenzollern et, dès 1878, préconise un rapprochement avec la France malgré les contentieux du passé et leurs rivalités coloniales. Lorsque son neveu Guillaume II succédera, en 1888, à son père qui n'aura régné que quatre-vingt-dix-neuf jours, le prince de Galles ne cessera plus d'affirmer, contre l'opinion qui prévaut au Royaume-Uni, qu'il est temps pour l'Angleterre de sortir de son *«splendide isolement»*.
Neuf mois après son couronnement, Edouard VII se rend en voyage officiel en France où Sa Majesté sera l'hôte du président Emile Loubet. Les Français n'ont pas oublié Fachoda. L'accueil des Parisiens est glacial. Lorsque Edouard VII parcourt les Grands Boulevards en calèche, la foule le siffle et le conspue. Mais il en faudrait davantage pour que le roi perde son flegme. Le soir même, au théâtre, bien que l'assistance ait été triée sur le volet, il lui semble entendre de nouveau des huées désobligeantes. Bertie préfère faire la sourde oreille et à l'entracte il se rend au foyer pour féliciter les acteurs. Il plaisante, fait rire, séduit. Paris ne peut pas résister à tant de charme et de bonne humeur. Oubliée la «perfide Albion»! Edouard VII quittera la capitale sous les bravos.
Ce voyage pave la route qui conduira à l'Entente cordiale signée en 1904 par le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, lord Lansdowne, dont la mère était française et l'ambassadeur de France, Paul Cambon.
Quatre ans plus tard, Edouard VII ira en Russie, scellant ainsi, la Triple-Entente qui réunissait sous une même bannière le Royaume-Uni, l'empire des tsars et la République française.
En 1910, la santé de Bertie, dont il ne s'est jamais beaucoup soucié, périclite. Il vient se soigner à Biarritz, cette ville qu'il a tant aimée mais, dès son retour à Londres, une mauvaise bronchite le terrasse. Les *«Roaring Twenties»* dont il fut le prince ne lui survivront pas longtemps.

LE ROI DE L'ENTENTE CORDIALE Dandy précédé d'une réputation de séducteur, Bertie (*en haut*, par Redon) monte sur le trône à 59 ans. Celui qui passait pour être plus enclin à la fête qu'au travail œuvrera, pour isoler l'Allemagne, au rapprochement du Royaume-Uni avec la France et la Russie. Page de gauche : *Le Roi Edouard VII, en tenue de sacre, 1902*, par sir Samuel Luke Fildes, huile sur toile (The Crown Estate). La cérémonie du couronnement eut lieu à l'abbaye de Westminster, le 9 août 1902.

© LEE/LEEMAGE. © REDON.

Windsor, my name is Windsor

George V (3 juin 1865-20 janvier 1936)

Son père aimait les cigares et sa corpulence lui avait valu, à la fin de sa vie, le surnom de Tum-Tum. George V est mince et il fume la pipe. Edouard VII était affable, son fils est considéré comme un *« bouledogue en uniforme »* par ses proches. Bertie aimait recevoir, George, avant de régner, vit comme un bourgeois avec sa femme, la princesse Mary, dans une chaumière de Sandringham. Le fils aîné de la reine Victoria était polyglotte, son petit-fils ne peut s'exprimer qu'en anglais. Mais sans accent germanique, ce qui n'était le cas ni des Hanovre ni des Saxe-Cobourg avant lui. Deuxième fils d'Edouard VII, George avait intégré la marine comme cadet. Il se plaisait dans la Royal Navy et, devenu commandant, naviguait à travers le monde quand son frère aîné, Eddy, est mort en 1892 d'une pneumonie. Son père le rappelle aussitôt auprès de lui et sa grand-mère, experte en mariages, le convainc d'épouser la fiancée d'Eddy, Mary de Teck. Une profonde affection unira le couple qui aura six enfants entre 1894 et 1905. George est un père très strict qui

PATRIOTE Héritier du trône à la mort de son frère, George V (*ci-contre, in Lectures pour tous* du 15 avril 1914 et *page de droite,* par Redon), considéré comme un vrai démocrate, aura à affronter la question irlandaise, la Première Guerre mondiale et une crise économique majeure.

terrifie ses cinq garçons ainsi que sa fille unique, Mary. Sa femme, plus rieuse en privé, n'est guère plus caressante. La fratrie la surnommera le *« dragon à plumes »*. Autoritaires, voire même cassants avec leurs familiers, George et Mary montrent un tout autre visage à leurs sujets. Après son couronnement en 1911, George V passe même pour être un véritable « démocrate ».
Il est loué pour son esprit d'ouverture non seulement par les libéraux, mais même par les travaillistes dont le parti ne cesse de progresser.
En réalité, si George V ne ressemble en rien à son père, il tient de sa grand-mère un sens aigu du devoir. Il a aussi hérité de son pragmatisme. Le roi, quelle que soit son opinion personnelle, ne peut rester le point d'ancrage du pays, le socle de l'empire, que s'il en épouse les évolutions.
Dès son avènement, George V soutiendra le « budget du peuple » conçu par le gouvernement whig, la limitation des pouvoirs de la Chambre des lords et le Home Rule réclamé par les députés irlandais.
Il n'hésitera pas à changer par décret, en 1917, son nom de famille, Saxe-Cobourg, adoptant celui de Windsor pour endiguer une vague antigermaniste qui murmure contre Buckingham Palace. Il ne s'opposera pas non plus à une nouvelle réforme électorale qui va instaurer en 1918 un véritable suffrage universel dans le royaume pour tous les ressortissants de plus de 21 ans et les ressortissantes de plus de 30 ans.
Visitant le plus souvent possible les troupes britanniques engagées sur le continent, George V multiplie les déclarations patriotiques pour soutenir l'effort de guerre du royaume auquel participent les dominions et les colonies de l'empire. Mais lorsque son cousin Nicolas II, auquel il ressemble comme un frère, est pris dans la nasse de la révolution bolchevique, il oppose une fin de non-recevoir aux demandes réitérées du gouvernement provisoire de Kerenski. Le roi refuse d'accueillir en Angleterre un autocrate.
Il ne manifestera d'ailleurs aucune émotion lorsqu'il apprendra l'assassinat, le 17 juillet 1918, de l'empereur, de l'impératrice et de leurs enfants dans une cave d'Iekaterinbourg. Le Royaume-Uni, l'Europe tout entière sortent du conflit exsangues. Comme après les guerres napoléoniennes, une crise économique, plus violente encore que celle des années 1816-1821, frappe l'Occident. En Angleterre, le chômage touche bientôt plus d'un million d'individus. En pleine tourmente, Londres va se résigner à accorder l'indépendance à l'Irlande du Sud où une insurrection a éclaté dès 1916. Dans le même temps, le vieux parti whig s'étiole, disparaît presque, tandis que James Ramsay MacDonald, le leader des travaillistes, accède à la fonction de Premier ministre.
Mais le Labour, pas plus que les whigs, ne pourra endiguer la crise. L'or fuit. Les capitaux se dérobent. La banqueroute menace. Ramsay présente sa démission à George V et lui propose de former un gouvernement de coalition avec les conservateurs. Cette alliance sauvera le Royaume-Uni de la faillite. Elle transformera également les relations entre la métropole et les dominions dont les chefs de gouvernement ne dépendront plus du Parlement de Londres. Le roi sera désormais le seul lien officiel entre tous les membres du Commonwealth.
George V, qui n'a jamais joui d'une santé florissante, est épuisé. Ses forces l'abandonnent tandis que les frasques de son fils aîné, Edouard, le désespèrent. Longtemps, il l'avait préféré à son puîné, Albert.
A la veille de sa propre disparition, George V est sans illusions.
« Après ma mort, dit-il, *ce garçon va faire sa propre ruine en moins d'un an. »*

L'insouciant prince charmant

Edouard VIII (23 juin 1894-28 mai 1972)

Le roi George V ne s'était pas trompé. Moins de douze mois après la mort de son père et sa propre accession au trône, Edouard VIII brûle ses vaisseaux. Il a tenté de faire admettre son mariage avec Wallis Simpson, une Américaine deux fois divorcée avec laquelle il entretient une liaison depuis le début des années 1930, mais le Premier ministre, sir Stanley Baldwin, ainsi que tous les chefs de gouvernement du Commonwealth s'y sont opposés. Ils ont fait savoir à David qu'ils n'accepteraient pas non plus un mariage morganatique avec celle qu'on appelle « l'intrigante ».

Edouard VIII n'est plus un jeune homme. Il a 42 ans, mais comme l'avait suggéré Alan Lascelles, qui fut longtemps son secrétaire particulier, il semble être resté un adolescent. Fantasque un jour, mélancolique le lendemain. On le voit avec ses maîtresses, des femmes mariées, dans les night-clubs de Mayfair ou aux régates de Henley. On lui prête également des amitiés particulières, ce qui ne serait encore rien s'il ne se mêlait pas d'afficher des opinions à l'emporte-pièce, incompatibles avec le rôle d'arbitre qui est celui d'un monarque constitutionnel.

Un mois après son entretien avec lord Baldwin, David signe les actes d'abdication à Fort Belvedere, et dans la nuit du 11 décembre 1936 il fait une déclaration radiophonique pour expliquer sa décision : *« J'ai estimé impossible de porter le lourd fardeau de responsabilités et de remplir les devoirs qui m'incombent en tant que roi, sans l'aide et le secours de la femme que j'aime. »*

Dans les modestes cottages d'Angleterre, les Margot du Royaume-Uni pleurent en écoutant celui qui n'est plus leur roi et qui fut un prince de Galles si charmant ! Mais à Londres, aussi bien à la Chambre des lords qu'aux Communes, chez les tories comme au sein du Parti travailliste, on soupire de soulagement.

George V n'avait pas été le seul à déplorer la manière de vivre de l'héritier du trône, en aristocrate décadent, et surtout sa façon de s'exprimer. Ses sorties, lors de ses nombreux déplacements dans l'empire, notamment en Australie où il compare les aborigènes à des primates, et son admiration pour le redressement de l'Allemagne sous la férule du chancelier Adolf Hitler qu'il considère comme un rempart au communisme ont beaucoup inquiété la classe politique.

La désinvolture avec laquelle il a imposé la présence de Wallis Simpson à ses côtés, dès le lendemain de la mort de George V, augurait mal de l'avenir. Non seulement les cercles gouvernementaux hésitaient à envoyer à Fort Belvedere les documents confidentiels auxquels sa compagne pouvait avoir accès, mais l'Eglise anglicane, dont il était devenu le protecteur, ne pouvait admettre une union en totale contradiction avec ses préceptes. Edouard VIII n'ignorait sans doute pas tout le mal qu'on pensait de lui et par manière de plaisanterie il avait même, un jour, taquiné sa belle-sœur Elizabeth, épouse de son frère cadet en l'affublant du titre de *« reine »*. En essayant malgré tout de faire admettre son mariage avec Wallis Simpson, il a tenté un coup de poker et il a perdu.

David ne semble pas en être affecté. En attendant que le divorce de sa maîtresse soit prononcé, il part sur le continent où elle le rejoindra pour convoler en justes noces, le 3 juin 1937, au château de Candé près de Tours. Aucun membre de la famille royale ne sera autorisé à y assister et David, qui porte désormais le titre de duc de Windsor, en concevra une profonde rancune contre George VI. Rayé de la liste civile, David dissimule l'étendue de sa fortune personnelle pour obtenir de son frère une rente que ce dernier lui paiera sur sa propre cassette.

Mais le pire est à venir. Par malice, conviction ou bien pour complaire à Wallis, qui nourrit une vieille amitié avec Joachim von Ribbentrop, le couple va visiter le Reich où il est reçu par le chancelier. Hitler regrette l'abdication d'Edouard VIII. Il le dit. Des intrigues vont se nouer autour du duc de Windsor pour le compromettre toujours plus avant avec l'Allemagne. La guerre n'y mettra pas fin.

Après la débâcle, le duc de Windsor prend le chemin de l'exode vers l'Espagne puis le Portugal où ses déclarations *« défaitistes »* provoquent la colère de Winston Churchill qui fut pourtant son ami du temps de leur jeunesse.

Le Premier ministre le menace même de la cour martiale s'il ne revient pas sur un sol britannique.

Au mois d'août 1940, David et Wallis quittent Lisbonne, contraints et forcés, pour les Bahamas, où David assurera jusqu'à la fin de la guerre la fonction de gouverneur.

Revenu en France, le couple s'installera dans un hôtel particulier du bois de Boulogne que lui offre la Ville de Paris pour un loyer symbolique. Le duc de Windsor mène grand train. On le voit avec sa femme à toutes les réceptions mondaines aussi bien à Paris qu'à New York. Wallis arbore des bijoux de reine, mais la cour de St. James lui refuse toujours le titre d'altesse royale. Ce qui donne des aigreurs à David. Tous deux se consolent de cette injustice avec leurs carlins. Leur vie, jusqu'à la mort du duc, aura été une fête. Un peu triste. Comme toutes les fêtes.

« LA FEMME QUE J'AIME »

Le 11 décembre 1936, moins d'un an après son accession au trône, Edouard VIII (*page de gauche*, par Redon) abdique pour épouser l'Américaine Wallis Simpson, deux fois divorcée. Installés en France, ils prennent, après la débâcle, le chemin de l'exode et rejoignent le Portugal. En août 1940, sommé par Churchill de regagner un sol britannique, le duc de Windsor est nommé gouverneur des Bahamas (*ci-contre* avec Wallis Simpson, vers 1940), fonction qu'il occupera jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

© RUE DES ARCHIVES/BCA. © REDON.

Une voix royale semée d'embûches

George VI (14 décembre 1895-6 février 1952)

Il ne fait pas partie du «*swinging London*» comme son frère David. Albert, surnommé Bertie, comme son grand-père, est trop timide pour fréquenter les réceptions de Chelsea. Il est également bègue. Gaucher, on l'a contraint à écrire de la main droite et il a dû porter des attelles pour redresser ses jambes. En le regardant, son père se disait qu'il manquait quelque chose à Bertie. Livré à des gouvernantes, puis à des précepteurs comme tous les enfants de l'aristocratie, le deuxième fils de George V grandit dans l'ombre de son aîné. Il ne s'en plaindra jamais. En 1909, Bertie intègre le Royal Naval College d'Osborne puis celui de Dartmouth où on le classera, par bonté d'âme, 61e sur 67 cadets. Comme David, il participe à la Première Guerre mondiale, mais les deux jeunes gens sont tenus loin des combats de crainte qu'ils ne tombent entre les mains de l'ennemi. En 1919, le prince Albert est admis au Trinity College de Cambridge où il ne restera qu'un an avant que le roi ne l'appelle auprès de lui pour qu'il le représente dans un certain nombre de cérémonies officielles. A chaque fois, pour Bertie, c'est un calvaire. Il bute sur les mots, le sang afflue à ses tempes et il cligne des yeux pour se protéger. En vain. Parfois, une colère violente le saisit, sous n'importe quel prétexte, mais elle est toujours dirigée contre lui-même et le prince s'enferme dans sa chambre. En 1920, Bertie rencontre Elizabeth Bowes-Lyon, l'une des filles du 14e comte de Strathmore et Kinghorne. Il lui fait une cour assidue, mais Elizabeth se dérobe pendant deux ans. N'espère-t-elle pas épouser le prince de Galles ? En 1923, la jeune fille, qui a compris que David ne se soucie nullement de fonder une famille, finit par céder à Bertie. Le duc et la duchesse d'York vont mener une vie paisible au 145 Piccadilly, dans une vaste demeure confortable mais sans luxe tapageur. Ils auront deux petites filles, Elizabeth et Margaret. Entre ses représentations officielles et des cours d'élocution pour contrôler son bégaiement, Bertie joue au tennis, fait des mots croisés, collectionne des œufs, écoute du jazz et chasse la bécasse. Les rabatteurs se couchent toujours par terre quand il épaule son fusil. Bertie ne s'en offusque pas. Il se satisfait de son existence. Il n'en souhaite pas d'autre. Le destin en décidera autrement. Après la mort de George V, l'accession au trône de David et son abdication, Bertie se voit propulsé sur le devant de la scène. Il est accablé. Mais il sait qu'il ne peut provoquer un nouveau scandale. La monarchie ne s'en relèverait peut-être pas. A l'heure même où des nuages, de plus en plus sombres, s'amoncellent de nouveau sur la vieille Europe. Bertie choisit de régner sous le nom de George VI. Comme pour effacer des mémoires la défection d'Edouard VIII. Son élocution reste difficile, mais lorsqu'il s'adresse au Royaume à l'occasion de la déclaration de la guerre en 1939, ses mots simples trouvent le chemin du cœur des Britanniques. Ils feront face au Blitz. Le roi et la reine également car ils ont refusé de se réfugier au Canada comme on le leur a conseillé et ils ne vont pas non plus éloigner leurs filles d'Angleterre. Inlassablement, George VI visite les quartiers détruits, les usines, les hôpitaux et va encourager les pilotes de la Royal Air Force, quatre fois moins nombreux que ceux de la Luftwaffe. Lui-même, à Buckingham, subira plusieurs bombardements, mais ne renoncera pas à rester au palais parce qu'un capitaine ne déserte jamais son navire. Il multiplie, quoiqu'il lui en coûte, les interventions radiophoniques, pousse sa fille aînée à en faire de même. Elizabeth va même servir sous l'uniforme comme conductrice d'ambulance et de camions militaires. Les Anglais n'oublieront jamais l'attitude de leur souverain pendant toute la durée du conflit. Marquées par la perte des Indes, les années d'après-guerre, difficiles, n'entameront pas son prestige. Lorsqu'il meurt, en 1952, des suites d'un cancer du poumon, les foules sont innombrables pour accompagner son cortège depuis Sandringham House jusqu'à la gare et tout au long du chemin de fer pour voir passer, pendant un bref instant, le wagon fermé qui emmène la dépouille de George VI. Autour de l'abbaye de Westminster, puis à Windsor, c'est toute une population en deuil qui vient rendre hommage au roi timide, au roi bègue, qui fut, en toute humilité, un grand roi.

DEVOIR D'ÉTAT Le duc d'York, Albert (*en haut,* par Redon; *page de droite,* avec sa fille aînée, Elizabeth, en 1934), qui aspire à une vie familiale paisible et bourgeoise, se verra propulsé sur le devant de la scène lors de l'abdication de son frère. Il assumera avec courage ses obligations, se révélant un roi exemplaire pendant le Blitz.

© BASSANO/CAMERAPRESS/GAMMA. © REDON.

Guy Croussy

Duel de Dames

Avec Lady Di, on a pu croire qu'une nouvelle aristocratie, people et humanitaire, allait remplacer l'ancienne. Quinze ans après, il n'en est rien.

Au Royaume-Uni, la collision entre l'ancien et le nouveau monde survint le 29 juillet 1981. Il y avait eu le démantèlement de l'empire, des attentats en Irlande, des émeutes dans les villes industrielles, l'invasion des hooligans et des punks. La monarchie n'avait pas tremblé. Ce n'était rien à côté des conséquences de ce qui se produisit ce jour-là : le fils aîné de la reine, Charles Mountbatten-Windsor, se mariait avec Diana Spencer, une jolie fille, timide, joufflue, bien potelée.

Naguère si nonchalante, soudain, la monarchie prenait un tour nouveau, extraordinaire. Les débuts surtout furent difficiles. Pendant son voyage de noces, Diana découvre que son mari a une autre femme dans sa vie. Elle est effrayée. A son retour à Londres, elle se plaint de devoir faire ménage à trois, ameute ses amies, pleure, bâille pendant les réceptions officielles, menace de se suicider, se jette du haut d'un escalier. La reine constate : *« Cette petite est épuisante. »* Une autre fois, elle s'évanouit en public. Son mari la réprimande : *« Si vous deviez vous évanouir, vous auriez pu le faire en privé. »*

Quand le duc d'Edimbourg était aperçu avec une actrice ou une señora, à Hollywood, Mexico, Buenos Aires, et qu'à mots couverts la presse s'inquiétait de ses longues absences, la reine était si digne qu'elle sidérait le Premier ministre : *« Le prince est en tournée d'inspection dans les pays du Commonwealth. »*

Charles avait souhaité faire un mariage selon la tradition familiale. Son grand-oncle, Louis Mountbatten, avait été chargé de son éducation : *« Le mariage est une corvée, mais il sert à avoir des enfants et quelqu'un à la maison quand on rentre. »* Son père, Philip Mountbatten, lui avait ordonné de se marier au plus vite, vu son âge, et de donner un héritier à la dynastie. Charles s'était donc marié.

Diana ne sait pas faire ménage à trois. Alors, commence la métamorphose la plus surprenante du siècle. La fiancée candide, annoncée comme une petite gourde, se transforme en Antigone. D'abord, elle prend un amant et se découvre des vertus nouvelles : le culte de soi, le narcissisme de la

RITUEL Elizabeth II et Diana dans le carrosse qui les conduisait à la cérémonie d'ouverture du Parlement, en novembre 1982. Dès le début de son mariage, la princesse a peiné à endosser son rôle d'épouse du futur roi.

© PHOTO12/MIRRORPIX.

MÉTAMORPHOSE

En l'espace de dix ans, la jeune fille timide et candide qui avait épousé le prince de Galles *(ci-dessous, Charles et Diana à Balmoral, en 1981)* a laissé place à une femme qui cultive son élégance et sa beauté. Pleine d'assurance, elle pose *(ci-contre)*, en 1991, à Highgrove House, la résidence de campagne du prince de Galles, avec son mari et ses deux fils, William et Harry.

© SNOWDON/CAMERAPRESS/GAMMA.

© DRABBLE TONY/CAMERAPRESS/GAMMA.

modernité. Elle soigne sa forme et sa beauté, s'inscrit au Harbour Club, une salle de body-building où l'on pratique l'aérobic, dépense une fortune en robes et tailleurs coupés par Bruce Oldfield. Elle arpente King's Road, fait provision de tee-shirts et de robes toutes simples. On lui décerne le titre de reine du shopping et lui reconnaît un style personnel. La foule se presse sur son passage. Ses tenues et ses coiffures sont copiées dans tout le royaume. Partout, on assiste à une éclosion de jeunes femmes qui lui ressemblent. Elle est rouée. Sa secrétaire téléphone à des agences de presse : message confidentiel, à 16 heures, la princesse de Galles sera incognito à tel endroit, photos interdites. Les photographes se précipitent. Elle est là. Dans sa façon d'être surprise, elle rayonne de spontanéité. Elle fait mine d'être gênée qu'on lui porte tant d'attention. La population lui a trouvé un petit nom affectueux : Di.

Dans les quartiers huppés, parmi les cadres supérieurs, on prétend que la reine est tombée en désuétude. En temps ordinaire, elle se fagote comme une fermière des Highlands; aux cérémonies, elle porte de petits manteaux rose bonbon ou bleu layette, bibis assortis. A côté, Di est tendance, très hype (hypertop)! Il est vrai qu'Elizabeth II et Di offrent de curieux contrastes. La reine lit les romans d'Agatha Christie, se couche à l'heure des poules et se lève à l'aube. Diana préfère les discothèques et les grasses matinées, et elle a des goûts modernes, elle lit les magazines à photos.

Depuis son mariage, on n'avait connu qu'un flirt à Sa Gracieuse Majesté, commencé avec les intentions les plus pures, réputé chaste. Diana a toujours le cœur en émoi, il n'y a pas deux sessions à la Chambre des lords sans que l'on murmure le nom d'un nouvel amant. Le major des Life Guards, un garagiste, un homme d'affaires, un joueur de polo, un antiquaire, un rugbyman. Quand on lui rapporte les frasques de sa bru – on ajoute que la princesse de Galles met la monarchie en danger –, Elizabeth s'emporte dans un flot de colère.

A la BBC, Diana confie : *«Je suis une femme libre, je vis selon mon cœur. La dynastie*

s'inquiète, elle croit que je la menace.» En 1996, elle divorce. Elle exige vingt millions de livres et une rente annuelle de 500 000 livres. C'est la loi du marché. Charles ne peut pas payer. Peu importe, elle plume Sa Gracieuse Majesté qui doit vider son compte en banque. Sa situation nouvelle n'ôte rien à son importance. Elle est la mère d'un futur roi d'Angleterre. La maman de deux beaux enfants. L'avenir de la dynastie.

«Je veux être la reine des cœurs»

Plus grand monde n'en doute, elle s'apprête à porter le coup décisif. Naturellement, cela arrive : *«Je veux être la reine des cœurs.»* La chose est sérieuse. Winston Churchill l'avait rappelé : *«La monarchie est une affaire de cœur.»* La reine n'est pas chef d'Etat, elle est l'image de la nation, de son unité sentimentale et spirituelle. Dans un pays sans constitution, sans règles écrites pour définir ses devoirs, Elizabeth n'est tenue qu'au respect du droit de la coutume qui se résume en une phrase : la reine est souveraine dans le cœur de ses sujets.

Une autre considération est l'objet de toutes les attentions. Dans les quartiers fortunés, il a toujours été de bon ton de brocarder la reine mais, dans les quartiers modestes, on l'a toujours vénérée. Malcolm Muggeridge : *«Ce sont les duchesses et les nantis, et non les ouvrières, qui trouvent la reine démodée. Ceux qui naviguent en haut de la société ont tendance à mépriser un spectacle de toute évidence conçu pour le peuple.»* Mrs Joan Lestor, présidente du comité du Parti travailliste, l'a déploré : *«Le peuple aime la monarchie, on doit l'admettre.»*

Pour le moment, Diana est la reine des médias. Devant les photographes, en Angola, elle rend visite aux enfants mutilés par les guerres. A Sarajevo, elle milite contre les mines antipersonnel. Au Pakistan, on la photographie dans un hôpital, au chevet d'une personne âgée. A New York, dans le Bronx, elle est à côté de Mère Teresa; elle serre la main d'un malade du sida. Le monde entier admire cette femme élégante, dévouée, une femme au grand cœur.

Les sismographes enregistrent de violentes perturbations dans l'opinion publique. Pour la première fois, des journaux sérieux laissent entendre que Sa Gracieuse Majesté a perdu son caractère sacré, ils se demandent à quoi elle sert, sinon à mener à la baguette une escouade de valets et de

© GAMMA. © STEWART MARK/CAMERAPRESS/GAMMA.

PROVOCANTE En 1993, alors que Charles admet son infidélité à la télévision britannique, Diana réplique en arborant en public une robe suggestive. Quelques jours avant sa mort, en 1997, elle choque l'opinion en s'affichant sur le yacht de son ami milliardaire, Dodi al-Fayed.

dames d'honneur, adorer ses corgis, attendre le retour de son mari, organiser des parades. Sa rivale est portée aux nues.

Les analystes professionnels confirment que Di a supplanté la reine dans les cœurs. Le peuple a trouvé une autre idole. Plus jeune, plus sensible, plus généreuse, plus moderne. Un sondage atteste alors que 38 % des sujets de la reine souhaitent maintenant une république, ils n'étaient que 7 % quelques années plus tôt.

Pendant ce temps, Diana se brûle aux lumières de la célébrité. Parfois, elle semble éperdue, brisée. Elle a souhaité se remarier avec un médecin pakistanais, la famille du fiancé n'a pas voulu d'une divorcée. On la photographie avec un nouvel ami, dans une Rolls-Royce Phantom puis sur un yacht à Saint-Tropez. L'ami s'appelle Emad al-Fayed, son père est milliardaire. Le châtiment est proche. La presse à scandales se déchaîne. Lady Di bafoue la misère de ceux sur qui elle a prétendu s'apitoyer, elle bafoue l'honneur du Royaume-Uni. On rappelle ses escapades nocturnes lorsqu'elle était encore la princesse de Galles, avant son divorce. L'ancien moniteur d'équitation de ses fils se vante de sa bonne fortune. Chaque jour, les pages des journaux traînent Lady Di dans la boue.

Une héroïne de tragédie antique

Au Royaume-Uni, le malentendu entre l'ancien et le nouveau monde a pris fin à Paris, dans la nuit du 30 au 31 août 1997, à 4 heures du matin. Lady Di est morte avec son ami, à la suite d'un accident de voiture. La tragédie a sanctifié celle qui, hier encore, était insultée. Une foule éplorée défile en silence devant le palais de Kensington, dépose des milliers de bouquets de fleurs et des messages écrits à la main : *« Diana, reine de nos cœurs. »* Pendant ce temps, Elizabeth est au château de Balmoral, en Ecosse. Elle refuse de revenir à Londres avant la veille des obsèques. Les journaux s'indignent : *« La reine est sans cœur et sans pitié. »* Charles la supplie : *« Revenez, revenez ! »* Elle cède, elle revient.

Le jour des obsèques, deux millions de personnes sont massées sur le parcours du cortège funèbre. Pour la première fois, la reine attend. Elle est sur le trottoir, devant le palais de Buckingham. Elle attend le cortège qui est en retard. Personne n'a jamais eu le droit de la faire attendre. Elle manifeste son impatience, se retourne vers sa sœur avec irritation. Cette attente est sans doute la pire humiliation de sa vie. Le sacrifice accompli, Diana Frances Spencer s'arroge l'auréole vengeresse d'une héroïne de tragédie antique. En l'abbaye de Westminster, Elton John chante *Au revoir, rose d'Angleterre.*

Dans les jours qui suivent, la population demande à la reine : *« Aimez-nous, montrez que vous avez un cœur. »* Et les critiques se sont tues.

Tony Blair, Premier ministre travailliste, a rendu hommage à la défunte. Elle était « la reine des cœurs », il a ajouté *« la princesse du peuple »*, puis il a coupé court : *« La monarchie n'est pas remise en cause. »*

Au palais de Buckingham, la vie a repris son cours paisible. Elizabeth II a connu un regain d'affection. Cinq années après la mort de Diana Spencer, elle a fêté ses cinquante ans de règne. Bannières, hallebardes, salves de vieille artillerie. Au passage de son carrosse, la foule est empreinte de déférence et d'affection.

© TIM ROOKE/REX FEATURE -SIPA.

PRINCESSE MILITANTE
En janvier 1997, Diana, volontaire VIP de la Croix-Rouge, se rend auprès des enfants victimes des mines antipersonnel en Angola.

©GAMMA.

LES ADIEUX DE LA REINE
Le 6 septembre 1997, la reine mère et Elizabeth II attendent le cortège funèbre de Diana devant les grilles du palais de Buckingham avec les milliers de Britanniques venus rendre hommage à la princesse défunte.

A cette occasion, elle montre que la dynastie des Windsor a fait des efforts pour s'adapter à la modernité. Elle a des mots d'encouragement à l'intention de l'équipe de football d'Angleterre qui, au Japon, joue un match de la Coupe du monde, et elle autorise la présence de 50 Hell's Angels, des motards en Harley Davidson, derrière les soldats en grand uniforme qui défilent en son honneur. Le *Daily Mail* publie sa photo en première page : *« Puissiez-vous régner encore longtemps sur nous. »*

Les années se sont envolées. Aujourd'hui, la monarchie connaît la même ferveur que le 7 février 1952, ce jour où Elizabeth II a remplacé son père sur le trône. Il y a soixante ans. Un jour, en l'abbaye de Westminster, Charles succédera à Elizabeth II, il portera le nom de Charles III. Plus tard, son fils aîné, William Arthur Philip Louis, le remplacera sur la « pierre de la Destinée, par la grâce de Dieu ». Il portera le nom de William V.

William avait 15 ans quand sa mère est décédée. On dit qu'il lui ressemble, déjà on l'appelle « le roi des cœurs ». Depuis 1997, il abhorre les paparazzi et les journaux qui racontent des histoires de coucheries princières. En l'abbaye de Westminster, le 29 avril 2011, il s'est marié avec Catherine Middleton, Kate. Les télévisions ont retransmis la cérémonie dans 74 pays, on a estimé qu'il y avait deux milliards de téléspectateurs. Jugulaire au menton, les Horse Guards hochaient la tête avec fierté.

La nouvelle duchesse de Cambridge porte la bague de fiançailles que Charles avait offerte à Diana. Après la cérémonie religieuse, les mariés sont allés en calèche de la cathédrale au palais de Buckingham. Le jour avait été décrété férié, il y avait une foule enthousiaste sur leur passage. Il y a eu un baiser au balcon. Au même endroit, à la même heure, le 29 juillet 1981, Charles et Diana avaient échangé un baiser. Ils ont décidé que, plus tard, ils s'installeront au palais de Kensington, là où Charles et Diana avaient choisi de vivre.

William veut devenir pilote de la Royal Air Force, sa formation exige qu'il soit souvent absent de la maison. Pendant les absences de son mari, Kate souhaite se consacrer aux œuvres caritatives. Ils font de leur mieux pour montrer qu'ils sont de leur temps, mais William ne cache pas qu'il respectera les bonnes manières que sa grand-mère lui a inculquées quand il était encore un enfant.

Aujourd'hui, les conservateurs et les travaillistes semblent d'accord sur un point : la monarchie est éternelle. Parmi la population, plus grand monde ne se souvient de l'irruption d'une bru rebelle dans la famille royale, icône éphémère d'un monde moderne. Une époque révolue. Les républicains n'ont plus rien à espérer de cette histoire.

À LIRE

De Guy Croussy, aux éditions de Fallois : *Mon mari et moi. Histoire d'une reine*, **286 pages, 18,55 €.** *Les Chagrins du prince Charles*, **302 pages, 18,55 €.** **Chez Denoël :** *Les Silences de Lady Di*, **185 pages.**

COUPLE DE LÉGENDE
Le roi Edouard VIII et Wallis Simpson, interprétés par James D'Arcy et Andrea Riseborough dans le film *W.E.* réalisé par la chanteuse Madonna.

© PRETTY PICTURES.

La folle histoire des Windsor

Par Marie-Noëlle Tranchant

Le cinéma aime les têtes couronnées et la famille royale d'Angleterre le lui rend bien. De la reine Victoria à Elizabeth II, elle lui a offert un large panel de scénarios tragiques ou romantiques.

© PRETTY PICTURES. © BARON/CAMERAPRESS/GAMMA.

À L'IDENTIQUE

Dans *W.E.*, Madonna a été particulièrement attentive à la ressemblance entre ses acteurs et ses personnages. La comédienne Andrea Riseborough *(ci-contre)* a parfaitement réussi sa métamorphose en Wallis Simpson *(ci-dessous)*.

Les souverains britanniques fascinent les réalisateurs anglo-saxons. Cela s'explique aisément par l'attrait visuel d'un monde fastueux, la matière dramatique qu'offrent des histoires de pouvoir et d'amour, le mystère de personnages distants et impénétrables que la caméra rapproche de l'humanité commune. Aux yeux des historiens, ces contributions du cinéma à l'histoire de la Grande-Bretagne restent anecdotiques, parce que la politique se fait ailleurs. Le jeu des partis, l'action des gouvernements, la situation sociale du pays ou le contexte international sont très estompés, voire inexistants, sauf dans *The Queen,* de Stephen Frears. Mais on peut dire aussi que, par là même, le cinéma rend assez justement compte de la place particulière de la royauté britannique, qui mène une sorte d'existence parallèle à la vie politique active de la nation. Avec le règne de Victoria, l'institution a perdu peu à peu son rôle politique déterminant pour évoluer vers ce qu'on a appelé une « monarchie familiale », à la fonction symbolique et affective.

Dernier film en date consacré à la famille royale d'Angleterre, *W.E.* de Madonna (sorti le 9 mai) évoque le destin du duc et de la duchesse de Windsor à travers la rêverie d'une jeune Américaine passionnée par la figure de Wallis Simpson, comme l'est depuis longtemps la chanteuse réalisatrice elle-même. Les initiales du titre reprennent le double monogramme jeu de mots (*we,* « nous ») dont Wallis et Edouard signaient les nombreuses lettres qu'ils ont échangées. Le scénario puise abondamment dans cette correspondance.

Le film se passe à New York, en 1998, au moment de la vente aux enchères spectaculaire des biens du célèbre couple, organisée par Sotheby's pour le compte de Mohamed al-Fayed, qui avait récupéré l'hôtel particulier du bois de Boulogne, dernière résidence de l'ex-roi et de son épouse.

Wally Winthrop (Abbie Cornish), qui vit avec un médecin volage et brutal, se console en allant rêver dans les salons où sont exposés les objets de la prochaine vente Windsor et fait la connaissance d'un musicien russe employé comme vigile, dont elle finira par tomber amoureuse. Cette intrigue

contemporaine se mêle au passé historique de Wallis Simpson et d'Edouard VIII. C'est à la fois l'originalité du film et sa faiblesse. La fiction est un peu lourde et envahissante, mais le personnage de Wally sert de truchement à la réalisatrice pour introduire sa vision délibérément subjective : une interrogation sur l'amour et le sacrifice. Wally éprouve d'abord un attrait romantique pour ce couple de légende et son identification à Wallis Simpson apparaît comme une compensation à l'échec de sa vie sentimentale. Mais peu à peu, elle entre dans la réalité de l'histoire et mesure ce que cet amour plus fort que le pouvoir a coûté de souffrances, de solitude, d'exil, d'humiliations. *«C'est dur de vivre le plus grand amour du siècle»*, constate-t-elle à la fin en lisant les lettres de la duchesse, dans sa demeure parisienne vide et démeublée.

La mise en scène utilise habilement les objets mis en vente, meubles, bijoux, services de table, comme supports de l'imagination, d'où surgissent les dîners et les fêtes, les tête-à-tête, les déchaînements de la presse, le discours d'abdication, les frustrations de l'exil. De sorte que l'évocation du couple

LE ROI BÈGUE Ci-dessous : le 3 septembre 1939, George VI lisant son célèbre discours annonçant aux Britanniques l'entrée en guerre de leur pays contre l'Allemagne. Timide et bègue, le père d'Elizabeth II prit des cours de diction auprès de Lionel Logue, un orthophoniste australien. L'histoire de cette relation a été brillamment mise en scène par Tom Hooper, avec Colin Firth et Geoffrey Rush dans les rôles du roi et de son thérapeute *(en bas)*.

EN HAUT : © HULTON-DEUTSCH COLLECTION/CORBIS. © ARCHIVES DU 7E ART/SEE SAW-PHOTO12.

© THE KOBAL COLLECTION/MIRAMAX. © AFP IMAGEFORUM. © COLLECTION CHRISTOPHE L.

DRAME
Les quelques jours ayant ébranlé la monarchie après la mort de Diana, en 1997, constituent la trame de *The Queen* avec Helen Mirren *(ci-dessus)*. Ci-contre : Elizabeth avec sa sœur Margaret, pendant les obsèques.

princier dans les années 1930 baigne dans un climat onirique, même si la reconstitution est soignée. Des images d'archives alternent avec les scènes jouées par des acteurs très ressemblants, Andrea Riseborough et James D'Arcy. Madonna diva pop a cédé le pas à une réalisatrice réfléchie, qui a travaillé son sujet.

Décors et costumes ont tout le raffinement requis par des personnages connus l'un et l'autre pour leur extrême élégance : les grands noms de la joaillerie et de la haute couture ont été mis à contribution comme ils le furent dans la réalité. Cartier ou Van Cleef ont réédité pour le film certains bijoux offerts par le prince à sa bien-aimée, et on a reproduit à l'identique certaines toilettes fameuses de l'impressionnante garde-robe de Mrs Simpson. La politique tient peu de place dans ce tourbillon mondain : les relations avec l'Allemagne hitlérienne sont réduites à une allusion qui les qualifie de rumeurs, tout comme sont escamotés les rapports orageux avec le gouvernement britannique et avec la famille royale. En fait, le film ne retient du contexte historique que ce qui permet d'étoffer la personnalité des protagonistes. Ainsi, on voit un document d'archives, prolongé par une scène reconstituée, sur une visite du prince de Galles aux mineurs, insistant sur ses préoccupations sociales. Ou encore, Madonna a voulu placer des objets exotiques dans le décor de Fort Belvedere afin de rappeler les voyages du prince à travers l'Empire britannique. Ces traits permettent de suggérer quel souverain il aurait pu devenir et d'équilibrer l'image trop légère du fêtard et de l'amoureux. Mais le film est clairement axé sur l'intimité du couple, somme toute publiquement choisie par les intéressés eux-mêmes.

Auparavant, en 2010, c'est le roi George VI, frère et successeur d'Edouard VIII, qui avait fait les beaux jours du cinéma anglais avec *Le Discours d'un roi*, de Tom Hooper, énorme succès public, oscar du meilleur film, du meilleur

LE SILENCE D'UNE REINE Alors qu'à Londres les Britanniques pleuraient la disparition de leur princesse Diana, la reine se terrait dans un silence obstiné derrière les murs de son château écossais de Balmoral. A droite : le prince Charles et ses fils William et Harry contemplant les gerbes déposées devant l'entrée de Balmoral. Ci-dessous : la scène reconstituée pour *The Queen*, de Stephen Frears.

© AFP IMAGEFORUM. © THE KOBAL COLLECTION/MIRAMAX.

réalisateur, du meilleur scénario et du meilleur acteur pour Colin Firth. Au départ, une pièce inédite de David Seidler, inspirée par les relations de Lionel Logue, orthophoniste australien, avec son plus illustre patient, le duc d'York, futur George VI. En 1981, la reine mère avait refusé à l'auteur l'accès aux archives royales, ne souhaitant pas voir traiter le sujet pour elle encore douloureux du bégaiement de son mari. Le retard a profité au film : entre-temps, le petit-fils de Logue s'est manifesté, apportant les carnets du thérapeute et sa correspondance avec le roi.

L'histoire est d'une belle richesse dramatique. D'un côté, un prince paralysé par un handicap qui l'empêche de remplir ses obligations publiques : on le voit au début, lors de la clôture de l'Exposition de l'Empire britannique de 1925, incapable de prononcer le discours attendu. De l'autre, un obscur étranger aux méthodes empiriques peu orthodoxes et peu protocolaires : professeur de diction théâtrale, Lionel Logue s'est formé à la thérapie en rééduquant des vétérans de la Grande Guerre incapables de parler ; mais il exige qu'on vienne chez lui, qu'on se soumette à son autorité et à sa familiarité désinvolte – il appelle le prince « Bertie ». Les relations sont parfois difficiles, mais la confiance et l'amitié entre les deux hommes grandissent, favorisées par la subtile persévérance de la duchesse d'York. L'enjeu devient crucial lorsque « Bertie » devient le roi George VI, à la suite de l'abdication d'Edouard VIII, en 1936. La tension dramatique monte avec le péril politique, comme le suggère une scène où le roi écoute un discours de Hitler, mesurant le pouvoir de sa grandiloquence. Grâce à Logue et à son courage personnel, il trouvera la véritable éloquence pour prononcer à la radio le discours d'entrée en guerre de la Grande-Bretagne, le 3 septembre 1939.

Dans un domaine où les Anglais sont maîtres, le cinéma d'époque, *Le Discours d'un roi* est la Rolls des superproductions. L'excellence est à chaque poste : un scénario

parfaitement construit, des dialogues impeccables d'intelligence et d'humour, une interprétation brillante, des décors et des costumes superbes, des éclairages raffinés.

Reste que cette belle réussite cinématographique souffre de quelques invraisemblances et de quelques fautes historiques. Physiquement, Colin Firth ne ressemble pas à son modèle même si l'acteur est suffisamment convaincant pour le faire oublier, ce qui n'est pas le cas pour Winston Churchill, tout à fait méconnaissable. Plus grave, Churchill apparaît comme l'instigateur de l'abdication d'Edouard VIII. *«Or c'est exactement l'inverse qui s'est produit : Churchill a tenté de dissuader Edouard VIII d'abdiquer et l'a défendu contre tous – au prix d'une grande impopularité au Parlement et dans le pays»*, a expliqué François Kersaudy, biographe de Churchill, dans une interview au *Figaro*. L'historien regrette aussi que le contexte politique de la Grande-Bretagne à la veille de la guerre ait été effacé au profit d'une situation particulière. Les spectateurs ignoreront tout du voyage de Chamberlain à Munich. En revanche, ils se feront une juste idée de la valeur morale de George VI, de son courage, de sa droiture, de son amour et de son dévouement à sa patrie.

«La famille royale est constamment moquée»

Autre mémorable portrait royal, la reine Elizabeth II elle-même, campée, remarquablement, par Helen Mirren dans *The Queen*, de Stephen Frears. Le film, sorti en 2006, se situe en 1997, au moment de la mort accidentelle de la princesse Diana, à Paris. L'immense vague d'émotion populaire suscitée par cette fin tragique, et amplifiée par l'excitation des médias, se heurte à la froideur de la reine. Sa Gracieuse Majesté s'enferme dans le silence et se retire dans son château écossais de Balmoral. Pour elle, il s'agit d'un événement privé. Diana, séparée de Charles, ne faisait plus partie de la famille royale. Elle n'entend pas faire le moindre commentaire public, et ne veut pas de funérailles officielles. Le Premier ministre, Tony Blair, qui mesure le retentissement national et international du drame, entreprend de négocier avec la souveraine pour qu'elle s'adresse à son peuple. Elle s'y résoudra avec la dignité qui la caractérise, mais cette concession aura pour elle l'amertume d'une défaite. C'est «le discours d'une reine», contrainte de remplir sa fonction symbolique auprès d'une nation dont elle ne comprend plus les attentes et les humeurs.

The Queen analyse ce moment de tension qui fut pour la couronne britannique une crise presque aussi grave que les remous précédant l'abdication d'Edouard VIII. Il s'est produit alors un désaccord profond entre la reine et le pays. Les va-et-vient du Premier ministre pour tenter d'infléchir l'attitude raidie d'Elizabeth II forment la structure dramatique du film. Tandis que les Londoniens déposent d'innombrables gerbes de fleurs le long des grilles de Buckingham Palace, Tony Blair, fébrile, est rivé aux écrans de télévision et au téléphone qui le relie à la souveraine isolée. Michael Sheen, qui avait déjà tenu le rôle de Blair à la télévision, donne beaucoup de crédibilité à ce jeune politicien qui vient d'arriver à Downing Street et sait qu'il doit faire ses preuves.

La succession des événements est reconstituée avec une grande précision par Stephen Frears, qui suit les démarches politiques et protocolaires, et souligne le rôle clé joué par Tony Blair pour réconcilier les Anglais avec la couronne. Tous les détails ne sont peut-être pas exacts, mais le scénariste, Peter Morgan, a puisé à de nombreuses sources (employés de Downing Street ou du palais, politiciens, journalistes, biographes), pour avoir ce qu'il appelle justement *«une imagination documentée»*, sur ce que la reine et le Premier ministre ont pu penser, dire et faire à ce moment-là. L'intelligence et le brio de la mise en scène font parfaitement saisir l'antagonisme entre la société du spectacle, dont la princesse de Galles était devenue une «icône», et le monde symbolique de la monarchie traditionnelle que la reine se fait un devoir de maintenir.

Le film s'autorise à pénétrer dans l'intimité royale avec une irrévérence vite dépassée par la réelle empathie du cinéaste

VICTORIA LA ROMANTIQUE

C'est à l'initiative de Sarah Ferguson que sortit, en 2009, *Victoria, les jeunes années d'une reine*, du Canadien Jean-Marc Vallée. Productrice du film, l'ex-épouse du prince Andrew voulait donner une autre image de l'austère «grand-mère de l'Europe» connue jusque-là par ses portraits de veuve éternelle, toujours de noir vêtue. L'ancêtre des Windsor se transforme ainsi le temps d'un film en une fraîche et charmante héroïne sous les traits de la comédienne Emily Blunt *(ci-contre)*.

AÏEULE MYTHIQUE Ci-contre : un dessin de 1841 caricaturant la reine Victoria en idole de la société. A droite : avant de devenir la célèbre Sissi au cinéma, Romy Schneider avait déjà endossé le rôle de Victoria, en 1954, dans la version viennoise des *Jeunes années d'une reine,* d'Ernst Marischka.

et de l'actrice pour la figure d'Elizabeth II. Ils ne peuvent qu'imaginer des sentiments qu'elle s'emploie à dissimuler sous une stricte réserve, mais le portrait est captivant, avec des touches d'émotions mystérieuses comme ces larmes de la reine, seule au milieu des landes de Balmoral.

Avec son ironie, sa pertinence et sa réelle humanité, *The Queen* apparaît comme un juste reflet de la mentalité britannique. *« La famille royale est constamment moquée, l'institution apparaît comme désuète et inadaptée, mais dans l'opinion générale, Elizabeth II est une femme extraordinaire et elle reste la mère symbolique du pays »*, dit Stephen Frears.

« Un petit oiseau enfermé dans une grande cage dorée »

L'ancêtre de la dynastie des Windsor, Victoria, dernière souveraine de la maison de Hanovre, est devenue une fraîche héroïne de cinéma en 2009, à l'initiative de Sarah Ferguson, duchesse d'York. Productrice du film *Victoria, les jeunes années d'une reine*, réalisé par le Canadien Jean-Marc Vallée, l'ancienne épouse du prince Andrew voulait raconter les débuts de ce long règne et offrir de Victoria une autre image que celle de la sévère « grand-mère de l'Europe ».

© COLLECTION CHRISTOPHE L. © MARY EVANS/RUE DES ARCHIVES. © COLLECTION CHRISTOPHE L.

Le film évoque la métamorphose de Victoria, interprétée par la charmante Emily Blunt. Entre 16 et 21 ans elle va découvrir l'amour et le pouvoir, monter sur le trône, affronter complots familiaux et changement de gouvernement, se marier, être victime d'un attentat, et donner le jour à son premier enfant. Adolescente, elle est *« un petit oiseau enfermé dans une grande cage dorée,* commente la duchesse d'York. *Elle n'avait pas le droit de jouer avec d'autres enfants, de lire ce qu'elle voulait, de monter un escalier sans qu'on lui tienne la main »*. Ce qui ne l'empêche pas d'être très indépendante d'esprit et de cœur. Elle n'attend la permission de personne pour tomber amoureuse de son cousin germain, Albert de Saxe-Cobourg-Gotha, qu'elle rencontre à l'âge de 16 ans et qu'elle épousera à 20, en 1840. Entre-temps, elle est devenue reine, à la mort de Guillaume IV, en 1837. Elle se sent *« une pièce sur un échiquier »*, mais elle est bien décidée à imposer son autorité, avec l'appui de son Premier ministre whig, lord Melbourne. Elle doit d'abord écarter sa mère, la redoutable duchesse de Kent, qui tente d'instaurer une régence avec son conseiller John Conroy. Puis c'est l'arrivée d'un nouveau ministre, le tory Robert Peel, provoquant l'incident dit « crise de la Chambre à coucher » : les dames de la Chambre à coucher de la reine devaient changer avec le parti au gouvernement, ce que Victoria refusa. Démission de Peel, retour de Melbourne, que la présence du prince Albert éloignera à son tour. La jeune souveraine fait ses classes politiques en même temps que son apprentissage de femme.

Soucieux d'exactitude dans les détails du décor et de l'étiquette, *Victoria, les jeunes années d'une reine* conjugue ainsi le récit d'histoire événementielle et le portrait de cour, qui met en valeur le charme, la vivacité et le caractère bien trempé de la reine. Le résultat est joli, agréablement académique. Et beaucoup plus crédible que le précédent *Les Jeunes Années d'une reine* (1954), invraisemblable pâtisserie viennoise du réalisateur des *Sissi*, Ernst Marischka, avec Romy Schneider dans le rôle de Victoria.

Thibaut Dary

Dictionnaire amoureux d'Elizabeth II

Vie de famille et vie de château ont rythmé l'existence de la reine. Revue de détail.

EN HAUT ET DANS TOUT L'ARTICLE : © MARK STEWART/CAMERAPRESS/GAMMA. © TOPFOTO/ROGER-VIOLLET. © RUE DES ARCHIVES/PVDE.

SA MÈRE
Elizabeth Angela Marguerite Bowes-Lyon (1900-2002)

En 2002, Queen Mum s'est éteinte. A 101 ans, elle avait fini par sembler éternelle, tant on s'était habitué à la voir au premier rang des cérémonies officielles. Mais elle était bien plus qu'une mémé vêtue de mauve, invariablement muette. Un demi-siècle plus tôt, elle avait conquis le cœur de tout l'empire. En 1923, cette neuvième enfant d'une famille de dix, issue de la noblesse d'Ecosse profonde, épouse le prince Albert Windsor, duc d'York. Elle l'a fait mariner, espérant peut-être conquérir David, son frère aîné, promis au trône. Or, accepter d'être la femme du prince cadet lui réservera un destin exceptionnel à partir du jour de décembre 1936 où son beau-frère, devenu entre-temps Edouard VIII, choisit d'abdiquer, moins d'un an après avoir été couronné. En mai 1937, le timide Albert, « Bertie », devient George VI, et Elizabeth, reine. Sous son charme discret et exemplaire, elle possède depuis l'enfance un caractère inflexible. C'est elle qu'il faut reconnaître en épouse forte et encourageante auprès de son mari bègue dans le film multi-oscarisé *Le Discours d'un roi*. C'est elle qui refuse, durant la guerre, d'émigrer au Canada et tient à partager le destin du peuple anglais. Elle apprend à porter le masque à gaz et à tirer au revolver, subit neuf bombardements, visite les décombres et les blessés. Son exemple stimule toute la nation. En février 1952, son mari s'éteint. Sa fille aînée, Elizabeth, est sacrée reine. L'épouse du roi défunt hérite alors du titre officiel de « reine mère » et entame dès lors cinquante ans de sourire silencieux.

SA SŒUR
Princesse Margaret Rose, comtesse de Snowdon (1930-2002)

Quand elle meurt – elle aussi en 2002 – Margaret est déjà passablement oubliée par le grand public. De quatre ans cadette d'Elizabeth, elle attira pourtant durant ses plus jeunes années les regards curieux du monde entier. Son idylle avec l'écuyer de son père, l'ancienne gloire de la RAF Peter Townsend, de 16 ans son aîné, avait été rendue publique en 1953. Un homme exemplaire de fidélité aux Windsor, élégant, beau et délicat. Mais tollé général : ce roturier était divorcé. Margaret finira par épouser Antony Armstrong-Jones, un photographe passé par Eton et Cambridge. Elle divorcera à son tour, pour fréquenter d'autres hommes, fumer et boire beaucoup.

SON MARI
Prince Philip Mountbatten, duc d'Edimbourg

Philip est, comme sa femme, l'un des arrière-arrière-petits-enfants de la reine Victoria. Il est né prince de Grèce et du Danemark, en 1921, à Corfou, dans la confession orthodoxe. La même année, son père André, frère du roi Constantin Ier, officier supérieur, est banni pour avoir ordonné de fuir face aux Turcs. Philip erre avec sa famille : Italie, France, Allemagne, puis enfin l'Angleterre où il rejoint les cadets de la marine. Son hérédité lui a conféré le meilleur : il est grand et beau comme un dieu, blond et vigoureux comme un Viking. En 1939, son oncle Louis Mountbatten, prince allemand anglicisé et officier de la Navy (commandant suprême des alliés pour l'Asie du Sud-Est, à la fin de 1943, il deviendra le dernier vice-roi des Indes en 1947), manœuvre pour lui faire rencontrer sa jeune cousine Elizabeth Windsor : il a 18 ans, elle n'en a que 13, mais c'est pour elle un coup de foudre. Philip combat valeureusement durant la Seconde Guerre mondiale, quand Elizabeth, de son côté, devient une vraie et belle jeune femme. Après une longue correspondance et quelques hésitations, en novembre 1947, ils se marient. Philip a dû renoncer à ses titres, prendre la nationalité anglaise et devenir anglican. Il aura aussi à abandonner l'idée de transmettre son nom à ses enfants. En 1952, quand Elizabeth succède à George VI, Philip passe au second plan : la reine marche toujours en premier. Amateur de sports équestres haut de gamme, courses d'attelage et polo, le prince Philip est aussi notoirement connu pour ses sorties, qui ont le charme rugueux de la virilité militaire dans un monde policé.

© POPPERFOTO/GETTY IMAGES. © TIM GRAHAM/GETTY IMAGES.

SES ENFANTS

Même eux, les tracas de la modernité les ont rattrapés. Les rejetons royaux font désormais comme tout le monde : après deux enfants, ils divorcent, ce qui attriste leurs parents. Charles, l'aîné, né en 1948, figure à la première place dans l'ordre de succession au trône. En juillet 1981, il épouse Diana Frances Spencer, qui a tout juste 20 ans. Elle ignorait que son mari, le prince de Galles, aimait déjà depuis dix ans une autre femme, Camilla Parker Bowles. Elle lui donnera comme espéré deux héritiers mâles avant une séparation aux échos médiatiques retentissants et une mort brutale à Paris, en 1997. Depuis, Charles a fini par épouser sa maîtresse de toujours. Espère-t-il la mort de la reine, pour régner enfin ? En fils aimant, il a attaqué en justice les journaux qui l'affirmaient.

Anne, née en 1950, a pour seconde nature l'équitation. Membre de l'équipe nationale championne d'Europe de concours complet en 1971, elle est aux Jeux olympiques de Munich, en 1972, et se marie avec un cavalier, Mark Phillips, en 1973. Cavalier jusqu'au bout, ce dernier refuse la pairie que lui offre la reine, et après qu'Anne et lui ont eu un garçon et une fille, néglige toute fidélité conjugale. Ils ont divorcé en 1992.

Andrew, né en 1960, est le fils préféré de la reine. Servant dans la Royal Navy, en 1982, il prend part à la microguerre des Malouines et, couvert de gloire, il épouse la rousse Sarah Ferguson, en 1986. Ils ont le même goût pour les grands éclats de rire et leur union voit naître deux filles. Mais la duchesse d'York est sensible au charme du vulgaire, notamment à celui des séducteurs. Selon une trajectoire similaire à celle de Diana, elle divorce de son mari, en 1996.

Edouard, né en 1964, fait figure de rescapé dans ce champ de massacre. Vivant caché, il vit heureux, ou en tout cas toujours avec la même femme, Sophie Rhys-Jones, épousée en 1999. Ils ont une fille et un garçon. Equilibre parfait pour les petits-enfants d'Elizabeth. Le couple d'Edouard, comte de Wessex, va-t-il tenir ? Honni soit qui mal y pense !

© MARTIN MEISSNER/ AP/SIPA.

© KEYSTONE FRANCE-GAMMA. © NEIL HANNA/TSPL/CAMERAPRESS/GAMMA.

CI-CONTRE ET À GAUCHE: © TIM GRAHAM/GETTY IMAGES.

Les enfants d'Elizabeth *(de g. à d.)* : Charles, Anne, Edouard, et Andrew. Ci-dessus, les petits-enfants d'Elizabeth *(de g. à d.)* : William, fils de Charles et de Diana, le jour de son mariage avec Kate, en 2011; Eugénie et Béatrice, filles d'Andrew et de Sarah Ferguson; Zara Phillips, fille d'Anne; et Harry, fils de Charles.

© KEVIN DIETSCH/UPI/GAMMA.

© IAN WALTON/GETTY IMAGES.

© IAN JONES/GAMMA.

SES PETITS-ENFANTS

Rien ne leur a été épargné des frasques de leurs parents, oncles et tantes. Ils y ont survécu, nul ne sait avec quelles blessures invisibles. Ils entrent dans l'âge adulte avec toute la beauté de leur jeunesse. Advienne que pourra.

Au premier rang de ces petits-enfants surexposés figure William, consolation de ses vieux jours pour Elizabeth. Grand et beau, calme et blond, adoré des foules, le fils aîné de Charles et Diana, né en 1982, a su trouver une femme digne de lui, au charme simple et irrésistible : Catherine Middleton, rencontrée à l'université de Saint-Andrews, en 2001. Le 29 avril 2011, leur mariage a été suivi par près de deux milliards de téléspectateurs et a signé le retour des heures glorieuses pour la monarchie. Désormais duc de Cambridge, officier dans la Royal Air Force, William a fait un sans-faute. En deuxième place après son père dans l'ordre de succession, il lui reste à donner à son tour un héritier au trône et à se préparer au métier de roi. A 30 ans, c'est tout le mal qu'on lui souhaite.

Son frère Harry, lui, est un rouquin ébouriffé et turbulent, qui aime les sports collectifs et les soirées arrosées, boxe les paparazzi et n'a pas craint, lors d'une fête costumée, de se déguiser en officier SS ! *« Harry le nazi »*, a titré la presse. Erreur de jeunesse pardonnée depuis qu'il a embrassé la carrière militaire dans les pas de son frère et manifesté le vœu d'accompagner les troupes britanniques en première ligne. On lui refusa l'Irak en 2007, on lui a accordé l'Afghanistan en 2008. La presse en parle comme de l'un des plus beaux partis d'Europe. Gageons qu'il finira par se caser.

Les filles d'Andrew, Béatrice et Eugénie, sont de sages étudiantes encore un peu ingrates, qui n'ont défrayé la chronique qu'en raison des couvre-chefs extravagants arborés lors du mariage de leur cousin. Des farceurs les ont parodiées en Javotte et Anastasie, les méchantes sœurs de Cendrillon. Le bibi de Béatrice, créé par Philip Treacy, comparé à une *« lunette de W-C beige »* par le *Time*, lui a valu des commentaires effarés de la planète entière. Il a fini vendu aux enchères sur Internet au profit de l'enfance nécessiteuse, rapportant 93 000 €. Décidément, tout sourit à ces gens.

Enfin, l'aînée des cousines, Zara Phillips, fille d'Anne, a aussi fait parler d'elle. Grande beauté blonde, cavalière émérite comme sa mère, elle a été championne du monde en concours complet individuel, en 2006. Sans revenus royaux, elle les a remplacés par des sponsors. En 2011, elle a convolé avec le rugbyman Mike Tindall, trois-quart centre du XV de la Rose, montagne de muscles au crâne rasé et au profil de brute. Toute la famille était réunie en Ecosse autour de ces époux sportifs. *Annus mirabilis.*

SES YEOMEN

Dans leur costume d'apparat de fermiers médiévaux enrichis, les Yeomen sont héritiers d'une tradition pluriséculaire : d'abord intendants des armées, puis soutien aux Lancastre au XVe siècle durant la guerre civile des Deux-Roses, ils acquièrent la responsabilité de garder la forteresse médiévale qu'est la tour de Londres. De demeure royale, elle devient prison destinée aux personnalités de haut rang, puis lieu de conservation des bijoux de la couronne, et surtout, dès le XIXe siècle, destination touristique majeure du centre-ville londonien. Les Yeomen, toujours présents sur place, assurent chaque soir la cérémonie des clés, rituel immuable de fermeture de la Tour. Ils sont une sorte de version civile des Royal Guards, aussi populaires qu'eux. Leur surnom de *« Beefeater »* a été repris par un fabricant londonien de gin en 1876 : succès immédiat, qui dure encore.

© GETTY IMAGES.

© AFP IMAGEFORUM.

SES CHÂTEAUX

Elizabeth II ne manque pas d'endroits où passer son temps : Buckingham Palace, en plein Londres, est le palais royal où elle demeure la semaine et au balcon duquel on salue le peuple. A 35 kilomètres plein ouest, Windsor Castle est le lieu de ses week-ends, immense forteresse surplombant la Tamise, où les monarques britanniques séjournent depuis presque mille ans. En Ecosse, destination Holyroodhouse, à Edimbourg, bien que ses passages y soient épisodiques. Mais il ne s'agit là que de logements officiels,

SES ROYAL FOOT GUARDS

Il n'y a pas plus emblématique qu'eux. Immense bonnet de fourrure d'ours – hérité de celui qu'arborait la garde impériale de Napoléon vaincue à Waterloo –, veste rouge, pantalon noir : ce sont les soldats de l'infanterie de la garde royale. Dans leur tenue, la disposition de leurs boutons dorés ou la couleur de leur plumet signalent leur régiment d'appartenance parmi les cinq qui composent la division chargée de la protection du souverain : les Grenadiers, les Coldstream anglais, les Scots écossais, les Irish irlandais, les Welsh gallois. Elizabeth II peut aussi compter sur un régiment de cavalerie à son service, les Horse Guards. Tous sont de vrais soldats, déployés aussi sur des théâtres d'opérations extérieures.

© JEAN-CHRISTOPHE RIOU/ AGE FOTOSTOCK.

propriétés de la nation, dont la famille royale n'est qu'affectataire : en 1760, George III les avait échangés contre la création de la liste civile, dotation financière annuelle du Parlement au monarque et à sa famille.
La reine possède aussi des résidences privées, dont Sandringham House, dans le Norfolk, sur la côte est du pays, où elle passe Noël, et son cher domaine de Balmoral, en Ecosse, acquis et construit par la reine Victoria en 1853, dans plus de 200 kilomètres carrés de collines et de forêts. Un séjour idéal pour être tranquille l'été, au milieu des sapins et des coqs de bruyère, loin de tout.

SES CHAPEAUX

Un chapeau *« dont on dirait qu'il est en train de pousser »* : les mots du commentateur de la BBC, rapportés un jour par Bernard Rapp, rendent justice aux plus originales des coiffes fleuries qu'a pu arborer la reine, notamment plus jeune, mais non à leur style habituel, de longue date assez classique. Quand elle ne porte pas sa couronne, et pour ne jamais masquer son visage, Elizabeth II choisit la plupart du temps le demi haut-de-forme ou la toque, que sa modiste Rachel Trevor-Morgan soumet à de légères distorsions et décorations. La mode de la reine, bien que conçue sur mesure par le couturier Stewart Parvin, suscite parfois les ricanements des fashionistas, avec son goût pour les couleurs franches – rose bonbon, bleu roi, jaune poussin, vert anis, rouge coquelicot, violet indigo – employées de pied en cap. Une option dite *« color-block »* qui permet surtout d'être vue de loin. Le plus souvent noir et verni, son sac à main carré est un Launer, porté sur l'avant-bras gauche. Ses bijoux, discrets, sont des perles et des diamants de famille.

PHOTOS : © TIM GRAHAM/GETTY IMAGES.

© REX FEATURES/SIPA.

SES CHIOTS

Elizabeth est passionnée de chevaux, possède l'hippodrome tricentenaire d'Ascot et regarde chaque matin dans le journal les résultats des courses. Mais au sommet du panthéon de ses animaux familiers trônent les fameux corgis d'origine galloise, chiens courts sur pattes tels des bassets, mais aux oreilles dressées rappelant le renard. Un goût hérité de sa mère, qui en était déjà toquée : durant la guerre, un soir de bombardement, elle remonta même à l'étage chercher un corgi oublié. Les corgis sont sur des portraits officiels, déjeunent dans la salle à manger royale, mordent parfois les chevilles des invités et n'ont jamais quitté Elizabeth, qui en possède près d'une trentaine.

SWORD OF STATE

Cette épée d'apparat, qui date de 1675, est la plus grande épée des joyaux de la couronne. Elle symbolise la défense de l'Eglise et du peuple. Lors de la cérémonie du couronnement, elle est présentée au roi par le grand chambellan. Sur la poignée et le pommeau figurent les armes de l'Angleterre, de l'Ecosse, de l'Irlande et de la France, ainsi que la herse de Westminster. Sur la garde, un lion et une licorne portent les armoiries royales. Le fourreau recouvert de velours cramoisi porte aussi des armoiries, des herses et des fleurs de lys.

IMPERIAL STATE CROWN

La couronne impériale d'apparat, réalisée en 1937 pour le couronnement du roi George VI, est portée à la fin du sacre et lors de cérémonies d'apparat comme l'ouverture du Parlement. Elle se pare de pierres célèbres : le Cullinan II, né de la taille du plus gros diamant du monde, le Cullinan, offert à Edouard VII par le Transvaal, en 1907 ; à l'arrière, le grand saphir des Stuart. Selon la tradition, le saphir qui orne la croix aurait appartenu à saint Edouard le Confesseur. L'avant-dernier souverain anglo-saxon avait régné sur l'Angleterre avant la prise du pays par Guillaume le Conquérant, en 1066. Quant à l'énorme spinelle rouge, le rubis du Prince Noir, il s'agirait d'un cadeau du roi de Castille, Pierre le Cruel, en 1367. Page de droite, en bas : la cuillère du couronnement en argent doré, unique rescapée des *regalia* (les insignes royaux dont on se sert pour la cérémonie du couronnement) médiévales, est utilisée pour manier l'huile de l'onction, conservée dans une ampoule en forme d'aigle doré datée de 1661. L'onction, qui confère au roi un caractère sacré, se fait à la tête, à la poitrine et aux mains.

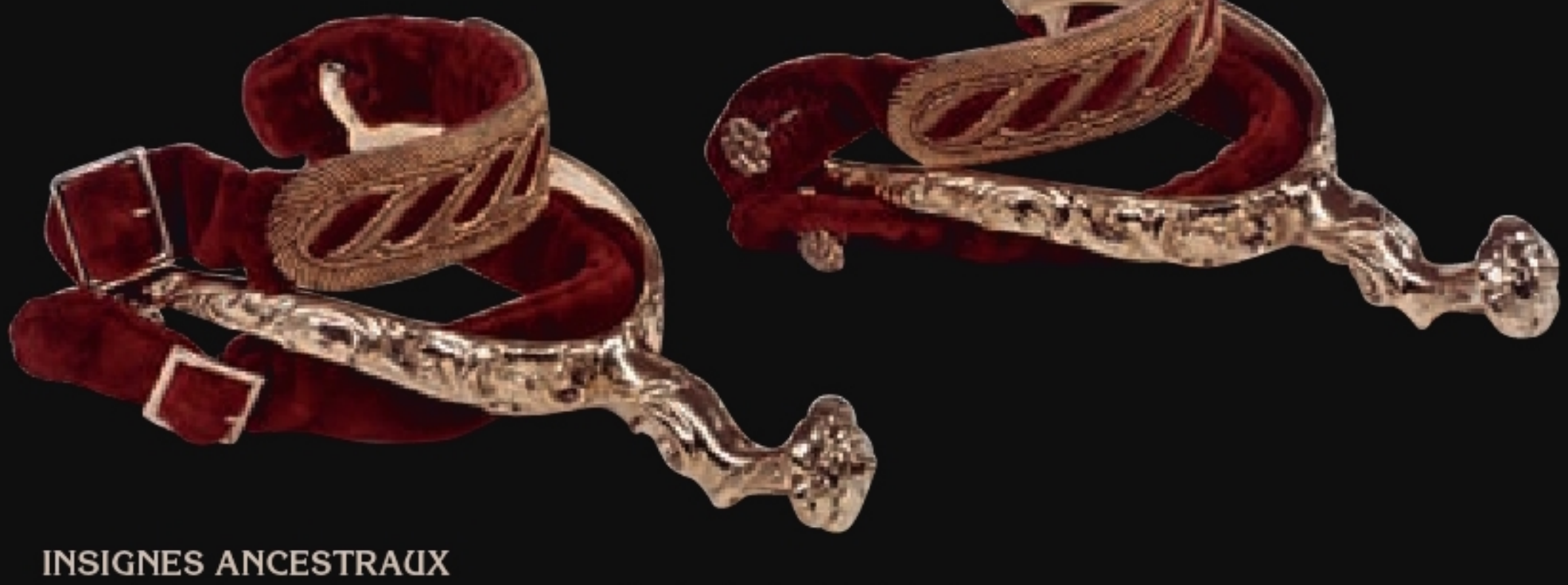
PHOTOS : © RUE DES ARCHIVES/THE GRANGER COLLECTION.

CROWN OF QUEEN ELIZABETH

La couronne de la reine mère, réalisée en 1937 à l'occasion du couronnement de George VI et d'Elizabeth, s'orne d'un des diamants les plus célèbres au monde : le Koh-i-Noor (il forme le cœur de la croix centrale). Son nom signifie « montagne de lumière ». Trésor des empereurs moghols, il passa aux mains de Ranjit Singh, le lion du Penjab, dernier maharadjah à résister aux Britanniques en Inde. Après le traité de Lahore (9 mars 1849), les Britanniques s'emparèrent du trésor de la ville et le diamant fut par la suite offert à la reine Victoria. Depuis, il n'a été porté que par les reines : on dit qu'il porte malheur aux hommes qui osent l'arborer. Une reine consort est couronnée au même moment que son époux, immédiatement avant la présentation des hommages et suivant un cérémonial similaire quoique plus simple. En revanche, si le nouveau souverain est une reine, son consort n'est pas couronné avec elle.

Les bijoux de la Couronne

Conservés dans la tour de Londres, les bijoux de la couronne constituent un véritable trésor dont les insignes royaux forment le cœur.



INSIGNES ANCESTRAUX

La remise des éperons lors du couronnement s'inspire du rituel de l'adoubement des chevaliers. L'anneau symbolise la foi et l'union de la reine et de son peuple. La reine le passe à l'annulaire de la main droite. Celui qu'Elizabeth II porta en 1953 est orné d'un grand saphir surmonté d'une croix de rubis et entouré de diamants. Il avait été réalisé pour le couronnement du roi Guillaume IV, en 1831, et porté à chaque couronnement depuis lors, à l'exception de la reine Victoria dont les doigts étaient si petits qu'il fallut en réaliser un autre spécialement pour elle.

GOD SAVE THE KING

Le globe du souverain fut réalisé en 1661 pour le couronnement de Charles II. Sphère d'or creuse ornée de deux rubans de perles et de pierres précieuses, il est surmonté d'une croix posée sur une améthyste, qui symbolise la royauté du Christ sur le monde. Le sceptre à la croix, ou sceptre du souverain, réalisé lui aussi en 1661, arbore aujourd'hui le diamant Cullinan I, « The Great Star of Africa ». Il signifie le pouvoir temporel du roi. Un deuxième sceptre est remis lors du couronnement, dit sceptre à la colombe, ou « verge d'équité et de miséricorde ».

ST. EDWARD'S CROWN

La couronne de Saint-Edouard, datée de 1661, sert à l'acte même du couronnement : pour le reste de la cérémonie, le souverain porte la couronne impériale. On dit que l'or dont elle est faite provient de la couronne de saint Edouard le Confesseur. Les *regalia* médiévales avaient été détruites en 1649 sur l'ordre d'Oliver Cromwell après l'exécution du roi Charles Ier. A la restauration de la monarchie, en 1660, Charles II fit réaliser de nouvelles *regalia*, sur le modèle des disparues, et la nouvelle couronne conserva le nom de l'ancienne. C'est cette couronne que l'archevêque de Canterbury posa sur le front d'Elizabeth II le jour de son couronnement, le 2 juin 1953.

PHOTOS : © RUE DES ARCHIVES/THE GRANGER COLLECTION.

I WILL

Les *regalia* incluent trois épées qui représentent la clémence, la justice spirituelle et la justice temporelle, vertus que le souverain s'engage à pratiquer lorsqu'il prononce le serment du couronnement. L'épée dite de miséricorde (Sword of Mercy), dont la pointe manque, est aussi appelée Curtana, du nom de l'épée du roi Jean sans Terre, qui avait perdu sa pointe lors d'un combat. Une quatrième épée, l'épée de l'offrande, est bénie sur l'autel avant d'être ceinte par le souverain puis replacée sur l'autel.

EN COUVERTURE

Albane Piot

Sir Stéphane à Buckingham

© LAURENT MENEC/S.E.P. © BBC 2012 / SALLY NORRIS.

Dans une édition spéciale de « Secrets d'Histoire », Stéphane Bern nous fait partager la vie quotidienne d'Elizabeth II.

Le 6 février 2012, les canons retentissaient sur les bords de la Tamise, saluant les soixante ans du règne de la reine Elizabeth II, l'un des plus longs de l'Histoire après ceux de Louis XIV et de la reine Victoria. Pour l'occasion, « Secrets d'Histoire » a consacré ce 29 mai une édition spéciale à la reine d'Angleterre visible en replay sur Internet pendant une semaine. C'est la première fois que l'émission se penche sur un personnage vivant. *« Mais qui peut nier que la reine appartient déjà à l'Histoire? »* s'exclame Stéphane Bern. Le présentateur et écrivain, spécialiste des têtes couronnées, brosse un portrait vivant et coloré de la reine, de ses goûts, ses habitudes, son travail, sa famille. Il nous fait visiter le cadre où elle évolue, les résidences royales de Balmoral, Windsor ou Buckingham, avec leur formidable organisation et les fastes royaux que la monarchie anglaise a su conserver. On y écoute les témoignages de ses anciens Premiers ministres, du prince Charles, et de Valéry Giscard d'Estaing. On y suit avec intérêt ses biographes Marc Roche et Isabelle Rivière. On y est initié aux difficultés de son métier. La reine est astreinte au devoir de réserve politique mais, conseillère du gouvernement, elle reçoit en privé son Premier ministre tous les mardis, une heure durant. On y découvre une femme au caractère bien trempé, à l'expérience politique immense, qui fut formée par Winston Churchill lors de son accession au trône, à l'âge de 25 ans, et incarne maintenant, à elle seule, l'imperturbable stabilité de la monarchie britannique. Le 3 juin, avant un documentaire inédit de la BBC, *La Reine de diamant*, sur le rôle et les fonctions de la reine, Stéphane Bern et Marie Drucker devaient présenter, en direct de Londres, le jubilé d'Elizabeth II et la parade de 1 000 bateaux sur la Tamise.

« Secrets d'Histoire », avec Stéphane Bern, France 2, mardi 29 mai, à 20 h 35.
« Le Jubilé de la reine », France 2, dimanche 3 juin, à partir de 14 heures.
***La Reine de diamant*, France 2, dimanche 3 juin, à 23 heures.**

LE DESTIN D'UNE REINE
Stéphane Bern

Albin Michel
148 pages
24,90 €

© BBC/CORBIS.

Le Véritable Discours du roi

Retour sur l'histoire qui a inspiré le chef-d'œuvre de Tom Hooper.

Le 19 octobre 1926, le duc d'York et son épouse, Elizabeth Bowes-Lyon, rejoignent une partie modeste de Harley Street, la célèbre rue des médecins de Londres. Le roi George V désire que son fils effectue, durant six mois, un tour de l'Empire britannique. Pour le duc d'York, qui souffre de bégaiement, les discours qu'il devra prononcer sont autant d'épreuves qui s'annoncent. Bien qu'il ait déjà vu six ou sept spécialistes sans succès, il vient ce jour-là rencontrer un orthophoniste autodidacte d'origine australienne : Lionel Logue. Le beau film de Tom Hooper, *Le Discours d'un roi*, sorti au cinéma en février 2011, a rendu célèbre cette histoire, même s'il a pris avec la vérité un certain nombre de libertés. Ce documentaire inédit raconte les faits tels qu'ils se déroulèrent. Il revient sur le travail des deux hommes pour permettre au duc d'York, puis au roi George VI, d'exercer dignement ses fonctions. Il mêle images d'archives, témoignages d'anciens patients de Lionel Logue et interviews du biographe Christopher Warwick, de l'historienne Sarah Bradford et de Peter Conradi, coauteur avec Mark Logue, le petit-fils de Lionel Logue, du livre sur le même sujet. Et l'on voit les personnalités de Lionel Logue et de George VI dessiner, sur fond d'histoire du Royaume-Uni, une belle démonstration de courage et d'amitié.

Histoire, mardi 5 juin, à 20 h 35.

LE DISCOURS D'UN ROI
Mark Logue et Peter Conradi

Plon
320 pages
22 €

ET AUSSI

THE QUEEN

La chaîne Histoire diffusera une série documentaire mêlant reconstitutions fictives et images d'archives (qui ne sont pas extraites du film du même nom de Stephen Frears, sorti au cinéma en 2006, mais d'une série diffusée en 2009 à la télévision anglaise), abordant cinq périodes critiques de la vie d'Elizabeth II : son opposition au mariage de sa sœur Margaret avec l'ancien pilote de la Royal Air Force et écuyer du roi, Peter Townsend, marié et père de deux enfants, qui divorça pour elle en 1953 ; les ressentiments de l'opinion publique face à la monarchie et les difficultés financières des Windsor durant les années 1960 ; les relations de la reine avec Margaret Thatcher ; la reine face à Lady Di ; et enfin, l'affaire Camilla Parker Bowles.

©BLAST FILMS.

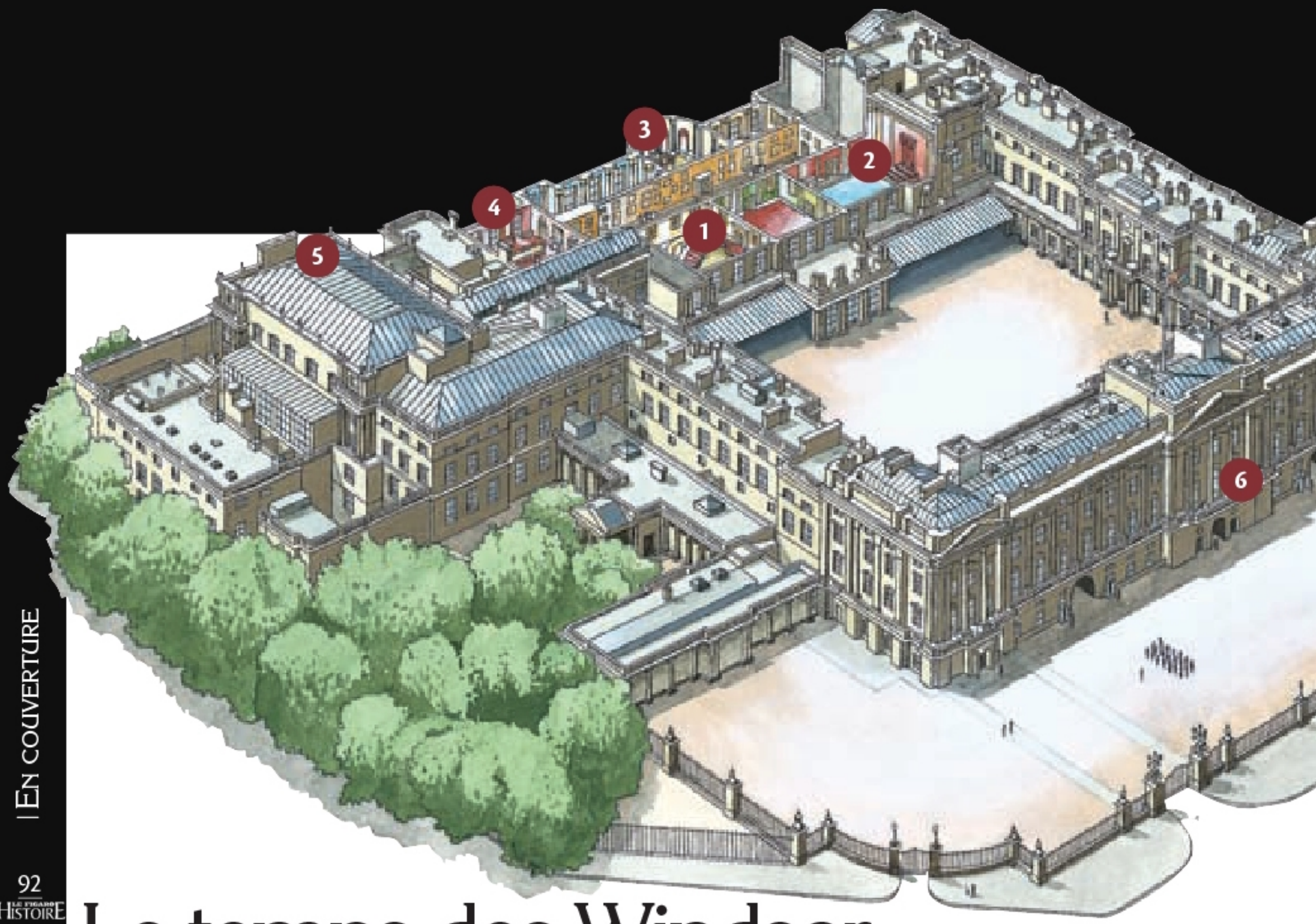
Trois épisodes lundi 4 juin, à partir de 20 h 35, et deux épisodes mardi 5 juin, à partir de 21 h 25.

DOWNING STREET, AU SERVICE DE SA MAJESTÉ ?

© A&O BUERO

C'est au 10 Downing Street, à Londres, que se trouve le siège du gouvernement britannique. Chaque semaine, le Premier ministre rencontre la reine pour un entretien en tête à tête rigoureusement confidentiel. Depuis son accession au trône, Elizabeth II a connu douze Premiers ministres, qu'elle apprécia diversement. Ce documentaire revient sur les relations qu'elle entretint avec eux, de Winston Churchill, qui la forma, à David Cameron, en passant par le travailliste Harold Wilson, la Dame de fer Margaret Thatcher et l'exubérant Tony Blair.

Arte, mardi 19 juin, à 22 h 40.



Le temps des Windsor

Par Albane Piot

20 juin 1837 Guillaume IV étant mort sans enfant, c'est la princesse Victoria, fille unique de son frère Edouard de Hanovre, duc de Kent (1767-1820), qui hérite de la couronne du Royaume-Uni de Grande-Bretagne, tandis que celle de Hanovre échoit à un autre frère de Guillaume IV, le duc de Cumberland. Les deux royaumes, unis depuis 1714 et l'avènement de Georges-Louis de Hanovre sur le trône d'Angleterre, sont désormais séparés.

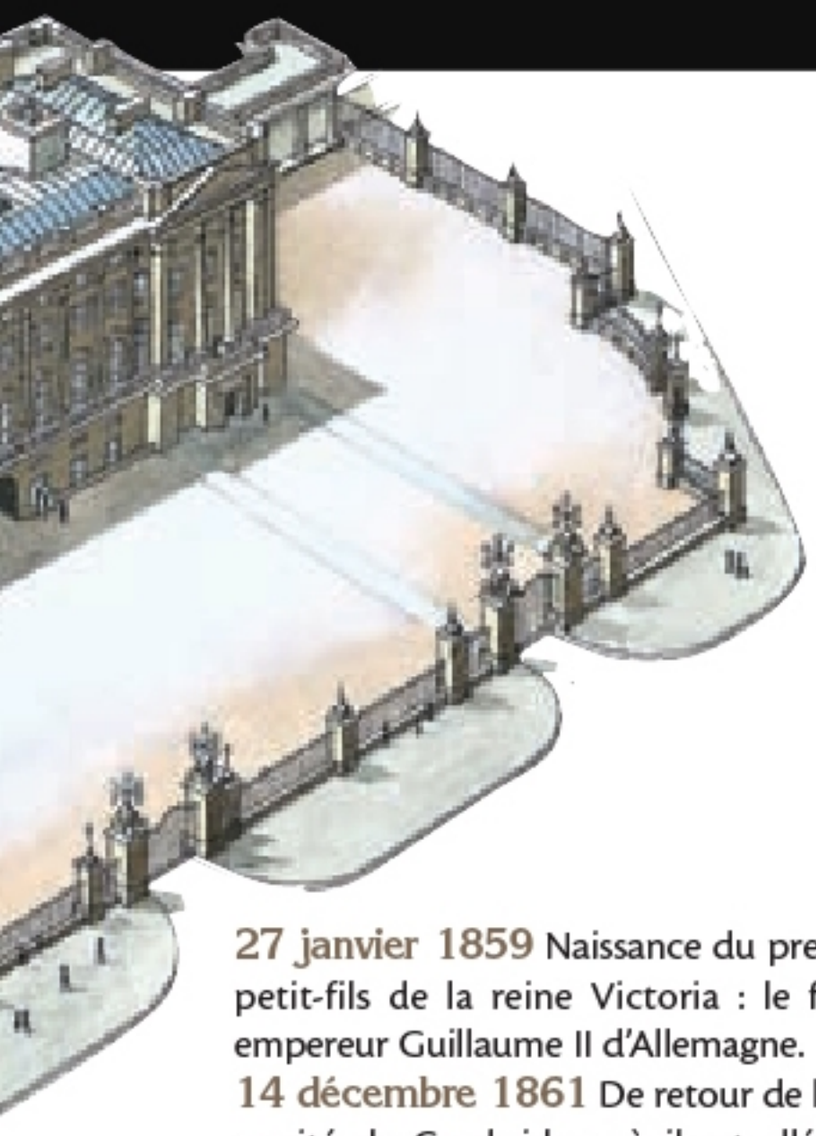
10 février 1840 La reine Victoria épouse son cousin le prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha, auquel elle décernera le titre de prince consort, en 1857. Le prince Albert aura une influence déterminante sur l'orientation du règne de Victoria.

2-7 septembre 1843 Victoria est l'invitée de Louis-Philippe, au château d'Eu, en Normandie. C'est la première visite d'un souverain anglais en France depuis quatre siècles.

1er mai-15 octobre 1851 *The Great Exhibition of the Works of Industries of All Nations*, la première des Expositions universelles, est organisée avec l'aide du prince Albert qui participe activement au développement des arts, du commerce et de l'industrie du royaume. Le succès de cette manifestation internationale, présentée dans le Crystal Palace construit pour l'occasion, manifeste alors la suprématie technologique de l'Angleterre.

18-27 août 1855 A l'occasion de l'Exposition universelle de 1855, à Paris, la reine Victoria se rend en France. Elle est logée au château de Saint-Cloud, parcourt les boulevards percés par le préfet Haussmann. Le 25 au soir, elle dîne à Versailles où, au bras de Napoléon III, elle ouvre le bal donné en son honneur dans la galerie des Glaces. Cette visite officielle est symptomatique du rapprochement qui s'opère alors entre les deux puissances. Elle répond à une visite de Napoléon III et d'Eugénie à Londres, du 16 au 22 avril de la même année. La reine apprécie beaucoup la personnalité de l'empereur. *« Il est merveilleux que cet homme, envers lequel nous n'étions certainement pas particulièrement bien disposés, soit arrivé par la force des circonstances à se lier si intimement avec nous et à devenir un ami personnel »*, écrit-elle dans son journal. C'est dans ce contexte que sera préparé et signé le traité de Cobden-Chevalier (23 janvier 1860), instaurant le libre-échange entre les deux pays, point culminant des relations franco-britanniques au XIXe siècle.

25 janvier 1858 La princesse Victoria, fille aînée de la reine, épouse le prince Frédéric de Prusse, futur empereur d'Allemagne. La reine Victoria allia ainsi ses neuf enfants puis ses petits-enfants à presque toutes les dynasties d'Europe, ce qui lui valut le surnom de « grand-mère de l'Europe ».



Ci-dessus : *« Dieu et mon droit »*, la devise de la couronne britannique, à l'entrée de Westminster.

27 janvier 1859 Naissance du premier petit-fils de la reine Victoria : le futur empereur Guillaume II d'Allemagne.

14 décembre 1861 De retour de l'université de Cambridge où il est allé sermonner son fils Albert Edouard, futur Edouard VII, dont la liaison avec une jeune actrice faisait scandale, le prince Albert meurt de la typhoïde. Victoria sombre dans une dépression qui dure plusieurs années. Elle continue à exercer ses prérogatives royales, mais apparaît peu en public. Ce manque de visibilité de la reine joint à l'inconduite de son fils finit par rendre la monarchie impopulaire et l'expose aux critiques de quelques groupes républicains.

10 mars 1863 Le prince Albert Edouard épouse Alexandra de Schleswig-Holstein, fille du futur roi Christian IX de Danemark, dont il aura deux fils et trois filles.

20 février 1874 Le Premier ministre libéral William Gladstone est remplacé par Benjamin Disraeli, conservateur, que la reine admire beaucoup. Ils partagent les mêmes rêves de grandeur pour la couronne d'Angleterre, et la politique coloniale du Premier ministre va redonner à la monarchie le lustre que le deuil de la reine lui a fait perdre.

25 novembre 1875 Grâce à Disraeli, l'Angleterre acquiert près de la moitié des actions du canal de Suez, évitant ainsi l'hégémonie française sur ce point névralgique.

1er mai 1876 Disraeli offre à la reine le titre d'impératrice des Indes, voté ce jour à la Chambre des lords.

1er janvier 1877 Le vice-roi, lord Lytton, incarnant l'autorité royale en Inde, organise un *durbar* (terme emprunté à l'Empire moghol désignant la réunion des dignitaires de l'empire autour du souverain) à Delhi, au cours duquel les maharadjahs se voient décerner des titres honorifiques en échange de leur soumission à la nouvelle impératrice (représentée par lord Lytton).

13 juin-13 juillet 1878 Au congrès de Berlin, Disraeli parvient à limiter l'influence russe dans les Balkans en obtenant pour la Grande-Bretagne le contrôle de l'île de Chypre. Victoria règne alors sur un empire sur lequel le soleil ne se couche pas, et dont elle devient presque le symbole. A l'occasion de son jubilé d'or, en 1887, aura lieu la première conférence coloniale, réunissant le secrétaire d'Etat aux Colonies, Chamberlain, et les Premiers ministres des colonies dotées de *self-government*.

23 avril 1880-9 juin 1885/ 1er février-21 juillet 1886 Avec la victoire du Parti libéral (whig), Gladstone remplace à nouveau Disraeli, puis Salisbury en 1886. Victoria supporte mal les décisions de son Premier ministre qu'elle pense nuisibles à la grandeur de son pays. Elle s'oppose violemment à Gladstone dans la question irlandaise qu'il veut régler en accordant à l'Irlande une forme d'autonomie interne : *the Irish Home Rule*. La reine n'hésite pas à supplier les libéraux modérés de lutter contre la politique de son Premier ministre et écrit à Salisbury, le chef de l'opposition, pour assurer la défaite du projet que Gladstone a présenté au Parlement. Alors que l'armée britannique vient d'être battue par les Boers, en Afrique du Sud, et que l'avance russe à la frontière de l'Afghanistan menace l'Inde, la reine voit, dans ce

BUCKINGHAM PALACE

(à gauche) succéda au palais Saint-James comme résidence royale sous Victoria.

1/ GRAND ESCALIER. Blanc et or, il mène les visiteurs aux salles de réception situées à l'étage noble.

2/ SALLE DU TRÔNE. Habillée de tentures cramoisies et parcourue d'une frise en bas-relief illustrant la guerre des Deux-Roses, elle accueillait, jusqu'en 1958, les soirées de présentation des jeunes filles de l'aristocratie. Aujourd'hui, elle est utilisée lors de grandes occasions comme les jubilés de la reine.

3/ SALLE À MANGER D'ÉTAT. C'est là que se donnent les dîners officiels lors des visites des chefs d'Etat.

4/ SALON DE MUSIQUE. Situé au centre de la façade ouest qui donne sur les jardins, il est jouxté par les salons de réception bleu et blanc. Le prince Charles, la princesse Anne, le prince Andrew et le prince William y ont été baptisés.

5/ SALLE DE BAL. La plus vaste pièce du palais fut inaugurée en 1856 quand un bal fut donné pour célébrer la fin de la guerre de Crimée. A présent, elle sert aux investitures, anoblissements et autres cérémonies similaires.

6/ BALCON. C'est de ce balcon que la famille royale salue la foule lors des grandes occasions. Il surplombe la cour où a lieu la relève de la garde.

© DORLING KINDERSLEY. © AKG/NORTH WIND PICTURE ARCHIVES.

qu'elle considère comme la perte de l'Irlande, une atteinte de plus à la gloire déjà mise à mal de l'empire. Les élections à la Chambre des communes, dans la nuit du 7 au 8 juin, puis à l'échelle nationale, du 30 juin au 19 juillet, signent la défaite de Gladstone, qui présente sa démission à la reine, le 21 juillet.

6 juillet 1893 Le mariage de Mary de Teck avec George de Galles, duc d'York, fils du prince Albert Edouard et futur George V, est célébré à la chapelle royale du palais Saint-James. «May» de Teck avait déjà été fiancée au prince Albert Victor, frère aîné de George, mort à 28 ans d'une pneumonie, le 14 janvier 1892.

21 juin 1897 Victoria fête son jubilé de diamant. Elle a 78 ans. Malgré son grand âge, la reine continue à remplir ses fonctions. Sa fille Béatrice, veuve du prince Henry de Battenberg, lui lit chaque jour les documents que ses yeux ne voient plus : dépêches ministérielles, courriers divers.

11 octobre 1899-31 mai 1902 La fin de son règne est obscurcie par la seconde guerre des Boers ou guerre d'Afrique du Sud. Victoria suit le détail des opérations, écrit à ses généraux pour les soutenir. Elle félicite le régiment irlandais de Dundonald qui s'est distingué lors de la libération de Ladysmith et, le 4 avril 1900, se rend à Dublin pour trois semaines. En Chine, les Boxers révoltés font le siège des légations (blocs d'immeubles réservés au logement des étrangers).

22 janvier 1901 La reine meurt dans sa maison d'Osborne House, dans l'île de Wight, après une courte maladie. Elle est inhumée dans la chapelle Saint-George du château de Windsor aux côtés de son époux. Avec elle s'achève une période à laquelle on a donné son nom : l'époque victorienne.

1901-1910 Le prince Albert Edouard choisit de régner sous le nom d'Edouard VII (1841-1910). Il a 59 ans. Critiqué pour sa légèreté lorsqu'il était prince de Galles, il va se révéler un roi avisé, fin diplomate. Il est couronné à Westminster, le 9 août 1902.

1er au 4 mai 1903 Les relations étaient devenues compliquées entre la France et le Royaume-Uni; entre autres raisons, l'affrontement de Fachoda sur le Haut-Nil entre le commandant Marchand et le général Kitchener (18 septembre 1898), l'affaire Dreyfus qui avait indigné les Britanniques, y compris la reine, convaincus de l'innocence du capitaine, et la sympathie qu'avait manifestée la presse française envers les Boers contre la Grande-Bretagne. Edouard VII décide alors d'effectuer une visite officielle à Paris durant laquelle il retourne l'opinion française en faveur de la Grande-Bretagne. Il ouvre ainsi la voie à l'Entente cordiale, dont les accords seront signés le 8 avril 1904.

5-11 juin 1908 Edouard VII et la reine Alexandra se rendent à Reval (actuelle Tallinn), en Russie, pour asseoir le rapprochement anglo-russe, mis en œuvre par le ministre des Affaires étrangères Edward Grey avec la convention du 31 août 1907. Ils y rencontrent le tsar et la tsarine sur la Baltique, à bords de leurs yachts respectifs. La Triple Entente (Royaume-Uni, France, Russie) est ainsi parachevée.

Février 1909 Edouard VII visite l'Allemagne, afin de conforter la réconciliation des deux pays dont les relations, tendues jusqu'alors, commençaient à s'assainir. La fin de son règne est marquée par une crise constitutionnelle due à la détermination du gouvernement libéral de réformer la Chambre des lords qui usait immodérément de son droit de veto. Edouard VII se déclare favorable à la nomination de 500 pairs libéraux pour vaincre la résistance de la Chambre haute.

6 mai 1910 Gravement malade, Edouard VII meurt avant la fin de la crise. Ayant présidé à la fin de la guerre des Boers (31 mai 1902) et n'ayant pas connu les troubles de la Première Guerre mondiale, il est surnommé «le roi pacificateur». Son fils George, âgé de 45 ans, ancien capitaine de la Royal Navy, lui succède. Il sera couronné à Westminster, le 22 juin 1911.

Décembre 1910 Le ministre libéral Asquith demande à George V de consentir à la mesure qu'avait approuvée Edouard VII pour rééquilibrer le pouvoir à la Chambre des lords. Les libéraux peuvent ainsi remporter les élections.

12-13 décembre 1911 Le roi George V et la reine Mary sont couronnés empereurs des Indes, à Delhi, et assistent au *durbar* le lendemain : ils sont les premiers souverains britanniques à avoir fait le déplacement. Ce voyage fera beaucoup pour leur popularité.

24 mai 1913 La princesse Victoria-Louise, fille de Guillaume II d'Allemagne, épouse le duc de Brunswick, Ernest-August III de Hanovre, petit-fils de George V. Le Kaiser a convié à cette occasion ses cousins le tsar Nicolas II et le roi George V. Sir Edward Grey, ministre des Affaires étrangères anglais, devra expliquer à l'ambassadeur français qu'il s'agissait d'une visite à caractère privé, car, dans le contexte de tensions internationales précédant la Première Guerre mondiale, cela fera craindre aux Français que l'Angleterre ne fasse désormais des avances à l'Allemagne.

4 août 1914 La veille, l'Allemagne attaquait la France et violait la neutralité du Luxembourg et de la Belgique. En conséquence, George V réunit un conseil pour déclarer la guerre à l'Allemagne. Il sera le protecteur du général (puis maréchal) Douglas Haig, commandant en chef des forces britanniques en France à partir de décembre 1914, notamment en mars 1917 quand les choix tactiques et stratégiques de ce dernier seront vivement contestés. Durant la guerre, le roi et la reine partagent les privations du peuple : le chauffage et l'éclairage sont réduits au minimum et les menus sont simplifiés.

15 mars 1917 Nicolas II abdique; arrêté par le gouvernement provisoire, il est assigné à résidence surveillée. La question de l'asile en Angleterre de la famille impériale est débattue par le gouvernement et le roi. Mais une bonne partie du peuple britannique se déclare hostile à l'accueil du tsar autocrate rendu responsable d'un régime noyé par la corruption, l'incompétence et la trahison. On redoute un soulèvement antimonarchiste de la part des socialistes. Aussi est-il finalement décidé de ne pas accueillir les Romanov.

17 juillet 1917 Les origines allemandes

© AKG/NORTH WIND PICTURE ARCHIVES. © IDÉ.

Victoria, grand-mère de l'Europe

Victoria
reine du Royaume-Uni
et impératrice des Indes
1819-1837-1901

Albert
de Saxe-Cobourg-Gotha
1819-1861

Famille royale en impériale

- britannique
- à Hanovre
- à Belgique
- à Portugal
- à Bulgarie
- à Roumanie
- à Yougoslavie
- à Prusse et Hohenzollern
- à Grèce
- à Danemark
- à Norvège
- à Russie
- à Suède
- d'Espagne

Familles royales en grand-ducales

- de Saxe-Cobourg
- de Nassau et de Bettenburg

de la dynastie de Saxe-Cobourg-Gotha font douter certains Anglais du patriotisme de la famille royale : George V décide donc de rassurer l'opinion en changeant le nom de la famille royale en Windsor.

Août 1919 A l'initiative du Premier ministre Lloyd George, le prince de Galles et futur Edouard VIII est envoyé comme ambassadeur exceptionnel pour remercier les différents peuples de l'empire : ceux-ci ont fait preuve d'un loyalisme incontestable durant toute la durée la guerre (aide militaire, matérielle, financière). En définitive, la dimension impériale de la couronne sort renforcée du conflit. Ces voyages – comme ceux qu'il effectuera par la suite – sont un succès et valent au prince une grande popularité et une légende dorée de prince social.

6 décembre 1921 A l'issue de la guerre d'indépendance irlandaise, un projet d'*« Articles d'accord pour un traité entre la Grande-Bretagne et l'Irlande »* est signé par les ministres anglais et les plénipotentiaires irlandais, instituant un Etat libre en Irlande du Sud ayant le statut de dominion. Le traité est ratifié par le Dáil Eireann (assemblée rassemblant les élus du Sinn Féin, le parti nationaliste irlandais) le 7 janvier 1922. Le nord de l'Irlande reste au sein du Royaume-Uni.

Janvier 1924 Le roi accepte la dissolution du Parlement, réclamée par le chef de l'opposition Ramsay MacDonald, et la formation d'un gouvernement travailliste. George V jouera tout au long de son règne un rôle de conciliateur : il incarnera la stabilité de l'Etat face à toutes les crises. Ainsi, durant la grève générale de 1926. Et en août 1931, à l'issue de la crise économique de 1929, c'est lui qui persuadera Ramsay MacDonald de ne pas démissionner mais de constituer un Cabinet d'union où tous les partis seront représentés.

23 avril 1924 Avec son fils le prince de Galles, le roi inaugure l'exposition de l'Empire britannique à Wembley, vitrine d'un empire à son apogée. Elle est rouverte l'année suivante, le 10 mai. Le duc d'York, George, deuxième fils de George V, succède au prince de Galles en tant que président de l'exposition. Le discours qu'il prononce est, du fait de son bégaiement, une épreuve et une humiliation.

21 avril 1926 Naissance, à Londres, de la princesse Elizabeth d'York, fille du futur George VI, qui disputera quelques années plus tard la vedette à Shirley Temple.

11 décembre 1931 Le Parlement vote le statut de Westminster qui, en accordant aux Parlements des dominions une indépendance législative totale, substitue à l'Empire britannique le *British Commonwealth of Nations*. Le prestige personnel du souverain en sort encore renforcé car la personne royale constitue le seul lien visible entre les Etats membres *« unis par une commune allégeance à la couronne et associés dans le Commonwealth »*.

6 mai 1935 Le jubilé d'argent de George V est célébré dans tout l'empire.

20 janvier 1936 Malade depuis plusieurs années, préoccupé par le célibat du prince de Galles, âgé de 41 ans, et la rumeur de sa liaison avec Wallis Simpson, George V meurt au château de Sandringham.

20 janvier 1936-11 décembre 1936 Edouard VIII règne pendant 325 jours. Le roi semble négliger les affaires de l'Etat, détester le travail et lui préférer la compagnie d'une maîtresse à la réputation douteuse.

© IDÉ.

7 mars 1936 Hitler ordonne à ses troupes de réoccuper la Rhénanie. Le conseil de la Société des Nations se réunit à Londres pour convenir de la politique à tenir envers l'Allemagne. La Seconde Guerre mondiale s'annonce déjà.

Août 1936 Le roi effectue une croisière sur l'Adriette à bord du *Nahlin*. Et Wallis l'accompagne. Le monde entier s'en émeut. Commence une crise qui empêchera Wallis d'être jamais reine.

27 octobre 1936 Le divorce entre Wallis et Ernest Simpson est enregistré.

16 novembre 1936 Edouard VIII informe son Premier ministre de son désir d'épouser Wallis Simpson. Stanley Baldwin s'y oppose fermement : l'union du roi et chef de l'Eglise anglicane avec une femme divorcée et ayant deux maris vivants n'est pas envisageable. Edouard VIII comprend qu'il doit choisir et lui signifie qu'il est prêt à abdiquer. Décision qu'il annonce à son Premier ministre, le 2 décembre.

18-19 novembre 1936 Edouard VIII visite les chômeurs des villages miniers du pays de Galles. Un geste très apprécié.

10 décembre 1936 En présence de ses trois frères, les princes Albert (futur George VI), Henry, duc de Gloucester, et George, duc de Kent, Edouard VIII signe son acte d'abdication au trône pour lui-même et ses descendants.

11 décembre 1936 L'acte d'abdication est entériné à la Chambre des communes et à la Chambre des lords. Le soir, Edouard fait son célèbre discours et quitte le pays.

12 mai 1937 George VI est couronné à Westminster. Lionel Logue, le « docteur du langage » du roi, est présent. George avait épousé lady Elizabeth Bowes-Lyon, en 1923, dont il avait eu deux filles : Elizabeth et Margaret, nées en 1926 et en 1930.

3 juin 1937 Edouard, devenu duc de Windsor, épouse Wallis en France, au château de Candé.

Octobre 1937 Le duc et la duchesse de Windsor font à nouveau scandale en répondant à l'invitation de Hitler qui les reçoit dans son « nid d'aigle ».

19-22 juillet 1938 George VI effectue une visite officielle à Paris : devant le danger imminent de conflit mondial, les deux Etats veulent renforcer leur entente.

30 septembre 1938 Arthur Neville Chamberlain, qui a remplacé Stanley Baldwin au poste de Premier ministre en mai 1937, signe les accords de Munich. Plein d'illusions, il croit arracher à Hitler une grande victoire diplomatique en empêchant provisoirement la guerre. Ces accords feront dire à Churchill : *« Ils ont accepté le déshonneur pour avoir la paix. Ils auront le déshonneur et la guerre. »*

5 mai-22 juin 1939 George VI visite le Canada, puis les Etats-Unis sur l'invitation du président Franklin Roosevelt.

1er septembre 1939-8 mai 1945 Durant la guerre, George VI visite les régions sinistrées, encourage ses troupes. Officier de liaison auprès du quartier général français dans un premier temps, le duc de Windsor est envoyé dès le mois d'août 1940 (17 août 1940-3 mai 1945) aux îles Bahamas comme gouverneur, afin de l'éloigner des points stratégiques en Europe.

13 septembre 1940 Après qu'une bombe a endommagé le jardin de Buckingham, la reine Elizabeth déclare : *« Je suis fière que nous ayons été bombardés : je peux maintenant regarder l'East End dans les yeux. »* Le roi et la reine ont choisi de rester

à Londres afin de soutenir leurs sujets, ce qui leur vaut une immense popularité.

13 octobre 1940 La princesse Elizabeth, âgée de 14 ans, enregistre un discours de soutien aux *« enfants de l'empire »* au cours de l'émission *Children's Hour*.

15 avril 1942 George VI accorde à l'île de Malte la croix de George (George Cross), l'une des plus hautes distinctions civiles du Royaume-Uni créée par lui, le 24 septembre 1940, en récompense de sa résistance aux attaques de l'Axe germano-italien. Cette croix figure sur le drapeau de l'île.

11 juin 1943 Le roi se rend sur le front en Afrique du Nord, puis sur l'île de Malte.

16 juin 1944 Il visite son armée sur les plages de Normandie.

Avril 1945 La princesse Elizabeth rejoint l'*Auxiliary Territorial Service*, corps d'auxiliaires féminines de l'armée, où le sous-lieutenant Elizabeth Alexandra Mary Windsor reçoit une formation à la conduite des véhicules motorisés et à leur maintenance.

8 mai 1945 La victoire est dignement célébrée à Buckingham Palace. Comme en 1914-1918, la famille royale a su s'investir et se mettre à l'unisson de la nation durant le conflit : le lien du roi avec son peuple en sort consolidé.

21 avril 1947 A l'occasion de ses 21 ans, la princesse héritière prononce un discours depuis la ville sud-africaine du Cap : *« Je déclare devant vous tous que je consacrerai toute ma vie, qu'elle soit longue ou courte, à votre service et au service de la grande famille impériale à laquelle nous appartenons. »*

15 août 1947 L'Inde et le Pakistan accèdent à l'indépendance, suivis par la Birmanie, en janvier 1948, et par le Sri Lanka (Ceylan), en février 1948. Ceci conduit à une redéfinition du Commonwealth dont le terme *« British »* est supprimé en octobre 1948.

20 novembre 1947 La princesse Elizabeth épouse le prince Philip de Grèce, naturalisé anglais sous le nom de Mountbatten. Le 14 novembre 1948, naît le prince Charles, et le 15 août 1950, la princesse Anne. Dix ans plus tard naîtra le prince Andrew (19 février 1960), aujourd'hui duc d'York, et le 10 mars 1964, le prince Edouard, actuel comte de Wessex.

28 avril 1949 La veille, l'Inde est devenue une république dans le Commonwealth, reconnaissant la couronne comme chef du Commonwealth sans pour autant lui faire allégeance. La déclaration de Londres fait du roi le chef *(Head)* du Commonwealth, *« symbole de l'association libre des Etats indépendants qui en sont membres »*.

6 février 1952 Elizabeth, ayant entrepris un tour du Commonwealth, se trouve à Sanaga, au Kenya, quand elle apprend la mort de son père, à 56 ans, des suites d'un cancer du poumon. La nouvelle reine sera couronnée le 2 juin 1953.

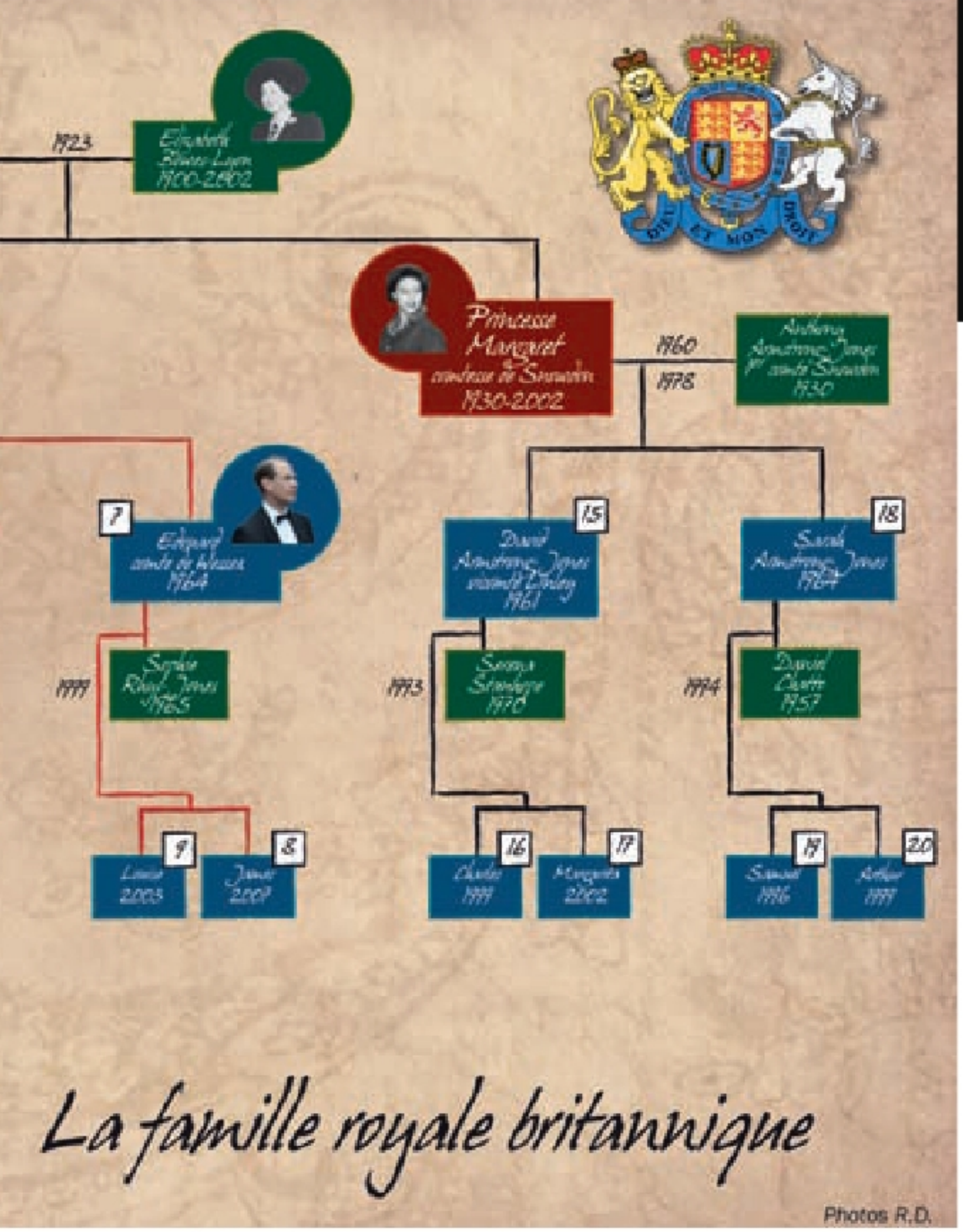
Janvier 1957 Après la crise de Suez, le Premier ministre, Anthony Eden, démissionne pour des raisons de santé. Il revient donc à la reine de désigner son successeur. Sur les conseils de Churchill, elle choisit Harold Macmillan, chancelier de l'Echiquier. Cette décision allant à l'encontre des faveurs de l'opinion, la presse l'accuse de parti pris politique, attitude anticonstitutionnelle pour un monarque britannique. De nouveau, en octobre 1963, elle sera accusée d'obéir à la mouvance aristocratique du Parti conservateur (tory).

18-28 mai 1965 La reine se rend en visite officielle en République fédérale d'Allemagne, dont Berlin-Ouest le 27, première visite d'un souverain britannique en Allemagne depuis cinquante-deux ans.

1er juillet 1969 Charles est investi par la reine comme prince de Galles.

7 juin 1977 Le jubilé d'argent de la reine

© AKG/NORTH WIND PICTURE ARCHIVES. © IDÉ.



La famille royale britannique

Photos R.D.

coïncide avec la tenue à Londres du sommet du Commonwealth, rappelant ainsi le rôle central du souverain britannique comme symbole d'unité.

Mai 1979 Elizabeth II accueille à Buckingham Palace la première femme Premier ministre en Europe : Margaret Thatcher. La Dame de fer va rester onze ans au pouvoir.

29 juillet 1981 Le prince Charles épouse lady Diana Frances Spencer. Elle lui donnera deux fils : le prince William, né en 1982, et le prince Henry (Harry), né en 1984.

2 avril-14 juin 1982 Le 2 avril 1982, le gouvernement militaire argentin ordonne l'invasion des îles Falkland (Malouines), possession britannique depuis 1833. C'était sans compter la force de caractère de Margaret Thatcher qui lance immédiatement la reconquête, supervisant elle-même les opérations et consentant un énorme effort budgétaire. Le prince Andrew, âgé alors de 22 ans, participe aux opérations comme pilote d'hélicoptère sur le porte-avions l'*Invincible*.

24 novembre 1992 A l'occasion du quarantième anniversaire de son accession au trône, la reine prononce un discours dans lequel elle avoue que 1992 fut pour elle l'*annus horribilis*, qui a vu la séparation du prince Andrew et de Sarah Ferguson, le divorce de la princesse Anne, la rupture entre Charles et Diana, et l'incendie du château de Windsor.

26 novembre 1992 Le Premier ministre, John Major, déclare à la Chambre des communes que désormais la reine et le prince de Galles souhaitent payer des impôts et que la souveraine rétribuera sur sa cassette privée certains membres de sa famille, qui ne seront ainsi plus à la charge du contribuable britannique.

9 décembre 1992 Le Premier ministre annonce aux Communes la séparation du prince Charles et de la princesse Diana. Les démêlés conjugaux des membres de la famille royale portent atteinte à la popularité de la monarchie : ils constituent à ce jour la plus sérieuse crise du règne d'Elizabeth II.

31 août 1997 Diana et Dodi al-Fayed, avec lequel elle avait passé l'été, meurent dans un accident de voiture à Paris. Les funérailles de lady Di sont célébrées à l'abbaye de Westminster, le 6 septembre. Elizabeth II ne réagit d'abord pas publiquement au drame et son silence suscite incompréhension et critiques. Poussée par le Premier ministre, Tony Blair, la reine finit par donner une allocution télévisée, le 5 septembre, où elle rend hommage à sa belle-fille disparue. Et le lendemain, lorsque le cercueil passe devant Buckingham Palace, elle courbe la tête.

2002 Le lien entre la monarchie et le peuple britannique, affaibli lors des scandales des années 1990, semble se resserrer à l'occasion du jubilé d'or de la reine. Elizabeth perd sa sœur, la princesse Margaret, le 9 février, puis sa mère, Queen Mum, le 30 mars.

28 février 2008 A la suite de la divulgation dans les médias de la présence du prince Harry en Afghanistan où il servait en secret depuis dix semaines, le ministère de la Défense décide son rapatriement, de peur qu'il ne serve de cible aux talibans. Il est promu lieutenant, le 13 avril 2008. En janvier 2009, il commence une formation de pilote d'hélicoptère de l'Army Air Corps récemment achevée avec succès.

29 avril 2011 Le mariage du prince William et de Kate Middleton est célébré à l'abbaye de Westminster.

17-20 mai 2011 La reine se rend en Irlande, première visite officielle d'un souverain britannique depuis l'indépendance.

2012 Elizabeth II fête son jubilé de diamant. Les célébrations se déroulent à Londres, du 2 au 5 juin.

Albane Piot et Pascale de Plélo

Royal bookstore

L'histoire des Windsor compose à elle seule une passionnante bibliothèque. Revue de détail.

La Saga des Windsor

Jean des Cars

Avec le mariage de Kate et William, la monarchie britannique a pris un coup de jeune et a retrouvé une popularité, elle qui était sortie bien fragilisée des scandales des années 1990. Le duc et la duchesse de Cambridge sont les héritiers d'une vieille dynastie de rois et de reines, qui prit le nom de Windsor en 1917. C'est l'histoire de cette dynastie, ses heurs et malheurs, que l'auteur déroule ici, avec brio et vivacité. Passionnant. *AP*

Perrin, 428 pages, 21,90 €.

Histoire de l'Angleterre

Bernard Cottret

Professeur émérite de civilisation des îles Britanniques et de l'Amérique coloniale de l'université de Versailles-Saint-Quentin, Bernard Cottret offre ici une synthèse limpide et accessible de l'histoire de l'Angleterre. Outil de référence, ce livre original et passionné se lit avec grand plaisir. *PDP*

Tallandier, « Texto », 624 pages, 12 €.

Elizabeth II. Dans l'intimité du règne

Isabelle Rivière

La journaliste Isabelle Rivière a eu le privilège de suivre la reine Elizabeth II dans ses déplacements en Grande-Bretagne et à l'étranger, et lors de plusieurs événements officiels. Un privilège quand on sait que la reine n'a jamais accordé aucune interview. Riche de ces expériences et des informations collectées dans les archives et les sources imprimées, elle nous raconte ici la vie quotidienne et la personnalité d'une femme devenue légendaire, et pourtant méconnue. Une biographie intimiste qui nous fait pénétrer dans les coulisses de la monarchie britannique. *PDP*

Fayard, 364 pages, 20,90 €.

Mon mari et moi

Guy Croussy

C'est l'histoire et la peinture d'une personnalité : Elizabeth Alexandra Mary Windsor, plus connue sous le nom d'Elizabeth II, reine d'Angleterre. Avec une ironie affectueuse, Guy Croussy brosse des portraits hauts en couleur et sans concession des membres de la famille royale. Un livre savoureux où la finesse du trait le dispute à la drôlerie des situations. *PDP*

De Fallois, 286 pages, 18,55 €.

Majesté !

Bertrand Meyer-Stabley

Avec cette biographie, Bertrand Meyer-Stabley livre un reportage très complet sur la reine, « côté cour et côté jardin ». Au récit de sa vie, il ajoute une peinture de son quotidien : son emploi du temps, ses goûts, ses passe-temps favoris, son humour. Bien renseigné et plein de sympathie pour cette « grande dame », ce livre satisfera sans aucun doute les inconditionnels de la reine et de la monarchie britannique. *AP*

Pygmalion, 460 pages, 19,90 €.

Victoria et Napoléon III. Histoire d'une amitié

Antoine d'Arjuzon

Contrairement à ses prédécesseurs de la dynastie de Hanovre, la reine Victoria avait une grande connaissance de la France et de sa langue. Quant à Napoléon III, il passa au total sept ans de sa vie en Angleterre. Pour renforcer une alliance fragile de leurs pays dans le contexte de la guerre de Crimée, les deux souverains se rencontrèrent pour la première fois le 16 avril 1855. Naquit alors une vraie amitié, avec ses joies et ses difficultés, une histoire étonnante et belle sur fond de relations internationales. Un livre fourmillant d'informations historiques. *AP*

Atlantica, «Sceptre et couronne», 312 pages, 20 €.

La Reine Victoria

Roland Marx

Ce livre n'est pas un portrait individuel : l'historien refuse, selon ses propres mots, de se convertir en *«romancier du réel»*. Sans s'appesantir sur des détails anecdotiques de la vie de Victoria, Roland Marx élargit son propos à l'histoire du Royaume-Uni durant cette période. Il montre ainsi le rôle joué par Victoria dans les orientations que suivit l'Empire britannique, et ce que la reine a représenté aux yeux de son peuple. Il en résulte une somme historique d'une belle largeur de vue, qui donne à Victoria sa juste place dans l'Histoire. *AP*

Fayard, 537 pages, 25,40 €.

Le Roi, l'Empereur et le Tsar. **Catrine Clay**

Les vies croisées de trois cousins germains qui furent aussi trois souverains : George V, roi du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande et empereur des Indes, le tsar Nicolas II de Russie, et l'empereur d'Allemagne et roi de Prusse Guillaume II. En retraçant leur histoire, bien documentée, Catrine Clay met en scène leur amitié, leurs rivalités et leurs jalousies, pour montrer en définitive comment les relations entre ces trois hommes ont concouru au déclenchement de la Première Guerre mondiale. Une guerre à l'issue de laquelle seul George V garda sa monarchie indemne et même renforcée. Une manière originale d'aborder les relations internationales de la fin du XIX[e] siècle et du début du XX[e] siècle. *AP*

JC Lattès, 456 pages, 23 €.

L'Abdication. **Alain Decaux**

L'académicien Alain Decaux fut le premier historien autorisé à consulter les archives de l'ancien roi d'Angleterre devenu duc de Windsor. Il eut aussi le privilège de s'entretenir avec lui. Pendant plusieurs années, il a mené son enquête, s'est rendu sur les lieux où ont vécu ses protagonistes, jusqu'à Beach House, la maison où Wallis dut se cacher vingt jours pour attendre son divorce. Il dresse ici un portrait fidèle des lieux, des faits et des personnes. Il y met en avant le rôle joué par lord Beaverbrook, magnat de la presse, celui du Premier ministre Stanley Baldwin, celui de Winston Churchill. L'enquête impeccable se lit comme le plus palpitant des romans policiers. *AP*

Perrin, 337 pages, 17,80 €.

Elizabeth. La reine mère

William Shawcross

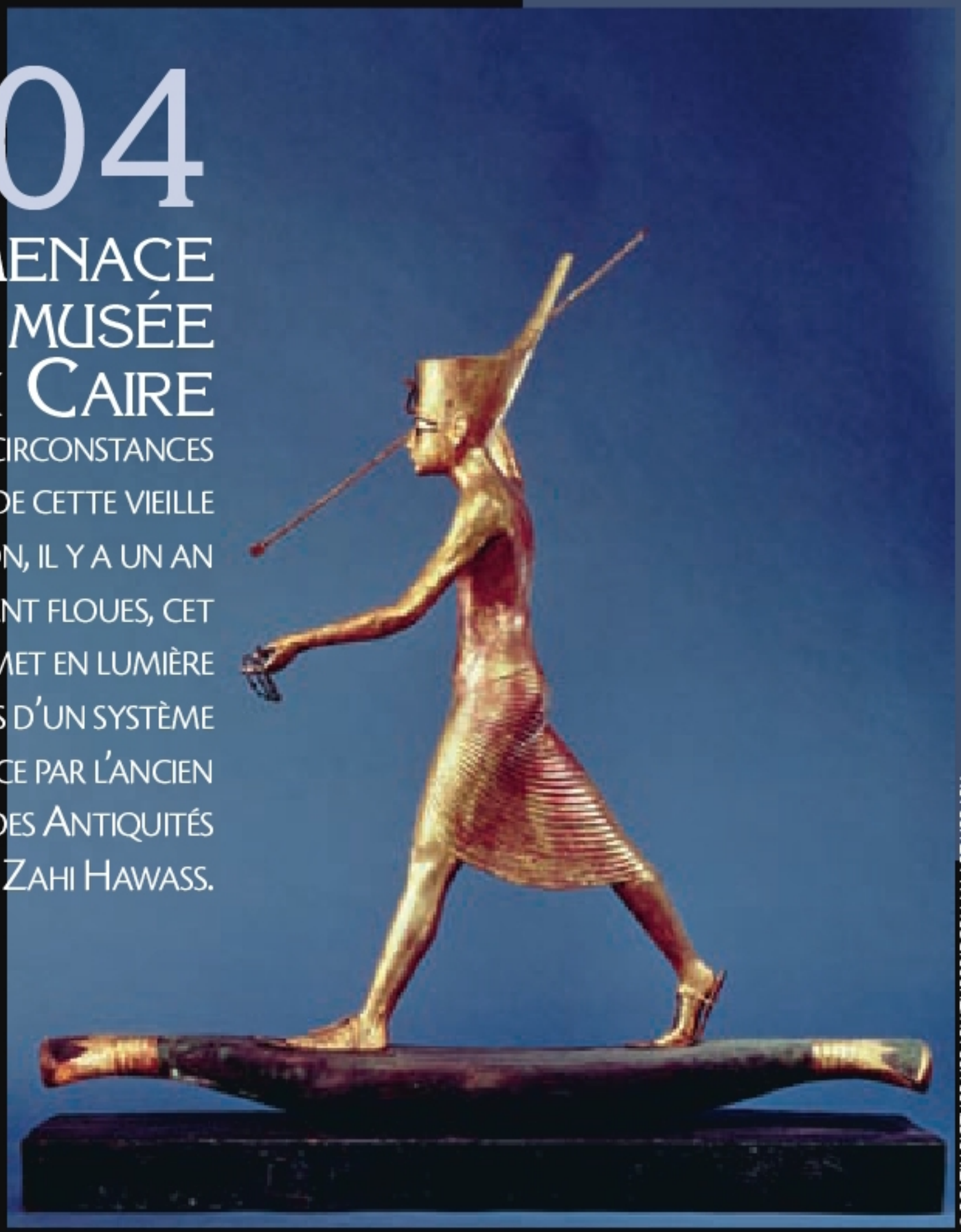
Edition française de la biographie officielle de la reine mère, demandée à l'auteur par la reine Elizabeth II en 2003, cet ouvrage nous fait rencontrer une femme calme et discrète, mais à la personnalité très affirmée, et qui sut gagner l'affection des populations. Jeune femme vive, gaie et spirituelle, elle apporta un souffle de liberté dans la vie de la Cour, et fut le soutien indéfectible de son époux, le duc d'York, devenu roi sous le nom de George VI. Outre le portrait d'une personnalité attachante, c'est un siècle d'histoire de l'Angleterre qui défile à travers sa vie. *PDP*

Philippe Rey, 476 pages, 24,50 €.

L'ESPRIT DES LIEUX

104
Menace sur le musée du Caire

Si les circonstances du pillage de cette vieille institution, il y a un an et demi, restent floues, cet événement met en lumière les carences d'un système mis en place par l'ancien directeur des Antiquités égyptiennes, Zahi Hawass.



© BOLTIN PICTURE LIBRARY/THE BRIDGEMAN ART LIBRARY.

© AKG-IMAGES/JOSEPH MARTIN.

114
Mariage royal à Saint-Jean-de-Luz

Quarante jours durant, ce petit port de pêche vécut au rythme de la cour du jeune Louis XIV. C'est dans l'église Saint-Jean-Baptiste que fut célébrée son union avec l'infante Marie-Thérèse, le 9 juin 1660.

118

Nos ancêtres les Barbares

© MUSÉE DE SAINT-DIZIER/PHOTO CLAUDE PHILIPPOT.

Autour des trésors de trois tombes de la haute aristocratie franque, le musée historique Saint-Remi célèbre le 1500e anniversaire de l'implantation, à Reims, d'une dynastie mérovingienne.

Et aussi

Médecins de papiers…

La Bibliothèque nationale abrite le seul atelier de restauration de globes et de cartes ou plans de grand format. Un savoir-faire unique, mis au service du monde entier.

Menace sur le musée du Caire

Par Geoffroy Caillet

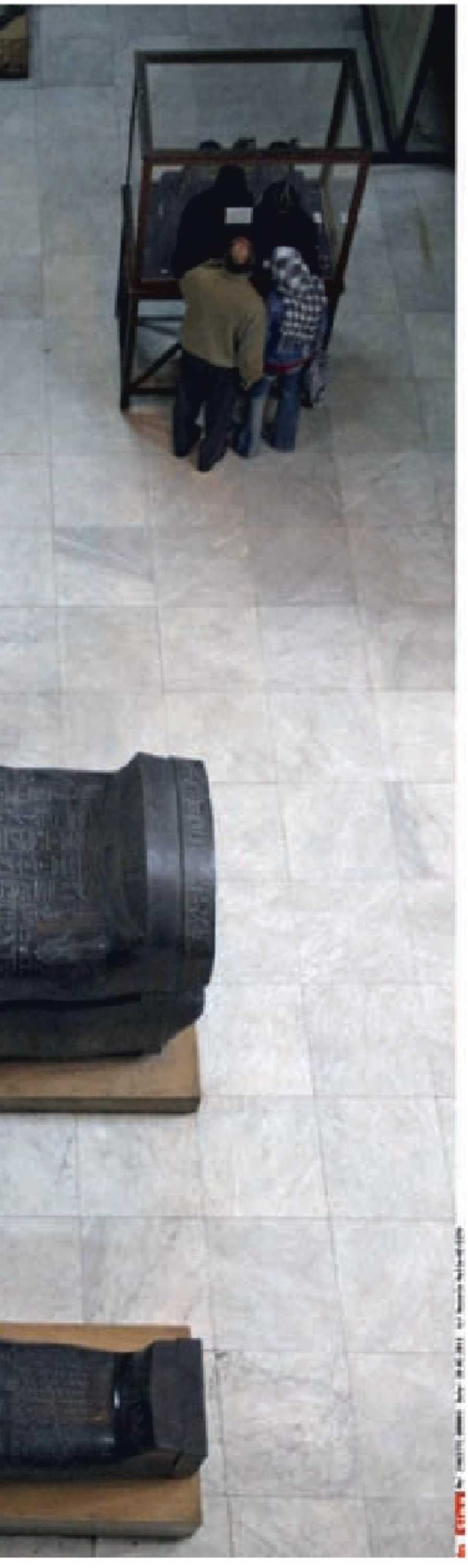
Un an et demi après le pillage du Musée égyptien du Caire, les zones d'ombre qui entourent l'événement font mesurer le poids de la politique menée par Zahi Hawass, l'ancien patron des Antiquités égyptiennes. Et révèlent le malaise de l'institution.

© ALFRED/SIPA.

PROTECTION RAPPROCHÉE
Un soldat posté à côté du masque d'or de Toutankhamon. Après le pillage dont a été victime le Musée égyptien du Caire le 28 janvier 2011, ce type de clichés mettant en scène l'armée, gardienne des œuvres, était censé rassurer l'opinion sur la sécurité du musée.

MIRACULÉ A gauche : Zahi Hawass, alors ministre d'Etat aux Antiquités, brandissant, le 12 avril 2011, la statue en bois doré de Toutankhamon, endommagée lors du pillage (*à gauche, en bas,* état avant le vol), qui venait d'être retrouvée dans un sac abandonné dans le métro du Caire. Les autres éléments (l'embarcation et les pieds de la figurine, le bras droit et le harpon, le cercle de bronze tenu dans la main gauche) furent retrouvés dans le musée. A droite : si le musée a rouvert sous la protection de l'armée dès le 20 février 2011, les touristes se sont faits rares. Cette désaffection touche de plein fouet l'institution centenaire du Caire. Le bâtiment néoclassique qui abrite le Musée égyptien du Caire reflète une époque révolue de l'égyptologie et concentre tous les défauts d'une muséographie désuète.

© KHALED ELFIQI/EPA/CORBIS. © ARALDO DE LUCA. © HUSSEIN MALLA/AP/SIPA.



Dans le centre du Caire, les braises du volcan Tahrir sont encore fumantes. Surplombant d'un côté le Nil et de l'autre l'extrémité nord de la place, l'ancien siège du Parti national démocratique exhibe comme à regret ses façades calcinées. Incendié aux premiers jours de la révolution, le mégalithe de béton a de bonnes chances de rester en place. La contradiction n'est qu'apparente. En Egypte, plus qu'ailleurs, l'histoire s'écrit dans la pierre. Ce sinistre arc de triomphe immortalisera la chute du pharaon Moubarak, comme les pyramides commémorent la gloire de ses prédécesseurs.

Quelques mètres plus loin, la façade ocre d'un autre colosse rutile sous le soleil. A neuf heures du matin, le Musée égyptien accueille ses premiers visiteurs : une poignée de Néerlandais au chewing-gum sonore, qui s'égarent au hasard des vitrines en bois renfermant, sur des milliers de mètres carrés, près de 140 000 objets de l'art égyptien. Tout autour d'eux, les femmes de ménage y promènent distraitement leur plumeau. A l'étage, le même Toutankhamon dont les escapades internationales déplacèrent les foules a retrouvé la solitude du sépulcre. Au centre de la pièce grillée où luisent ses joyaux, le masque d'or du souverain fixe le vide de ses yeux d'obsidienne. *« C'est comme ça depuis la révolution,* soupire Nihal Naguib, guide touristique depuis vingt-cinq ans. *Le tourisme archéologique a baissé de près de 70 % en Egypte… »*

Cette désaffection touche de plein fouet l'un des plus importants musées du monde, dont les faiblesses sont régulièrement pointées du doigt. Edifié en 1902 sous le signe du gigantisme par l'architecte Marcel Dourgnon, son bâtiment de style néoclassique reflète une époque révolue de l'égyptologie dont, malgré un charme puissant, il concentre tous les défauts. Vitrines désuètes, cartels hors d'âge, éclairage indigent : on s'attend à y croiser au détour d'un sarcophage Howard Carter, le très british découvreur de la tombe de Toutankhamon, ou les savoureux archéologues du *Roman de la momie,* en panama et costume immaculé. Un musée d'un autre âge pour des objets près de cinq fois millénaires : l'image pourrait faire rire si elle était un gage de conservation. Mais le pillage qui l'a frappé le 28 janvier 2011, la nuit même de l'incendie du siège du Parti national démocratique, lui a porté le coup de grâce.

La chronique de ces déprédations est elle-même problématique. Après avoir nié toute disparition à grand renfort de photos du masque de Toutankhamon gardé par un soldat en armes, le tonitruant Zahi Hawass, alors ministre d'Etat aux Antiquités, a attendu la chute de Moubarak, le 11 février, pour admettre, le lendemain, le vol de 18 objets. Au terme d'un nouvel inventaire effectué un mois plus tard par Tarek El-Awady, directeur général du musée, le bilan du pillage nocturne a finalement été porté à 54 objets volés et 70 vandalisés sur une liste transmise à l'Icom, le Conseil international des musées. A ce jour, 27 d'entre eux ont été retrouvés.

Quant au mode opératoire, les explications de Zahi Hawass, qui a évoqué des pillards descendus des verrières par une corde, n'ont pas convaincu les spécialistes. Dès le 23 février, l'égyptologue Jean-Pierre Corteggiani, ancien directeur des relations scientifiques et techniques de l'Ifao (l'Institut français d'archéologie orientale, centre névralgique de la recherche française en égyptologie, basé au Caire depuis 1880), dénonçait dans une tribune du

> « Depuis la révolution, le tourisme archéologique a baissé de près de 70 % en Egypte. »

LE RETOUR DE L'OUCHEBTI Parmi les 27 pièces toujours manquantes, on compte une statuette en stéatite d'un scribe assis en tailleur à côté du dieu Thot figuré en babouin *(ci-dessus)* et une ravissante tête de princesse amarnienne (XVIII[e] dynastie) en quartzite *(page de droite, en haut)*. Outre ces sculptures, deux séries de statuettes amarniennes et d'*ouchebtis* d'une grande valeur se sont aussi volatilisées. Selon l'égyptologue Jean-Pierre Corteggiani, il pourrait s'agir d'un vol commandité de pièces ciblées, «maquillé» en pillage, permettant au passage de discréditer les manifestants de la place Tahrir. Par chance, l'un des 10 *ouchebtis* volés de Youya et Touya, les beaux-parents d'Amenhotep III *(ci-contre)*, a fait partie du lot d'objets retrouvés, selon le ministère des Antiquités, dans le métro du Caire, le 12 avril 2011. La statuette en bronze du taureau Apis portant un disque solaire et un *uræus (page de droite, en bas)* fut, quant à elle, saisie le 27 mars 2011 chez un receleur qui tentait de la revendre. Reste à restaurer la statuette dont les pattes ont été brisées.

© ARALDO DE LUCA. © KHALED ELFIQI/EPA/CORBIS. PHOTOS : © ARALDO DE LUCA.

Monde des *« contrevérités flagrantes »*, destinées à entretenir le flou sur les événements comme sur la nature des vols.

Parmi ces incohérences, les images diffusées par la télévision ont montré, au pied de dizaines de vitrines brisées, des objets vandalisés provenant d'emplacements parfois opposés dans le musée. Une réunion hétéroclite qui, pour Corteggiani, signe une *« mise en scène »*. La nature même des objets dérobés laisse dubitatif. Si plusieurs ne présentent qu'une importance relative, deux précieuses séries de statuettes amarniennes et de onze statuettes funéraires ou *ouchebtis* ne semblent pas avoir été choisies au hasard. La piste d'une manipulation visant à discréditer les manifestants de la place Tahrir a été évoquée par plusieurs voix. Mais Jean-Pierre Corteggiani va plus loin : *« Spontanément, je dirais qu'on a tiré parti de la révolution pour masquer une véritable commande visant des objets très particuliers. Les scènes de vandalisme permettaient au passage de faire porter le chapeau aux manifestants. »*

Du côté du Musée égyptien pourtant, pas d'anxiété à l'horizon. L'accueil y est informel, d'une politesse presque indifférente. Successeur de Tarek El-Awady après sa démission en février dernier, le nouveau directeur général, Sayed Hassan, a une excuse toute trouvée pour ne rien penser de ce qui a pu arriver entre ses murs : il était alors en poste au Musée égyptien ouvert à Rome en 2010. Pour les événements du 28 janvier, s'en référer à Mahmoud El-Halwagy, le directeur adjoint. Un an et demi plus tard, celui-ci s'en tient à la version officielle : les déprédations sont l'œuvre d'amateurs. Jamais des professionnels ne se seraient livrés au vandalisme. Et lorsqu'on s'enhardit à évoquer les soupçons émis dans la presse par Wafaa El-Saddik, directrice générale du musée jusqu'en décembre 2010, à l'encontre de *« nos propres gens, les gardiens du musée et les policiers »*, ils appellent sans surprise une dénégation de principe.

La direction s'étend bien plus volontiers sur les mesures mises en œuvre pour retrouver les objets. *« Nous avons transmis leur liste à Interpol, à l'Icom, aux salles des ventes, aux ports et aux aéroports »*, souligne Mahmoud El-Halwagy. Lequel vante les résultats obtenus grâce à la *« bonne collaboration »* du musée avec la police touristique et les services secrets égyptiens.

A sa demande, le colonel Ahmed Abd El-Zaher prend place dans le bureau. Placidement, il raconte l'interception de plusieurs gangs, pris sur le fait dans leurs tentatives de revente à des policiers déguisés en collectionneurs. Cinq opérations au total, qui ont permis de retrouver vingt objets et d'arrêter une trentaine de trafiquants égyptiens, *« aujourd'hui sous les verrous pour quinze ans »*, assure El-Halwagy.

A les entendre, l'affaire est donc close. Les circonstances de la réapparition des sept derniers objets ont pourtant de quoi laisser perplexe. Quatre d'entre eux (un *ouchebti*, mais aussi une trompette, un éventail et une statue appartenant au trésor de Toutankhamon) ont été officiellement retrouvés dans un sac abandonné dans une station de métro du Caire. Une statue en calcaire d'Akhenaton aurait été ramassée place Tahrir par un jeune garçon de 16 ans *« et rapportée par sa mère »*. Enfin, une pièce en terre cuite et un vase en bois portés disparus n'auraient en réalité jamais quitté les lieux : d'après le musée, ils ont été retrouvés en juillet 2011 dans le soubassement de leur vitrine d'origine…

> Le pillage du musée ? Sous couvert de révolution, « une véritable commande visant des objets très particuliers ».

OBJETS TROUVÉS

contre : cet éventail en bois ivoire, couvert d'une feuille arborant les cartouches de Toutankhamon fait parti des 4 pièces découvertes dans le métro du Caire. Quant à la statuette en bronze de la déesse Neith, coiffée de la couronne de Basse-Egypte *(ci-dessous)*, datant de la XXVIe dynastie (664-525 avant J.-C.), c'est entre les mains d'un marchand de Khan al-Khalili, le grand souk du Caire, qu'elle fut récupérée par l'armée, deux mois après le pillage du musée. A droite : Zahi Hawass, égyptologue contesté mais maître en communication, annonçant, en février 2009, la découverte de sarcophages et de momies de la XXVIe dynastie, dans la nécropole de Saqqarah. Pendant neuf ans, il a régné d'une main de fer sur l'archéologie égyptienne.

© AFP PHOTO / HO /EGYPTIAN SUPREME COUNCIL OF ANTIQUITIES. © ARALDO DE LUCA. © NASSER NASSER/AP/SIPA.

Certains des objets les plus rares manquent toujours à l'appel.

Au cœur des interrogations soulevées par cette affaire, la personnalité de Zahi Hawass et son règne sans partage à la tête des Antiquités égyptiennes pèsent de tout leur poids. Pendant neuf ans, cet égyptologue contesté, maître avéré en communication, a tenu d'une main de fer l'Egypte des pharaons. Faisant et défaisant à son gré les chantiers de fouilles, s'arrogeant les annonces de découvertes pour s'assurer de juteuses exclusivités avec *National Geographic* ou Discovery Channel, il a multiplié les scoops controversés, de l'identification du tombeau de Cléopâtre à celle de la momie de la reine Hatchepsout.

Seul le cinéma était taillé à la mesure de cet ardent collectionneur des trophées les plus hétéroclites – guide personnel de Barack Obama aux pyramides, conférencier *«le plus cher du monde»* de son propre avis, lauréat d'un Emmy Award pour un de ses documentaires… C'est donc en Indiana Jones de l'égyptologie qu'il avait fini par se fixer, arborant à longueur de photos un invariable stetson emprunté à son modèle hollywoodien. De là devait naître son leitmotiv, tout de modestie : *«Me and my famous hat»*… Acteur mais surtout metteur en scène, cet assoiffé de notoriété donnait à chacune de ses interventions la grandiloquence d'un péplum de carton-pâte.

Sa grande affaire : l'Egypte aux Egyptiens. Un drapeau brandi sous le nez des musées occidentaux pour exiger et obtenir, à coups de menaces et d'imprécations, le retour de bas-reliefs du musée de Louvain-la-Neuve, en 2006, ou de fragments de peintures murales du Louvre, en 2009. Dans cette dernière opération, le chantage était assumé : suspension de toute coopération archéologique jusqu'à la « restitution » de ces vestiges, achetés de bonne foi par le Louvre au début des années 2000 malgré leur sortie illicite d'Egypte.

Enhardi par ces succès, Zahi Hawass organisait au Caire en avril 2010 une exposition aux allures de manifeste : « Trésors volés. Restaurer l'héritage égyptien ». Sept mois plus tard, le Metropolitan de New York obtempérait à son tour au shérif des pyramides : 19 objets provenant de la tombe de Toutankhamon regagnaient l'Egypte. Jubilation de Hawass. Mais autant de rêves inachevés : sa chute interrompit le retour tant espéré du buste de Néfertiti de Berlin et du masque de Ka-Nefer-Nefer du musée américain de Saint Louis, réclamés avec le même tapage.

Le protégé de Suzanne Moubarak avait pourtant tout prévu. Pour échapper à sa mise à la retraite comme secrétaire général du Conseil suprême des antiquités égyptiennes, il avait obtenu, le 31 janvier 2011, trois jours après le pillage du Musée égyptien, sa nomination comme ministre d'Etat. Le 6 mars, sa démission était suivie d'une rapide reconduction à la fin du mois. Une victoire. Le sphinx redressait la tête et reprenait, tambour battant, sa carrière médiatique. Avant son éviction du gouvernement en juillet suivant. Monument de narcissisme élevé à sa gloire, son délirant site Internet ne souffle pas un mot de ce départ sous les huées. Mais il est toujours possible d'y poser ses questions au *«Dr Hawass»* via l'onglet «fan-club» et d'espérer anxieusement d'être l'«heureux gagnant» qu'il gratifiera d'une réponse.

Sous le règne du mégalomane tyran du Nil, la cautèle prévalait chez les égyptologues étrangers. On rendait hommage à celui qui avait *«rendu sa dignité à l'égyptologie égyptienne»*… et dont dépendaient les autorisations de fouilles. Depuis, les langues se délient un peu. On parle de corruption, de népotisme, d'incompétence. Sauf à l'Ifao, où l'on se refuse toujours au moindre commentaire au nom des bonnes relations avec les Antiquités égyptiennes. Pourtant, en mettant en cause la capacité de l'Egypte à assurer la conservation de son patrimoine, le pillage du 28 janvier contredit directement la fulminante politique de Zahi Hawass.

Jean-Pierre Corteggiani enfonce le clou : *«Les objets égyptiens à l'étranger sont des objets sauvés! Il ne s'agit pas d'être néocolonialiste, mais d'avoir des rapports normaux. Quand on vous dit qu'on a rendu leur*

honneur aux Egyptiens, on se moque du monde! C'est Champollion qui leur a offert leur histoire sur un plateau d'argent. Si le musée du Caire existe, c'est grâce aux Français. Aussitôt fondé le Service des antiquités, Auguste Mariette s'est battu pour que des chefs-d'œuvre restent au Caire. Il a été plus égyptien que tous les Egyptiens. Alors qu'on arrête de nous traiter de voleurs!»

Au musée, on n'entend plus parler aujourd'hui de Zahi Hawass. On se contente de reconnaître pudiquement que *«M. Hawass n'a plus de lien avec les Antiquités égyptiennes. Il a seulement conservé un bureau privé au Caire»*. La démission de Tarek El-Awady pour manque de moyens financiers témoigne cependant des difficultés persistantes de l'institution. *«Je dirais que ça va un peu mieux aujourd'hui»,* lâche sans y croire son successeur, en évoquant un regain de fréquentation dont on peine justement à trouver les signes. Le site Internet du musée, hors service depuis des mois? *«Il sera bientôt en ligne dans une nouvelle version»,* assure Sayed Hassan.

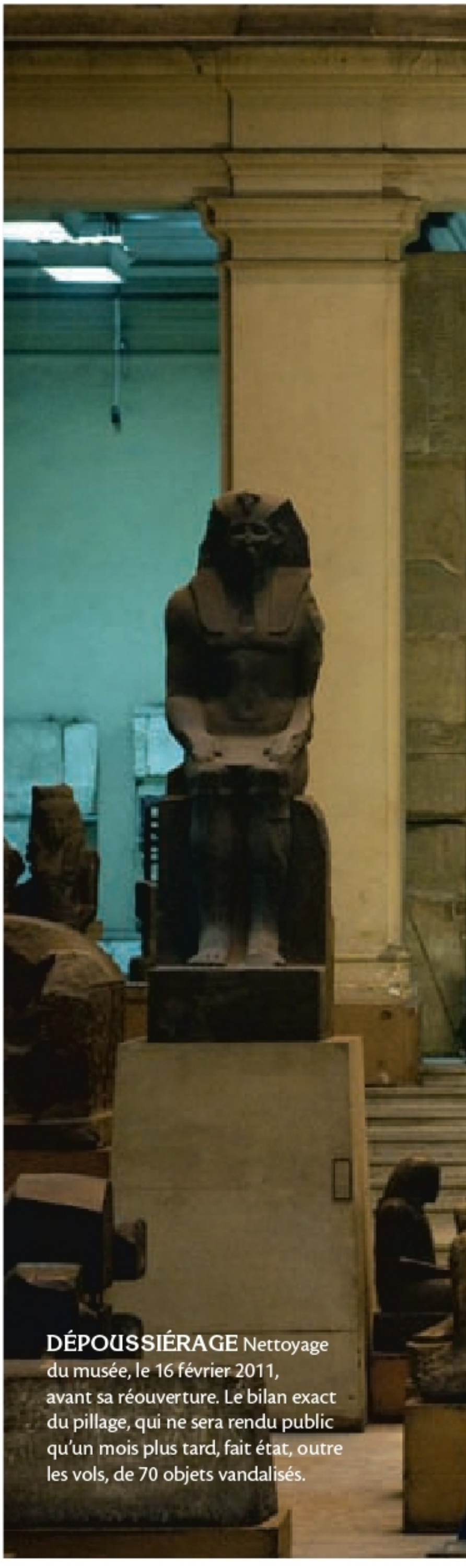
Le nouveau directeur continue à évoquer le déménagement, en 2015, de la majeure partie des collections dans le

> « Champollion a offert leur histoire aux Egyptiens. »

Grand Musée voulu par Moubarak au nord de Gizeh. C'est là que Zahi Hawass prédisait l'exposition de la pierre de Rosette ou du zodiaque de Dendérah après leur rapatriement, un jour, du British Museum et du Louvre… Critiqué pour son coût et son éloignement, ce projet colossal aujourd'hui à l'arrêt est surtout menacé par l'incertitude du contexte politique.

La sortie du Musée égyptien débouche sur une longue galerie commerciale entièrement déserte. *«Elle avait été voulue par Zahi Hawass, qui a supprimé les deux petites boutiques autrefois situées à l'entrée et imposé de sortir par là,* raconte la guide Nihal Naguib. *On dit qu'il avait des parts dans cette société. Mais après la révolution, les boutiques ont fermé l'une après l'autre.»* Là, les touristes pouvaient acheter une réplique dédicacée de son défunt stetson pour la bagatelle de 45 dollars. Si sa disparition des étals ne semble troubler personne, le malaise de l'Egypte tient peut-être à ce que celle de son véritable patrimoine n'émeuve pas davantage. Au pied de la tombe d'Auguste Mariette, érigée devant le musée, impossible d'éluder l'actualité de la question posée en 1857 par l'égyptologue au vice-roi d'Egypte Mohammed Saïd Pacha : *«Dans cinq cents ans, l'Egypte sera-t-elle encore en mesure de montrer aux érudits qui la visiteront [ses monuments] tels que nous les découvrons aujourd'hui?»*

JOUR DE CHANCE Selon la version officielle, cette statue en calcaire peint d'Akhenaton portant un plateau d'offrandes aurait été retrouvée par un adolescent sur la place Tahrir et rapportée aux autorités par sa mère, le 20 février 2011.



DÉPOUSSIÉRAGE Nettoyage du musée, le 16 février 2011, avant sa réouverture. Le bilan exact du pillage, qui ne sera rendu public qu'un mois plus tard, fait état, outre les vols, de 70 objets vandalisés.

© ARALDO DE LUCA. © AFP PHOTO/PEDRO UGARTE.

© DAN SHANNON/ONLYFRANCE.FR.

LIEUX DE MÉMOIRE

Par Robert Colonna d'Istria

Mariage royal à Saint-Jean-de-Luz

Célèbre pour ses ex-voto maritimes, ses tribunes et son magnifique retable en bois doré, l'église de Saint-Jean-de-Luz a accueilli, le 9 juin 1660, le mariage de Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse.

© AKG-IMAGES/JÉRÔME DA CUNHA. © JACQUES LOMBARD DE BUFFIÈRES/OT SAINT-JEAN-DE-LUZ. © AKG-IMAGES/JOSEPH MARTIN.

NOCES ROYALES Le splendide retable de bois doré qui orne le chœur de l'église Saint-Jean-Baptiste *(page de gauche)* ne fut installé que neuf ans après le mariage de Louis XIV *(à gauche,* en 1660) avec l'infante d'Espagne Marie-Thérèse (*ci-dessus,* par Vélasquez). Les tribunes existantes furent reconstruites à l'identique sous Napoléon III. A Saint-Jean-de-Luz, le roi demeurait chez l'armateur Lohobiague *(en haut, à droite).*

C'était un don ou peut-être le génie propre de Louis XIV. Avoir, à chaque étape de sa vie, le plus beau des décors. Une splendeur architecturale, un jardin enchanteur, un plafond éblouissant. Dans la longue liste des chefs-d'œuvre qui illustrent le goût du roi, l'église Saint-Jean-Baptiste de Saint-Jean-de-Luz tient une place à part. Massive et majestueuse, elle est posée à quelques dizaines de mètres de l'Océan et s'ouvre sur une place ombragée aux senteurs espagnoles. Les touristes s'y pressent aujourd'hui, les messes font le plein les mois d'été, les bonnes familles de la région y célèbrent des mariages. Comment résister au plaisir de dire à la mariée, une coupe de champagne à la main : *« Vous succédez donc à l'infante d'Espagne Marie-Thérèse »* ? et d'expliquer à votre voisin de table que Louis XIV, lui aussi, s'est marié dans cette église en présence d'une assemblée aussi illustre que celle d'aujourd'hui. Au dessert, on servira des macarons. Ceux du pâtissier Adam, l'inventeur de cette gourmandise, qui il y a trois siècles et demi la conçut pour la servir au roi, à sa jeune épouse et à la Cour. On trouve toujours ces petites merveilles dans une boutique à quelques mètres de l'église. Depuis 1660 et le mariage de Louis XIV avec sa cousine germaine l'infante d'Espagne Marie-Thérèse, « Saint-Jean » est une ville « royale ». C'est donc avec une certaine solennité qu'avant d'entrer dans l'édifice, le visiteur regarde la petite plaque qui rappelle l'épisode.

Une fois dans les travées, entre l'or du retable, les lignes des tribunes qui s'élèvent jusqu'à la voûte, les lustres imposants, les jeux de bois et de pierre et les navires qui flottent dans l'air, le décor est si grandiose que l'on peut croire qu'il s'agit de celui du mariage du roi. Il n'en est rien. Depuis 1660, le monument a en effet subi des transformations multiples, au point d'être méconnaissable.

Avant la petite histoire de l'église d'un modeste port de pêche, il y eut les mouvements de la grande histoire. Tout a commencé le 14 juin 1658. Après une trentaine d'années de conflit, Turenne, à la tête d'une alliance franco-anglaise, remporte à la bataille des Dunes, près de Dunkerque, une victoire décisive sur les Espagnols,

commandés par Condé. Cette bataille met un terme à la guerre franco-espagnole, consécutive à la guerre de Trente Ans, épuisant conflit qui a déchiré l'Europe en opposant les Habsbourg, soutenus par l'Eglise catholique romaine, aux Etats allemands protestants du Saint Empire. C'est à ce conflit – une « guerre civile européenne », a-t-on dit – que la France, pourtant catholique, a pris part pour s'opposer aux visées expansionnistes des Habsbourg dont les Etats la cernaient sur trois côtés, les Pays-Bas, la Franche-Comté et l'Espagne.

Un an après ces succès militaires, Français et Espagnols engagent des négociations. Elles sont placées sous les auspices du cardinal Mazarin, pour le royaume de France, et du ministre don Luis Méndez de Haro, pour la couronne d'Espagne. Elles ont symboliquement lieu au milieu de la Bidassoa, frontière entre la France et l'Espagne, sur la minuscule île des Faisans, où un pavillon est bâti pour la circonstance. Pour la partie espagnole, cette construction éphémère est somptueusement décorée par Vélasquez.

Trois mois de discussions âpres et laborieuses, vingt-quatre rencontres entre les deux ministres aboutissent à la signature, le 7 novembre 1659, du traité des Pyrénées. Il met un terme à l'hostilité entre les deux puissances, instaure une paix durable entre les deux royaumes – elle dure encore ! – et, en permettant à la France d'annexer le Roussillon, la haute Cerdagne, l'Artois et plusieurs villes des Flandres, il consacre, onze ans après les traités de Westphalie, la prééminence française en Europe. Une des dispositions du traité est le mariage de Sa Majesté très chrétienne avec l'infante Marie-Thérèse d'Autriche, fille du roi Philippe IV.

En raison de sa proximité de l'Espagne, c'est Saint-Jean-de-Luz qui a été choisie pour la célébration du mariage. Louis XIV et sa suite y arrivent le 8 mai 1660. Leur est réservé un accueil de légende : conseil municipal en tenue officielle, coups de canon, cloches, vivats, danses de « crascabilaires » (danseurs munis de grelots – *koskarabilla,* en basque), parades, rues jonchées de fleurs, navires pavoisés, façades des maisons décorées…

Autour du monarque se pressent la famille, la Cour, des hommes, des femmes, des chevaux qui investissent la petite bourgade obligée d'accueillir le mieux possible le prestigieux équipage. Comme on le fera bientôt à Versailles, on se met où l'on peut, mais toujours au plus près du roi.

Le jeune prince, lui, s'installe dans la magnifique maison traditionnelle basque construite par un riche armateur : Johannis de Lohobiague. Une belle façade Louis XIII qui donne sur la place, des proportions parfaites et deux galeries, comme on les voit en Navarre, qui surplombent le port. Plus de trois siècles après, la famille de l'armateur possède toujours la « maison Louis XIV » qu'elle ouvre à la visite.

A un petit trot de là, on peut rejoindre le cardinal Mazarin, installé à Estebania (l'actuelle Ciboure), rendre visite à la reine mère, à Joanoenia, ou au duc d'Anjou, chez le bayle.

En attendant la noce, on goûte aux plaisirs de la vie basque, à l'air si vif que tous les autres après lui semblent viciés. Messes, dîners publics, divertissements, représentations de théâtre se succèdent pendant quarante jours. Jean-Christian Petitfils le reconnaît dans son *Louis XIV* : *« Les Français voulaient surpasser le luxe austère de l'orgueilleuse Castille. »*

C'est en Espagne, cependant, dans une des villes de la côte basque, Fontarrabie, que se déroule le mariage par procuration. Nous sommes le 3 juin. Trois jours plus tard, sur l'île des Faisans, Louis XIV, roi de France, et Philippe IV, souverain espagnol, ratifient le traité des Pyrénées.

ALLIANCE *La Paix des Pyrénées,* par Adam Frans van der Meulen (Madrid, Real Monasterio de la Encarnación). Signée le 7 novembre 1659 dans l'île des Faisans, sur la Bidassoa, elle met fin à vingt-quatre ans de guerre entre la France et l'Espagne et prévoit le mariage de Louis XIV avec la fille de Philippe IV.

LA MAISON DE L'INFANTE
La maison Joanoenia, sur le port de pêche de Saint-Jean-de-Luz, dans laquelle l'infante résida. Construite vers 1640, elle a des allures de palais vénitien avec sa façade de briques roses et de pierres dorées.

© PRISMAARCHIVO/LEEMAGE. © DUFFOUR/ANDIA.

© SELVA/LEEMAGE. © BNF/BNF.7874496.

LIENS SACRÉS

Ci-contre : *Entrevue de Louis XIV et de Philippe IV d'Espagne dans l'île des Faisans,* le 6 juin 1660, par Laumosnier, fin XVII[e]-début XVIII[e] siècle (Le Mans, musée de Tessé). Sont aussi présents Marie-Thérèse d'Autriche, future reine de France, derrière son père; Colbert; Anne d'Autriche et les négociateurs de la paix des Pyrénées, Mazarin et Luis Méndez de Haro, ratifiée ici par les deux rois. Au centre : médaille frappée en 1660 à l'occasion du mariage de Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse.

Le 7, l'infante quitte l'Espagne et vient s'installer à Saint-Jean-de-Luz dans la demeure occupée par sa future belle-mère qui, depuis ce jour-là, est restée la « maison de l'Infante »; sa façade rosée, en brique et pierre, lui donne un air de palais italien.

Le 9, enfin, dans une pompe fastueuse et joyeuse, le roi *« vêtu d'un habit noir étincelant de pierreries, et la future reine, en robe semée de lys d'or, échang[ent] leurs consentements devant l'évêque de Bayonne,* écrit Petitfils. *La Grande Mademoiselle port[e] l'offrande, ses demi-sœurs, Mlles d'Alençon et de Valois, la traîne brodée d'argent de l'infante. Anne d'Autriche [est] pour sa part radieuse.»* Charles de Batz, dit d'Artagnan, est magnifique dans son costume de mousquetaire. Depuis près d'un an, il accompagne le cortège, et la compagnie dégage toujours sur son passage la même impression de noblesse et de courage. Le Gascon a profité du voyage pour se rendre dans son village, à Castelmore, où l'enfant du pays est déjà célébré comme un héros.

Pendant la cérémonie, il admire la majesté des lieux. Pour l'événement, les Luziens se sont acharnés à dissimuler le chantier de l'église, qui dure depuis trente ans. C'est que le petit port s'est enrichi grâce à la chasse à la baleine et la pêche à la morue. Le sanctuaire, qui prend appui sur des fondations du XII[e] siècle, ne pouvait plus accueillir toute la population. Au mois de décembre 1630, son agrandissement avait été décidé par les notables de la ville.

C'est Louis de Milhet, architecte du roi, qui en 1649 a établi les plans de l'église. Ils prévoient que seuls le mur sud et la tour-clocher doivent être conservés. L'agrandissement de l'édifice se fait au détriment du cimetière qui jouxte l'église. Un chœur nouveau, l'abside, les chapelles latérales, le portail principal doivent être construits. Ils ne le seront que les années suivantes.

De la même façon, ce n'est que neuf ans après le mariage de Louis XIV que l'on pourra admirer l'étourdissant retable en bois doré qui, sur toute la hauteur, occupe aujourd'hui le chœur de l'édifice. On le doit à Martin de Bidache, menuisier du pays. Louis XIV ne l'a pas vu, mais, solennel, pompeux, majestueux, ostentatoire, il est bien dans le goût de ce qu'aimait celui qui va devenir le Roi-Soleil.

En vérité, du Grand Siècle, ne subsistent que trois lustres, deux lutrins en forme d'aigle, plusieurs tableaux et notamment le buffet d'orgue, jumeau de celui de la cathédrale Sainte-Marie d'Oloron-Sainte-Marie. Même les tribunes que l'on voit aujourd'hui lui sont postérieures : elles ont été reconstruites à l'identique grâce à la générosité de Napoléon III.

La cérémonie terminée, le roi et la nouvelle reine sont acclamés par le bon peuple.

Les nouveaux époux, du haut de leur royale résidence, jettent à pleines mains, des piécettes d'argent, frappées pour immortaliser le mariage.

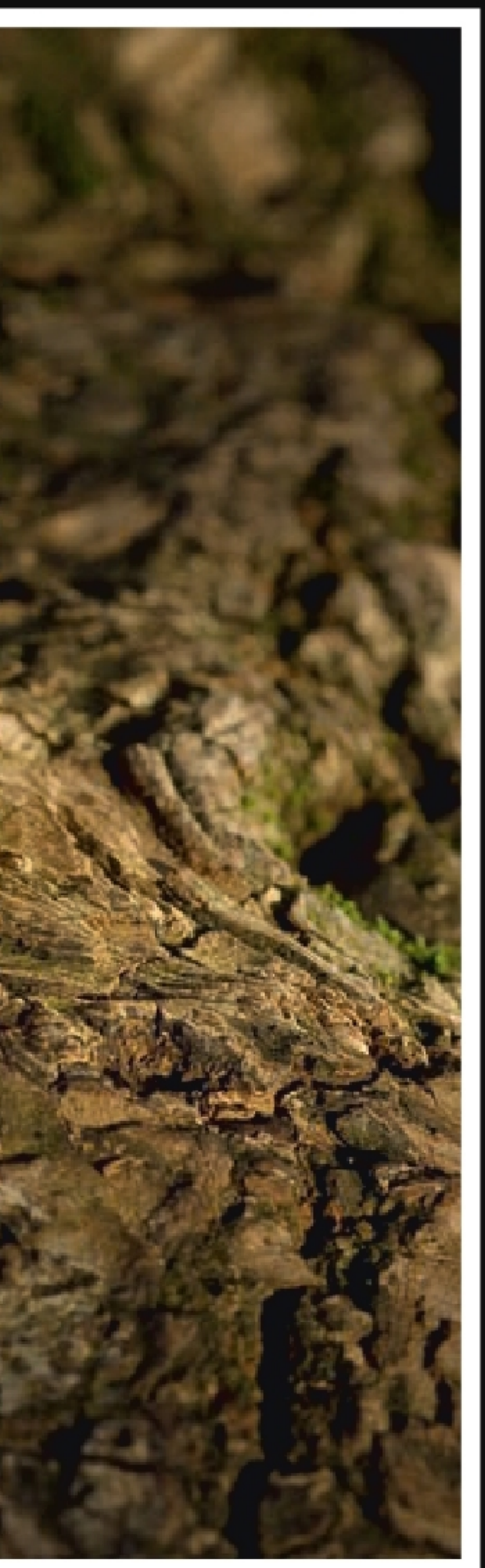
Le lendemain, le roi et sa famille offrent des présents à leurs hôtes et à l'église, et enfin, le 15 juin, deux ans jour pour jour après la bataille des Dunes, les souverains quittent Saint-Jean-de-Luz. La ville retrouve son calme et les Luziens leurs préoccupations dont la plus importante – déjà! – est la lutte contre la mer. Le 27 novembre 1706, l'église est atteinte par la foudre. La couverture de plomb du clocher se met à fondre, la charpente commence à prendre feu, cependant que, protégées par des voiles de bateaux mouillées, les cloches sont sauvées. Les jours suivants, la flèche est remplacée par un petit toit plat, de tuiles, destiné à protéger provisoirement cloches et bâtiment. Ce provisoire dure depuis trois siècles; il donne son style unique à Saint-Jean-Baptiste, église des rois et reine des églises.

Nos Ancêtres les barbares

PARURE Bague en or et bague en or et grenats. La première a été retrouvée dans la tombe du jeune guerrier de Saint-Dizier, la seconde dans celle de la jeune fille. Son motif cruciforme en grenats laisse envisager la christianisation de cette élite rurale franque à la suite du baptême de Clovis. A droite : fibule ansée en argent moulé doré et grenats (détail). Elément d'une paire, elle fermait la tunique de la jeune fille à la hauteur du bassin.

PHOTOS : © MUSÉE DE SAINT-DIZIER/PHOTO CLAUDE PHILIPPOT.

Par Geoffroy Caillet



Le musée historique Saint-Remi célèbre jusqu'au 29 juillet des chefs mérovingiens installés à Reims au VI^e siècle. Au centre de l'exposition, les trésors de trois tombes découvertes à Saint-Dizier en 2002.

Les archéologues doivent s'y résigner : ils ont beau répéter que l'ordinaire est leur pain quotidien, les circonstances de leurs découvertes attisent invariablement l'aura mystique qui s'attache à leur science. En février 2002, il aura suffi de quelques coups de pelleteuse pour vérifier ce principe éternel. Au cours de fouilles menées au sud-est de Saint-Dizier, une équipe de l'Inrap (l'Institut national de recherches archéologiques préventives) mettait au jour trois tombes humaines, celle d'un cheval et près de 200 objets précieux à moins de 50 centimètres sous terre. Après quatre ans d'un patient travail fourni par une dizaine de spécialistes, le verdict tombait comme une épitaphe : des tombes inviolées de chefs francs, remontant à 525-550 et comparables aux plus prestigieuses trouvées jusque-là. Elles font l'objet d'une très belle exposition au musée historique Saint-Remi, jusqu'au 29 juillet.

En 1653, la découverte fortuite de la tombe du roi Childéric – le père de Clovis – à Tournai avait sonné le coup d'envoi d'une archéologie mérovingienne fructueuse. Des dizaines de nécropoles retrouvées dans toute l'Europe franque à celle de la basilique Saint-Denis, d'abord fouillée par Viollet-le-Duc, et des tombes royales de la cathédrale de Cologne aux sépultures princières de Krefeld-Gellep, contemporaines de celles de Saint-Dizier, les trouvailles se sont longtemps cantonnées au domaine funéraire. Mais grâce au décapage de grandes surfaces, l'archéologie préventive a permis depuis les années 1990 de les étendre à l'habitat. «*Aujourd'hui,* explique Marie-Cécile Truc, la dynamique archéologue chargée des fouilles, *l'étude du paléoenvironnement par la carpologie* (l'étude des

graines) *et l'archéozoologie* (l'étude des restes d'animaux) *diversifient les champs d'investigation.* »

A Saint-Dizier, le terrain n'était pas inconnu. A 100 mètres de là, une villa gallo-romaine avait été explorée dès les années 1960. Active du Ier au Ve siècle, elle céda ensuite la place à une nécropole et à un habitat médiéval. Ce sont leurs vestiges que domine d'une vingtaine de mètres le plateau où furent creusées les tombes. «*Une situation inhabituelle,* souligne Marie-Cécile Truc, *car dans la région les tombes sont généralement établies sur les versants. Sans doute faut-il y voir la volonté délibérée de marquer le statut spécial des inhumés.* » La juxtaposition des sépultures humaines laisse imaginer la possibilité d'un tumulus les recouvrant, comme le tombeau de Childéric. Une hypothèse renforcée par la proximité du cheval : le roi s'était fait enterrer avec une vingtaine de ses montures.

Deux hommes, une femme, un cheval. Si le regroupement des dépouilles est significatif, l'équation n'a rien d'évident. Exit l'hypothèse romantique, qui verrait dans la jeune fille de 18 ans et l'homme d'une trentaine d'années des époux inhumés à côté de leur père et beau-père. Les analyses ADN pratiquées sur les squelettes n'ont pas établi de parenté biologique entre le couple et l'homme, âgé d'environ 50 ans. Le cousinage qu'elles révèlent en revanche entre les jeunes gens n'exclut pas la possibilité d'une union. Malheureusement, la bague en or sertie de grenats qui orne l'annulaire droit de la jeune fille semble plaider pour l'inverse. «*On pense que les femmes franques mariées la portaient à la main gauche* », précise Marie-Cécile Truc, désolée de piétiner cette belle histoire… D'autres liens sociaux, tenant à leur rôle et à leur position, ont certainement uni les trois défunts, mais l'archéologie n'en souffle mot. Quant au mors retrouvé dans la tombe du jeune homme, il permettrait de relier monture et cavalier. Le cheval aurait été sacrifié au décès de son maître, selon une coutume des Germains déjà observée par Tacite au Ier siècle.

Outre la juxtaposition des tombes, l'homogénéité du mobilier retrouvé implique une proximité chronologique des inhumations. Mais la qualité des matériaux employés pour le travail des bijoux et l'ornementation des armes signent surtout des sépultures de haut rang. Inhumée dans un cercueil de chêne déposé dans une fosse, la jeune fille était vêtue à la mode franque. La disposition des quatre fibules en argent doré et grenats fermant ses vêtements, jointe à d'infimes fragments de tissu, a permis de reconstituer son habillement :

AVEC ARMES ET VAISSELLE

Ci-dessus : pommeau d'épée à anneaux en argent doré et inscriptions runiques. Gravées sur le pommeau de l'épée du jeune guerrier, ces runes (caractères de l'ancien alphabet des langues germaniques gotique et nordique) peuvent être transcrites par *alu,* soit «croissance» ou «pouvoir». Ci-dessous : mobilier retrouvé dans la tombe du jeune guerrier.

PHOTOS : © MUSEE MUNICIPAL DE SAINT-DIZIER/CLAUDE PHILIPPOT.

PROTECTION MAGIQUE

Ci-contre : sur le fourreau de l'épée du jeune guerrier, deux appliques cylindriques de pierre et d'ivoire, cette dernière ornée d'une spirale d'or (détail ci-dessus). Amenée par les Huns en Europe centrale, la mode de ces ornements s'est étendue à l'Europe occidentale et à l'Angleterre. Leurs vertus prophylactiques supposées tiennent à celles qu'on prête aux matériaux habituellement employés : verre, ambre, cristal de roche.

une longue tunique de lin, recouverte d'une seconde servant de manteau. A son poignet gauche, un bracelet d'argent massif. A son cou, un collier de perles d'ambre et de verre. Un mobilier funéraire complète cette parure : pot en céramique, courant dans les tombes mérovingiennes ; coupe et flacon en verre flanqués d'un bassin de bronze, signes évidents de richesse.

Les sépultures d'une classe supérieure de combattants

Du côté des hommes, inhumés dans des chambres funéraires coffrées de planches, les panoplies très complètes authentifient à la fois des guerriers et leur appartenance à une élite. *« Hache, bouclier, pointes de flèches et scramasaxe – poignard à un seul tranchant devenu par sa taille l'équivalent du glaive romain – sont caractéristiques de l'armement franc »*, rappelle Marc Bouxin, conservateur du musée historique Saint-Remi de Reims. Dans la longue galerie précédant celle des Arcs-Boutants où sont reconstituées les tombes, plusieurs vitrines exposent des armes semblables, tirées des nécropoles mérovingiennes de la Marne et des Ardennes. Mais la présence d'armes de prestige (épée, lance et angon – une sorte de javelot) dans les sépultures de Saint-Dizier identifie à coup sûr une classe supérieure de combattants.

Munies de leur fourreau en bois d'aulne, les épées sont aussi spectaculaires que riches d'enseignements. Deux appliques cylindriques, l'une en pierre, l'autre en ivoire surmontée d'une spirale d'or, sont fixées sur le fourreau de celle du jeune homme. Elles traduisent l'influence d'une mode orientale, importée par les Huns quelques décennies plus tôt, et possédaient, selon les archéologues, un rôle prophylactique. Quant aux pommeaux, ils étaient munis de deux anneaux d'argent doré, encore en place sur l'arme du plus jeune guerrier. Typiques des riches épées du VIe siècle à l'exception des épées royales, ces anneaux illustreraient l'existence de liens d'homme à homme, synonymes d'allégeance d'un puissant guerrier vis-à-vis de son supérieur, peut-être le roi lui-même. Une relation féodale avant l'heure, dont l'absence d'anneaux sur l'épée du guerrier plus âgé pourrait indiquer la dissolution après services rendus. Son arme aurait été aménagée en fonction de ces liens.

Comme dans la tombe féminine, les matériaux précieux utilisés pour le mobilier funéraire et les bijoux l'emportent sur le fer et le bronze, habituels dans les sépultures mérovingiennes. Les boucles de ceinture en argent et cristal de roche et les fermoirs d'aumônière sertis de grenats élargissent surtout l'horizon culturel de ces tombes, en dessinant de surprenantes routes commerciales. *« A l'époque, le cristal de roche provenait des Alpes et l'ambre de la mer Baltique »*, note Marie-Cécile Truc. Plus étonnant, l'analyse des grenats a permis de fixer leur origine à la lointaine Ceylan. Une signature utile pour la datation des tombes, puisqu'on sait que cette route fut coupée au cours du VIIe siècle et les grenats, dès lors, importés de Bohême. Encore plus inédit, le minuscule lapis-lazuli incrusté au centre d'un fermoir désigne l'Afghanistan, principal gisement de cette pierre à l'époque.

Chambres funéraires, inhumation de cheval et mobilier caractéristique : en concentrant tous les traits des sépultures de chefs francs retrouvées jusqu'alors dans le nord et l'est de l'Europe, les tombes de Saint-Dizier sollicitent directement l'histoire. En 512, Thierry Ier, héritier de la plus large part du royaume franc unifié par son père, Clovis, fixe sa capitale à Reims, centre administratif et militaire important depuis le Bas-Empire romain. Comme Clovis, il lorgne le royaume voisin des Burgondes, la future Bourgogne, dont son fils Théodebert finira par s'emparer en 534. C'est pour

PHOTOS : © MUSÉE DE SAINT-DIZIER/PHOTO CLAUDE PHILIPPOT.

CLOISONNÉ Ci-dessus : fibules discoïdes en argent et grenats. Elles fermaient le col de la sous-tunique de la jeune fille. Ci-contre : fermoirs d'aumônière en or, argent et grenats. Retrouvés dans les tombes masculines de Saint-Dizier, ces fermoirs se rapportent à une petite sacoche contenant de menus objets (couteau, forces en fer, pince à épiler). Formés d'un cloisonné en or serti de grenats et verreries, ils figurent des têtes de cheval aux yeux en verre bleu. Les grenats de la tombe du guerrier plus âgé proviennent de Ceylan. Ceux de la tombe du jeune guerrier *(haut)*, d'Inde. Au centre de ce fermoir, une petite incrustation rectangulaire de lapis, cas unique sur un objet mérovingien retrouvé en France.

LA ROUTE DE L'AMBRE Ci-dessus : collier de perles d'ambre. Issu de la riche collection mérovingienne du musée historique Saint-Remi de Reims, ce collier d'ambre est du même type que ceux retrouvés dans la tombe féminine de Saint-Dizier. L'ambre provenait des bords de la Baltique ou de Pologne. Ces perles sont grossièrement taillées et polies pour ne pas perdre de matière.

le contrôler que les souverains francs de Reims établirent des élites guerrières aux marches méridionales de leur royaume. Les tombes sont probablement les témoignages archéologiques de ces visées politiques.

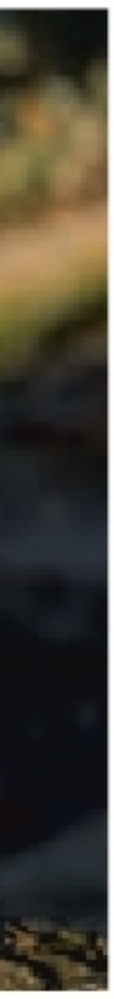
L'installation stratégique de chefs militaires sur le territoire de l'actuelle Saint-Dizier s'est peut-être accompagnée d'une concession foncière, dont l'exploitation du minerai de fer qui y abonde aurait fait le prix. Quant à savoir s'ils étaient des Francs à part entière ou des Gallo-Romains francisés, l'archéologie reconnaît pour l'heure avoir livré tous ses secrets. Une certitude : à travers l'inhumation fastueuse des chefs francs de Saint-Dizier s'affirme l'image d'une élite rurale raffinée, soucieuse de s'entourer d'artisans habiles. Longtemps interrompu par la pioche et le microscope, le sommeil des guerriers est enfin retourné à ses visions farouches et poétiques. Ayant déjà tant livré, ils peuvent bien désormais conserver leur part de mystère et d'ombre.

NOS ANCÊTRES LES BARBARES
Cécile Varéon (dir.)

Coédition Somogy/ musée de Saint-Dizier
104 pages
25 €

HARNACHEMENT En haut : umbo de bouclier en fer. Seul élément du bouclier habituellement retrouvé, l'umbo est un cache-poing conique, fixé par cinq rivets au centre du bois. Ci-dessus : mors de cheval en fer et argent. Damasquiné de fil d'argent, ce mors en fer provient de la sépulture du jeune guerrier. Il a sans doute servi à équiper le cheval inhumé à proximité. Ci-contre : bassin en alliage cuivreux. Retrouvé sur le plancher de la chambre funéraire du guerrier plus âgé, il a pu être utilisé pour la préparation des vins d'Italie du Nord, prisés à l'époque mérovingienne.

PHOTOS : © MUSÉE DE SAINT-DIZIER/PHOTO CLAUDE PHILIPPOT.



TRÉSORS VIVANTS

Par Sophie Humann

Médecins de papiers...

Sous les toits de la Bibliothèque nationale, des mains patientes et délicates restaurent des globes du monde entier, des affiches, ou de précieuses cartes marines qui seront exposées à l'automne.

© MATHIEU WALTER/LE FIGARO HISTOIRE. PHOTOS : © SOPHIE HUMANN.

GRANDS FORMATS
A l'atelier de la Bibliothèque nationale, on soigne aussi bien les cartes marines *(ci-dessus et en bas à gauche)* que les globes, comme ceux de Coronelli, dont Alain Roger a dirigé la restauration *(en haut, à gauche)*.

Son fin pinceau effleure le carré d'aquarelle et vient ourler la frontière du continent. Son geste est précis, ses doigts ne tremblent pas. La paume de sa main effleure la partie restaurée du portulan, cette carte maritime tracée pour de hardis navigateurs quelques siècles plus tôt. Sandy Dupuet connaît la valeur du document qu'elle soigne. Diplômée l'an dernier du master de restauration du patrimoine de l'école de Condé, elle est la benjamine de l'atelier de restauration des cartes et plans de la Bibliothèque nationale. Là-haut, sous les toits des bâtiments de la rue de Richelieu, à Paris, dans un calme reposant indispensable à leur concentration, quatre restaurateurs font revivre près de 1 800 documents par an ! Leur spécialité reconnue dans le monde entier ? Les grands formats. Rappelons que la Bibliothèque nationale conserve 700 000 cartes manuscrites et imprimées, 10 000 atlas, 435 portulans et 154 globes, dont le Globe vert, attribué à Martin Waldseemüller (Saint-Dié, vers 1506) ou un globe céleste arabe du XIe siècle…

« Si les bibliothèques conservent, elles doivent aussi montrer leurs documents. Malheureusement, les cartes, les affiches, qui n'ont pas toujours été bien traitées, sont souvent jaunies, leur papier est acide et il faut les restaurer, explique Alain Roger, le responsable de l'atelier, entré ici il y a près de quarante ans après une formation de relieur et des études aux Beaux-Arts. *La France est le seul pays qui possède un tel atelier. Dans toutes les autres grandes bibliothèques, les restaurateurs font un peu de tout : livres, estampes, cartes… Nous ne faisons que des grands formats et des globes. A force de les côtoyer, nous avons mis au point des techniques particulières, d'entoilage par exemple, et nous avons acquis un savoir-faire unique dans ce domaine. »*

Après une formation de reliure à l'école de Tolbiac, dix ans d'expérience à l'atelier de restauration du livre de la maison, puis vingt-deux ans aux grands formats, Evelyne Cabourg trouve toujours du plaisir à rendre leur beauté aux trésors qui lui passent entre les mains. Parfois, il ne s'agit que d'un petit manque à combler avec patience. Elle vient ainsi de restaurer un gracieux calendrier de 1898 signé Mucha dont un morceau de la taille d'une pièce de monnaie avait été déchiré. Elle a cherché longtemps dans les réserves de la maison un papier d'affiche dont le grain soit identique, elle l'a greffé, l'a élagué pour parvenir au ras du document, a procédé à la remise au ton avec son aéro (un petit pistolet à peinture à air comprimé) avant de peindre le motif manquant…

Comme elle, Isabelle Suire, diplômée de l'école Estienne en restauration de livres et en art graphique, manie depuis vingt-sept ans les crayons aquarellables, ou l'acrylique que les conservateurs exigent parfois si les documents restaurés sont conservés dans des endroits inondables.

Au fil des années, l'atelier a imposé sa vision esthétique de la restauration, refusant de laisser des trous dans les globes, les affiches et les cartes, et comblant les manques avec un art achevé de l'illusion.

Les trente portulans actuellement en cours de restauration appartiennent à la

collection de la Bibliothèque, la plus grande du monde, dont une partie sera exposée à l'automne. A côté de globes, d'instruments astronomiques, d'estampes, le public pourra, entre autres, admirer la carte pisane, plus ancien portulan occidental connu à ce jour, qui date du XIIIe siècle, le planisphère nautique de Nicolas Caverio, dressé vers 1505, l'atlas Miller, de 1519, ou la carte de l'océan Pacifique du Hollandais Hessel Gerritsz, réalisée en 1622. Un parchemin, daté de 1622, présente des taches rousses et des plis, comme s'il avait été fripé. *«Nous allons avoir du mal à enlever ces plis,* précise Alain Roger. *Nous allons lui mettre un cataplasme, car il est trop grand pour être mis dans une chambre d'humidité. Impossible également de le tendre, sinon, nous allons fausser les échelles. On va le coller sur du papier japon, lequel sera collé sur une toile fixée sur un cadre métallique…»*

INFIRMERIE Pour enlever les plis du portulan, on le tend sur du papier japon, lui-même fixé sur un cadre métallique, et on lui applique un cataplasme.

PARASITES
Ce globe très rare, provenant de Carpentras, a gardé ses papiers du XVIIe siècle. Avant de refermer le trou, l'intérieur va être analysé pour voir si d'éventuels insectes ou champignons sont installés au fond.

L'atelier ne s'occupe pas seulement des collections de la Bibliothèque nationale. Les restaurateurs viennent ainsi de terminer de travailler sur une précieuse carte d'Afrique, datée de 1644, et appartenant au musée d'Afrique de Belgique. Alain Roger est aussi particulièrement content de prodiguer des soins à un globe retrouvé dans les réserves de la bibliothèque Inguimbertine de Carpentras. Appelé par les conservateurs, il l'a expertisé et a découvert qu'il s'agit d'un globe rare de 1622, dont il ne reste que deux autres exemplaires dans le monde, l'un au Vatican, l'autre en Pologne.

Si les Chinois et les Arabes réalisaient des globes dès le Xe siècle, le plus ancien d'Europe, conservé à Nuremberg, est attribué à Martin Behaim et date de 1492. Grâce aux grandes découvertes et au développement des sciences, la production des globes, dominée à l'origine par les Hollandais, s'est développée aux XVIe et XVIIe siècles. Ces globes sont composés de fuseaux gravés sur bois, puis plus tard sur cuivre, imprimés sur papier vergé, découpés et collés sur des boules de carton recouvertes de plâtre.

Très abîmé, le globe de Carpentras va pourtant renaître… Ses faisceaux ont été décollés puis soigneusement recollés à plat sur un fond tendu. Avant de réparer son trou béant, des prélèvements seront effectués pour voir si des insectes ou des champignons n'ont pas élu domicile à l'intérieur!

C'est Alain Roger qui a coordonné, en 2005, la restauration des globes du cartographe italien Vincenzo Coronelli, offerts en 1683 par le cardinal d'Estrées à Louis XIV. Les recherches scientifiques menées avec le laboratoire de recherche des monuments historiques de Champs-sur-Marne et le laboratoire de rhéologie du bois de Bordeaux l'ont passionné. *«Nous n'arrivions pas à obtenir de certitudes sur la structure des globes, même avec les radios,* raconte-t-il. *Je craignais qu'un axe ne soit brisé à l'intérieur. Alors, pour la première fois, nous avons passé des globes à l'échographie. Nous avons travaillé avec les meilleurs spécialistes : la collerette a été restaurée par le département des Monnaies et Médailles, les peintures par le Louvre…»*

© BIBLIOTHÈQUE INGUIMBERTINE DE CARPENTRAS/CLICHÉ BNF. PHOTOS : © MATHIEU WALTER/LE FIGARO HISTOIRE.

AU CHEVET DU GLOBE

Décoller les faisceaux est une opération délicate : il faut maintenir le bon degré d'humidité pour les enlever sans risque.

Sur chaque pièce, Alain Roger fait tout ce qu'il peut pour garder les matériaux d'époque : il va jusqu'à dissoudre les vernis des globes par fragmentation, afin de les revernir avec leur propre vernis. Et lorsqu'il manque un bout de fuseau, il reconstitue les lacunes, soit en réimprimant les morceaux manquants lorsque des plaques de cuivre originales existent à la chalcographie du Louvre ou dans des musées étrangers, soit avec un logiciel de haute précision.

Il donne des cours à l'Institut national du patrimoine, au Portugal, au Japon, au Canada, et assure aussi le transport des œuvres d'art de grand format dans le monde entier. Il s'est occupé du transport extrêmement délicat de la *Pietà* de Fouquet, conservée dans l'église de Nouans-les-Fontaines, et particulièrement sensible aux variations de température. Pour lui éviter le moindre choc thermique, il a imaginé de lui faire construire une boîte climatique sur place par un menuisier. Il a assuré le convoiement de l'exposition Toulouse-Lautrec au Japon, a accompagné une précieuse carte par avion-cargo jusqu'au Cap, en Afrique du Sud.

Il lui arrive aussi d'être appelé pour des missions délicates : la France avait ainsi prêté une carte manuscrite du Saint-Laurent sur vélin à un musée d'Ottawa. La caisse isotherme qui la protégeait était restée sur le tarmac de l'aéroport par - 30 °C et s'était fissurée. La carte avait été touchée par le froid. Alain Roger, appelé en urgence, a pris l'avion pour le Canada et est arrivé à temps pour enrayer les dégâts… Il y a deux ans, il a été contacté par le ministère des Affaires étrangères pour une mission à Bangkok. Il y est resté dix jours, en présence de juristes internationaux, pour identifier une carte dressée sur un calque par un militaire français au début du XX^{e} siècle, et qui présentait un enjeu frontalier important pour les Thaïlandais. Après son départ, la carte a été placée dans un coffre-fort !

« L'âge d'or des cartes marines. Quand l'Europe découvrait le monde », du 23 octobre 2012 au 27 janvier 2013. BnF, 75013 Paris.

radio classique

La reine ELIZABETH II à l'honneur sur Radio Classique Mercredi 6 juin

Le mercredi 6 juin, Radio Classique se met à l'heure anglaise et consacre une journée spéciale à la reine Elizabeth II qui célèbre, cette année, ses 60 ans de règne, l'un des plus longs de l'histoire des monarchies européennes. Montée sur le trône à l'âge de 25 ans, Elizabeth Alexandra Mary Windsor est avant tout une femme de pouvoir – la 49^{e} femme la plus puissante du monde d'après le magazine *Forbes* (2011). Elle est également une figure de la résistance durant la Seconde Guerre mondiale, une femme moderne qui n'a pas hésité à égratigner le protocole et les traditions, mais aussi une « reine mère » dont l'influence sur sa famille a été durement critiquée par les médias. Dès 9 heures, Eve Ruggieri reviendra sur cette destinée hors du commun. Michel De Jaeghere, directeur de la rédaction du *Figaro Histoire,* racontera l'histoire de la dynastie des Windsor. Enfin, Olivier Bellamy recevra à 18 heures dans « Passion Classique » un spécialiste et un amoureux de la monarchie britannique : Stéphane Bern. *« God Save the Queen »* sur Radio Classique!

Mercredi 6 juin
Journée spéciale Elizabeth II
De 9 h à 19 h sur Radio Classique
(Paris 101.1 FM)

Par Vincent Tremolet de Villers

Maintenon, c'est Maintenant !

A la Cour, quand elle est apparue au grand jour, on ne parlait plus que d'elle. Charmante, c'est un fait, et M. de Saint-Simon lui-même y vit *« une femme de beaucoup d'esprit, que les meilleures compagnies, où elle avait d'abord été soufferte, et dont bientôt elle fit le plaisir, avaient fort polie et ornée de la science du monde, et que la galanterie avait achevé de tourner au plus agréable »*.

Le duc, cependant, ne put tenir sa langue, et sa perfidie revint au galop : *« Ses divers états l'avaient rendue flatteuse, insinuante, complaisante, cherchant toujours à plaire. »* Aux plaisirs enchantés, vin de Champagne et poudre d'or, elle opposait une sobre piété qui édifiait tous ceux qui avaient l'honneur de la croiser.

Comme par miracle, la Cour avait changé sa légèreté en gravité, et l'on n'y montrait plus de riches costumes mais une pâle humilité, une soucieuse austérité.

Le jeûne avait succédé aux longs soupers et les carrosses, dépouillés de leurs précieux ornements, ne roulaient plus qu'au petit trot.

Comme elle n'était pas mariée avec le roi, quelques esprits chagrins osaient encore s'en affecter. Ceux qui font mine de tout savoir prévoyaient déjà un mariage secret. Le plus grand nombre n'avait pas attendu pour la couronner. Elle ne vivait pas encore au château, elle gardait son nom, mais pour tous elle était la reine.

« Ses audiences, poursuit Saint-Simon, *étaient pour le moins aussi difficiles à obtenir que celles du roi. »* Ils étaient nombreux pourtant à l'attendre au sortir de chez elle pour profiter peut-être d'un instant. La confrérie des flatteurs avait déjà publié des sonnets d'admiration, des rondeaux enamourés.

Le marquis de Sourches était conquis : *« par sa pénétration,* confiait-il, *ses manières et son exactitude à garder le secret »*, elle méritait, selon lui, la très grande confiance du roi.

Pour quelques pièces, les opposants imprimaient à la hâte des pamphlets de fortune, calomnies recyclées à l'apparition de chaque nouvelle favorite.

L'ancienne, la Montespan, ne montrait plus son beau sourire à la Cour. Chez le roi, elle n'avait plus même un pliant pour s'asseoir. Les enfants de leur amour passé n'y avaient pas non plus leur place. *« Reine en particulier,* reprend Saint-Simon, *en présence du roi, de Monseigneur, de Monsieur (…), en grand habit chez la reine d'Angleterre »*, la nouvelle égérie savait aussi rester en retrait et se montrer fort affable. Mais un propos déplacé, un visage malvenu et, dans la seconde, *« elle s'importunait et devenait sèche et laconique ».*

Cette femme de grande influence, mais sans vrai titre et sans fonction, bouleversait, à elle seule, l'étiquette. Les généraux ne savaient pas comment la saluer et si elle s'approchait d'un ministre, il tremblait d'inquiétude : était-il devant la reine ou devant la maîtresse du roi ?

Son règne indiscernable, s'insurge Saint-Simon, n'était *« qu'un continuel manège ». « Ses matinées, qu'elle commençait de fort bonne heure, étaient remplies par des audiences obscures de charité et de gouvernement spirituel ; quelquefois par quelques ministres. »* Ceux qu'elle cultivait le plus étaient chargés de la guerre et des finances.

La vie avec le roi était simple, normale, disait-on. Chacun dans leur fauteuil, au coin du feu, un livre ou un peu d'ouvrage dans les mains. On racontait volontiers qu'elle cousait elle-même comme une femme de chambre.

L'eau chaude et le tilleul avaient remplacé le châteauneuf-du-pape, l'endive vertueuse régnait désormais sur les pâtés en croûte. Avec le roi, la conversation se faisait sur l'impiété et les désordres de la morale, mais aussi sur les ministres, les intrigants, ces nouveaux amis qu'on ne pouvait plus compter.

Sa seule présence faisait naître la crainte, au point que, dans l'esprit des courtisans, c'était elle qu'ils voyaient sur le trône.

Comme elle avait porté plusieurs noms, d'Aubigné, Scarron, Maintenon, et qu'elle ne portait pas celui du roi, la Cour avait fini par lui donner celui qui résumait en un trait l'importance et la fragilité de sa puissance : Madame de Maintenant.

© NICOLAS REITZAUER/RMN. © SELVA/LEEMAGE.

MÉMOIRES
Saint-Simon

Folio
Classique
656 pages
11,50 €

Retrouvez *Le Figaro Histoire* le 26 juillet 2012

VOTRE VOLVO

VOLVO S60 D5 BM6 SUMMUM

9 465€* 34 700€

D'AVANTAGE CLIENT

VOLVO S60 D5 AWD BVA SUMMUM

9 765€* 36 900€

D'AVANTAGE CLIENT

LES V.I.P.

VENTES INFINIMENT PRIVÉES

VOLVO XC70 D3 BM6 MOMENTUM

10 290€* 34 900€

D'AVANTAGE CLIENT

VOLVO XC70 D3 BVA MOMENTUM

10 290€* 36 900€

D'AVANTAGE CLIENT

Photo Paparazzi

UNIQUEMENT SUR 11 VÉHICULES NEUFS, IMMATRICULÉS ET DISPONIBLES EN STOCK

VOLVOCARS.COM/FR

* Offre spéciale : jusqu'à 9 765€ d'avantage client offert sur 6 VOLVO S60 neuves, immatriculées et disponibles en stock et 10 290€ d'avantage client offert sur 5 VOLVO XC70 neufs, immatriculés et disponibles en stock chez votre concessionnaire Volvo Actena, offre réservée aux particuliers et professions libérales. Liste des véhicules en stock disponible en concessions. Gamme VOLVO S60 : consommation Euromix (l/100 km) : 4,3/9,9 - CO_2 rejeté (g/km) : 114/231. Gamme VOLVO XC70 : consommation Euromix (l/100km) 5,5/10,6 - CO_2 rejeté (g/km) 144/248.

Actena Automobiles

www.actena.fr

75	PARIS 16e	01 44 30 82 30	56, AVENUE DE VERSAILLES
75	PARIS 17e	01 40 53 71 53	14, BOULEVARD PEREIRE
92	NEUILLY	01 46 43 14 40	58, AVENUE CHARLES DE GAULLE
92	LA GARENNE	01 56 47 06 60	86, AVENUE DE L'EUROPE
78	PORT-MARLY	01 39 17 12 00	8, ROUTE DE ST GERMAIN
78	VERSAILLES	01 39 20 17 17	45/47, RUE DES CHANTIERS
78	MAUREPAS	01 30 50 67 00	ZA PARIWEST - 8 RUE ALFRED KASTLER
78	BUCHELAY/MANTES	01 34 79 92 92	ZI LES CLOSEAUX - 1 RUE DES GAMELINES

Groupe Priod

Service Exclusif Vente aux Diplomates et Export : 01 44 30 82 30 / Service Flotte-Entreprises, Loueurs Longue Durée et Grands Comptes : 01 56 47 06 60

FRED & FARID BK RCS Strasbourg 775 614 308